This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

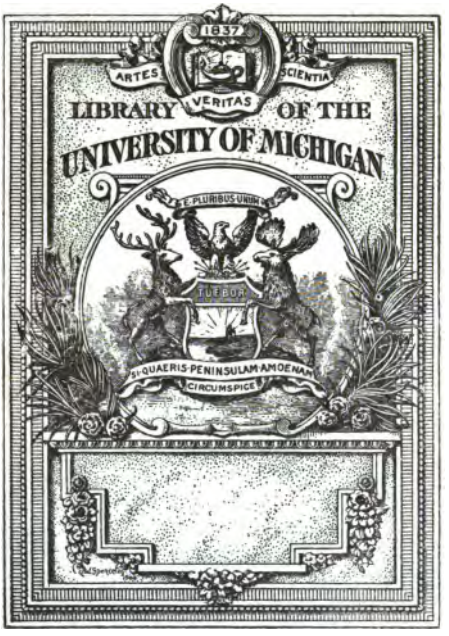
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

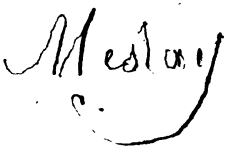
848
C134
FBI

THÉATRE

DE

M. CAILHAVA.

TOME PREMIER.



THÉATRE

DE

M. CAILHAVA.

TOME PREMIER.

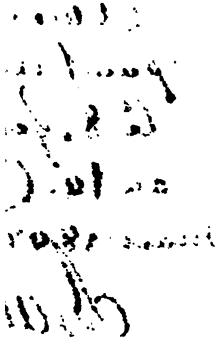
Prix, 6 liv. les deux volumes brochés.

A PARIS,

Chez { la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques;
ESPRIT, Libraire, au Palais-Royal;
THÉOPH. BARROIS jeune, Libraire, Quai des Auguſt.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



PRÉFACE GÉNÉRALE.

L'on feroit, je penſe, un Roman aſſez intéreſſant & très comique, des illuſions flatteuſes, mais trop menſongeres, qui bercent un jeune homme, lorſque plein de l'Hiſtoire des Troubadours, enthouſiaſmé du cas qu'en faiſoient les Rois & ſur-tout les Belles, emporté par le deſir de mériter un nom dans la carriere des Lettres, il prend l'eſſor vers la Capitale.

Sa ſurpriſe pourroit être plaiſante, lorſqu'une fois arrivé dans la Cité des Arts, & voulant s'y parer du beau titre d'Homme de Lettres, titre qu'il ſeroit preſque tenté d'inſcrire ſur ſon front, il verroit les Auteurs tournés en ridicule par des ſots incapables de les apprécier, perſécutés par des originaux qui les craignent, *jalouſés*

249723

par je ne ſais quel ramas de prétendus Amateurs qui n'ont d'autre mérite que de les *ſinger* (1).

Pour rendre l'Ouvrage dont je parle très piquant, pour en varier les portraits, les ſituations, les caracteres, les ſurpriſes; il ſeroit aiſé de jetter le principal perſonnage dans l'arène conſacrée à *Melpomène* & à *Thalie*, de le ſuivre pas à pas dans les divers *Bureaux du bel-eſprit*, à la toilette des *Cateaux* & des *Madelons* du ſiécle (2), dans l'anti-chambre d'un moderne *Dufreſne* (3), à la table enfin de ces Protecteurs ſi bien peints par *Greſſet* (4).

(1) *Jalouſés* & *ſinger* ne ſont, je penſe, dans aucun Dictionnaire; mais ces mots ſont d'uſage dans la ſociété, & ils rendent ſi bien mon idée.

(2) Héroïnes des *Précieuſes Ridicules*, Com. de Moliere.

(3) Comédien qui joua le rôle de *Glorieux* d'après nature. *Deſtouches* avoit eu le bon eſprit de punir ſon Comte de Tufiere; mais l'Acteur qui n'étoit pas fait, diſoit-il, pour être maltraité, contraignit l'Auteur à gâter le dénouement.

(4) Des Protégés ſi bas, des Protecteurs ſi bêtes.

C'eſt parmi tous ces perſonnages comiques & ridicules, que notre Héros nous mettroit bien vîte à portée d'apprécier ſon cœur & ſes talents. N'a-t-il pas reçu de la nature un caractere noble & fier ? n'eſt-il pas rempli de ces ſentiments honnêtes qu'il faut néceſſairement avoir dans l'ame, pour les faire paſſer dans celle du Spectateur ? il ſe laiſſera corrompre par l'exemple ; il obtiendra, à force d'intrigues, un petit ſuccès qu'on lui vendra cher. Mais s'il eſt fortement perſuadé qu'on ne va jamais à la gloire par des ſentiers obſcurs, il ſera bientôt forcé de convenir que la plus belle des carrieres littéraires, la plus noble comme la plus difficile, celle qui fait le plus d'honneur à la Nation, la carriere du Théâtre, eſt déſormais fermée.

Tout le monde convient de cette vérité. Je n'ai que trop acquis le droit de la répé-

ter, puiſque, de l'aveu même des Comédiens (& l'on peut les en croire), perſonne n'a éprouvé au Théâtre plus de découragements. Chaque Auteur dramatique prétend à ce triſte avantage ; & pas un n'oſe élever la voix pour dérober ſes jeunes rivaux à une partie des mortifications qui lui ont fait ſi ſouvent tomber la plume des mains. Je ne me flatte point d'y réuſſir ; mais j'aurai du moins la gloire de l'avoir tenté hardiment toutes les fois que l'occaſion s'en eſt préſentée ; & je demande au Public, ſeul juge des Auteurs, des Comédiens, des Amateurs, des Protecteurs, la permiſſion de lui donner un précis hiſtorique des obſtacles que mes Pieces ont eus à ſurmonter, & des chagrins que l'Auteur a dévorés.

En peignant les tracaſſeries qui me font une guerre conſtante depuis près de vingt

tins, & qui me forcent enfin à quitter la ſcène, malgré les bontés dont le Public indulgent a bien voulu m'honorer : que dis-je ! en eſquiſſant ſeulement les perſécutions qui me forcent au plus cruel des ſacrifices, je ne crains pas de le dire, j'ai de quoi faire frémir & les Auteurs qui ſuivent la carriere du Théâtre, & les perſonnes même qui la couvrent d'épines. Cependant j'oſe promettre que je ne mettrai pas la moindre humeur dans mes narrations.

Je m'empreſſe ſur-tout d'annoncer que mon deſſein n'eſt pas de me faire plaindre : je les connois trop bien les ſentiments qu'on daigne accorder aux infortunes littéraires !

Mon but, le ſeul qui puiſſe me flatter, celui qui m'a donné la force de ſupporter patiemment toutes les injuſtices dont j'ai

été la victime, c'eſt de pouvoir les faire ſervir au progrès d'un Art que j'idolâtre; c'eſt de prouver aux perſonnes les plus indifférentes, que le Théâtre a le plus preſſant beſoin, non d'un Protecteur qui ſoutienne de préférence un Comédien intrigant, une Actrice jolie, un Poète louangeur, mais d'un véritable Mécène qui, jaloux de ſa gloire, jaloux de la gloire des Muſes, les faſſe également jouir de tous leurs droits.

Je vois déjà ſourire ces petits-malins de profeſſion pour qui les perſonnalités ſont une jouiſſance, & qui pardonnent à un Ecrivain de dire un peu de bien de lui, pourvu qu'il diſe beaucoup de mal des autres; ils s'attendent du moins à une ample moiſſon de traits mordants, de ſarcaſmes lancés contre les Comédiens par l'amour-propre d'un Auteur piqué: qu'ils

rejettent bien vîte mon Livre ; ils ſeroient fruſtrés dans leur attente. Eh ! pourquoi donc déclamer contre tels ou tels Acteurs ? Ont-ils plus de talent que de manége ? ils ſubiſſent le triſte ſort des Auteurs qui ſe reſpectent : ont-ils plus de manége que de talent ? ils ne valent plus la peine d'être cités.

Ceux de mes Lecteurs qui veulent de l'honnêteté, de la pudeur, une fierté décente dans un Ecrivain, peuvent me lire : je ne me permettrai de nommer un Comédien, que dans les circonſtances où j'aurai à m'en louer, & je les recueillerai avec ſoin. Mais dans les faits que je rapporterai, & que perſonne, je dis perſonne, ne pourra démentir, on verra que le Théâtre eſt le plus compliqué & le plus affreux des labyrinthes ; que pour ne pas perdre inutilement dans ſes détours, les trois quarts

de leur vie, un Auteur, un Acteur, ſont également forcés de l'abandonner, ou d'avoir recours à des menées toujours incompatibles avec le génie, & même, à la longue, avec le talent le plus médiocre.

On verra que ſi le François tient encore à ſon Théâtre, il eſt abſolument néceſſaire de faire au plus vîte des réglements qui ne laiſſent pas la moindre reſſource à l'intrigue, à la protection mal entendue ; & d'après leſquels les Auteurs & les Acteurs ſoient néceſſairement forcés de conſacrer à leurs pieces & à leurs rôles, des ſoins qu'ils perdroient *à travailler un ſuccès* momentanée. Alors, le Parterre de la Capitale ne trouvant plus à vendre lâchement ſes *bravo*, prendra le parti de redevenir bon Juge : la Cour aura des Spectacles dignes d'une Reine qui les embellit par ſa préſence quand ils méritent cet honneur ;

dignes d'un Roi qui veut que ſon regne ſoit celui des Beaux-Arts, comme celui de la félicité publique ; dignes de deux jeunes Princes qui aiment les talents dans un âge où l'on n'aime que le plaiſir : la Nation aura enfin des Spectacles dignes d'elle.

MÉMOIRES
HISTORIQUES
SUR MES PIECES.

L'ALLÉGRESSE CHAMPÊTRE,

Comédie en un Acte, mêlée de chants & de danses, repréſentée à Toulouſe l'année 1757, au ſujet de la convaleſcence du Roi.

J'HABITOIS Toulouſe, lorſqu'un Monſtre oſa porter ſur Louis XV une main parricide. Je n'entreprendrai point de peindre les alarmes qui agiterent mes Concitoyens. La Garone ſe pique de ſentir auſſi vivement que la Seine, & ſes bords retentirent de mille cris de joie dès que les jours d'un Monarque chéri furent en ſûreté. L'ivreſſe devint générale ; chaque Particulier, non content de livrer ſon ame au plaiſir, eſpéroit le doubler en le faiſant

partager à ſes Compatriotes, & en donnant à l'envi des fêtes, comme la tendreſſe toujours ingénieuſe peut ſeule les imaginer.

J'étois bien jeune ; & dans cet âge où l'on ne poſſede rien, je ne pouvois diſpoſer que de ma plume. Avec cette foible reſſource, je puiſai dans un cœur François la noble audace de chanter ſur le Théâtre, mon Maître, ſa convaleſcence & l'allégreſſe commune.

Ma piece fut conçue, brochée, finie, reçue en peu de jours : on l'étudioit, quand le Démon qui devoit un jour lutter avec moi ſur les Théâtres de Paris, me porta les premiers coups. Il dicta une Parodie de l'*Orphelin de la Chine* à un Comédien nommé *Gaſparini*, qui voulut, comme on l'imagine bien, être joué avant moi, qui, comme on l'imagine bien encore, y réuſſit ; & le Roi jouiſſoit depuis ſix mois de la plus brillante ſanté, quand je félicitois mes Concitoyens de ce que l'on commençoit à ne plus craindre pour ſa vie.

Le Lecteur ne verra pas, du moins dans cette piece, combien j'étois au-deſſous de mon ſujet: j'ai perdu mon manuſcrit, & je n'aurai point la coquetterie de refaire à *loiſir* mon *Impromptu*; mais je puis aſſurer qu'il fut traité à Toulouſe, comme l'on traite à Paris les bons & les mauvais Ouvrages. La moitié des Spectateurs en dit du bien, l'autre du mal. Mes amis me régalerent de quelques épigrammes; on me fit même l'honneur d'aller juſqu'aux injures. Qu'auroit-on fait de mieux dans la Capitale!

CRISPIN GOUVERNANTE,

Comédie en un Acte, & en proſe.

Me voici à Paris avec beaucoup, mais beaucoup de Pieces ſur leſquelles je comptois infiniment, & que j'eus le malheur de trouver d'un fort mauvais ton, après avoir vu, pendant huit jours ſeulement, la Capitale & ſes Spectacles.

Une ſeule de mes productions me pa-

roiſſoit mériter les honneurs de la ſcène ; mais je craignois d'être ſéduit par l'amour paternel. Je cherchai de très bonne foi des Juges éclairés & ſéveres qui vouluſſent avoir la complaiſance de m'entendre & de m'apprécier, quand je fus frappé à la Comédie Françoiſe du jeu ſavant & naturel d'un Comédien. Bon ! m'écriai-je, le voilà ce Juge que je cherche. Il doit certainement connoître à fond le méchaniſme d'un drame : & le lendemain je vole chez lui avec la confiance d'un homme qui va faire une honnêteté à un homme.

Monſieur, dis-je au *Roſcius*, quand on a votre talent, on s'intéreſſe certainement aux jeunes gens qui brûlent d'en acquérir. — Monſieur, vous êtes bien poli. — Je ſuis mieux : je ſuis vrai. Je brûle de faire un pas dans la carriere du Théâtre, d'y obtenir de la gloire, & de la partager avec vous. Voici une Piece : voulez-vous me faire la grace d'en écouter la lecture, & de me dire naturellement ſi, en travaillant beaucoup, je puis eſpérer de faire un

jour quelque choſe. — Monſieur, je ſuis flatté de la préférence que vous voulez bien me donner : paſſons dans mon cabinet. — Je lis. — Monſieur, Monſieur, il y a dans cet Ouvrage du vrai comique. — Vous m'enchantez ! Je lui ſaute au cou. — Mais nous avons bien des choſes à corriger. — Oh ! je le crois bien : dites, dites hardiment. Faut-il tout bouleverſer ? qu'à cela ne tienne. D'abord que vous entrevoyez la moindre diſpoſition, je ſuis trop ſatisfait. — Il ſourit de ma vivacité, me donne de très bons conſeils, & m'engage à lui rapporter ma Comédie dès que je l'aurai corrigée.

Selon toute apparence, mon Cenſeur croyoit être débarraſſé de moi pour longtemps. Il fut ſurpris de me revoir le lendemain, avec ce que j'appellois *ſa Piece*, puiſque je l'avois tout-à-fait changée, d'après ſes avis. Il loua ma vivacité ; il me pria de lui laiſſer mon manuſcrit, & de revenir dans huit jours. On ſe doute bien que je n'y manquai point.

Chemin faiſant, je me diſois : Eh bien ! croyez aux clabauderies des Auteurs : à les entendre, les Comédiens ſont ſans égard, ſans complaiſance pour eux ; quelle injuſtice ! Là-deſſus je me rappelle avec plaiſir les obligations que j'ai déjà à *mon cher ami ;* je calcule celles que je vais lui avoir. Il lit ma Piece ; elle eſt reçue ; il la joue avec l'intérêt le plus vif ; je lui dois mon ſuccès ; & mon cœur reconnoiſſant s'acquitte, aux yeux de l'Europe entiere, par une belle Dédicace.

Tout en méditant l'épître, j'arrive. Un domeſtique me toiſe, & me dit : *nous avons joué hier à Verſailles, nous ſommes arrivés tard : il n'eſt pas jour.*

Je me repréſente le lendemain. *Monſieur a la migraine.*

Le ſurlendemain. *Monſieur fait couper ſes cors.*

Enfin, durant ſix mois conſécutifs, je fais tous les jours des viſites inutiles à la porte de mon *inviſible.* Un malheureux mendiant, établi ſur une borne en face

de ſon hôtel, s'étoit ſi fort accoutumé à ma figure, que, dès qu'il l'appercevoit de loin, il alloit ſonner, recevoit mon petit préſent, me plaignoit, hauſſoit les épaules, & me promettoit de prier Dieu pour que je fuſſe plus heureux un autre jour.

Hélas! mon ſolliciteur étoit ſans doute mal avec le ciel, puiſque j'eus le chagrin de communiquer mon malheur à *mon cher ami.* Il eut conſtamment des *inſomnies*, des *migraines*, ou des *cors*, qui l'empêcherent de me recevoir & de m'annoncer qu'il avoit égaré ma piece. Vraiſemblablement elle étoit déteſtable: c'eſt un ſervice qu'on m'a rendu & au public auſſi, puiſque je n'avois pas eu la patience d'en tirer une copie. Mais pourquoi me faire perdre environ deux cents matinées à courir après un mauvais ouvrage? Le valet qui m'avoit déja dit: *nous ſommes arrivés tard*, pouvoit tout auſſi bien me dire: *nous avons perdu votre piece*, ou *nous la trouvons pitoyable, & nous ne voulons pas la repréſenter.*

LE

LE JEUNE PRÉSOMPTUEUX,

OU

LE NOUVEAU DÉBARQUÉ,

Comédie en vers & en cinq Actes, représentée pour la premiere fois (1) *par les Comédiens François, le 2 Août 1763.*

LA célebre Mademoiſelle *Clairon* diſoit: « Quand un Auteur a fini une piece, il n'a fait que le plus facile. » Ah! Mlle *Clairon*, vous diſiez vrai, mais très vrai.

Après avoir perdu deux ans à ſolliciter auprès des Comédiens la lecture de *mon Nouveau Débarqué*; après avoir inutilement lu ma piece chez vingt *Saphos* ſubalternes; excédé, rebuté de faire ma cour à cent protecteurs ſans crédit, j'abandonne l'ouvrage à un Bénédictin qui connoiſſoit une Dame très en faveur: cette Dame le recommande à un Courtiſan bel eſprit; ce

(1) Sous le titre de la *Préſomption à la mode.*

bel eſprit le remet à un Banquier ; ce Banquier le fait circuler dans le boudoir de pluſieurs *Filles* ; enſuite mon manuſcrit, de caſcade en caſcade, tombe chez Armand (1), qui trop pareſſeux, ou trop occupé de ſa nombreuſe famille pour daigner le lire, l'envoya chez un de ſes camarades.

Le Lecteur, quelque mal intentionné qu'il ſoit, va trembler pour moi, en apprenant que ce camarade étoit l'homme aux *cors*, aux *inſomnies*, aux *migraines*. Je vole chez lui, je ne le trouve point : mais que le Lecteur ſe raſſure ; une groſſe Cuiſiniere eſt aſſiſe ſous la porte cochere *dans ſon fauteuil à bras*, elle épluche nonchalament des épinards :

(1) Très bon Comédien. Louis XV lui demanda un jour, dans la galerie de Verſailles, combien il avoit d'enfants. — *Sire*, répondit Armand, *il ne m'en reſte plus que quatre* ; & il n'exageroit pas trop. Quand ils avoient environ quatorze ans, il leur faiſoit apprendre deux ou trois rôles ; il leur donnoit un vieil habit de caractere ; il mettoit ſix francs dans leur poche, & il leur diſoit : *Allez, enfants de la bale, battez l'entiſte, foulez le ſapin ; & proſpérez.*

elle me dit en ricannant : *n'êtes-vous pas un Poète ?* — Hélas ! oui. — *Ne venez-vous pas chercher une piece ?* — Hélas ! oui. — *Attendez*. Là-dessus elle fouille dans le tas d'herbes, en tire mon manuscrit, & me le remet (1).

Tout le monde se figure sans doute la mine d'un Auteur secouant, le long d'une rue, les épinards dont les feuillets de son manuscrit sont décorés.

J'admirois ces ornements bien plus modestes que les vignettes, les culs-de-lampe, dont nos plus petits almanachs sont enrichis, quand je donnai du nez dans la poitrine d'un homme aussi distingué par ses talents, que par la pureté de ses mœurs : c'étoit M. du Belloy. Il ne se doutoit pas alors qu'un Comédien dût le faire mourir de chagrin (2).

(1) Ceci paroît un conte fait à plaisir ; mais, une fois pour toutes, je ne dis rien qui ne soit dans la plus exacte vérité. Les principaux personnages de ces Parades tragi-burlesques existent encore.

(2) Il est certain qu'avant la représentation de *Pierre le Cruel*, sa chûte étoit arrangée.

Je lui racontai mon aventure, assez plaisamment, à ce qu'il m'a dit depuis : mais, semblable au fameux *Garrik*, dans le tableau où il s'est fait peindre entre *Thalie* & *Melpomene*, si je riois d'un œil, à coup sûr je pleurois de l'autre.

M. *du Belloy* promet de me servir. Peu de jours après il lit ma piece aux Comédiens : elle est reçue avec acclamation, & mise tout de suite à l'étude. Il ne pleuvoit pas alors des pieces en cinq actes.

L'enthousiasme croissoit à chaque répétition ; j'étois un PRODIGE, & mon ouvrage un *chef-d'œuvre :* les Comédiens en pressoient eux-mêmes la représentation. Mais par malheur, un Acteur essentiel gagnoit alors de l'argent en province : on le pria fort indiscrétement de la part de Messieurs les Gentils-hommes de la Chambre de vouloir bien se rendre à Paris. Il eut de l'humeur ; promit, aux Comédiens qu'il quittoit, de les rejoindre bientôt, arriva sans savoir un mot de son rôle, le joua le lendemain d'après le Souffleur,

& ſavoura le plaiſir de voir tomber une piece qui l'avoit empêché de *gagner de l'argent en Province.*

Grand conſeil derriere le théâtre, entre les deux pieces. Les Acteurs furieux crient à l'injuſtice, à la cabale, & veulent abſolument annoncer la ſeconde repréſentation de la Nouveauté. Un ſeul s'y oppoſe : c'étoit celui qui s'étoit promis de retourner bien vîte *gagner de l'argent en Province.*

Ses camarades ont beau lui faire remarquer que ma Comédie avoit été applaudie juſques vers le milieu; que le Public avoit été indiſpoſé par la longueur exceſſive d'un entre-acte (1); que novice dans l'art des repréſentations, je n'avois pas donné un ſeul billet; que ma piece avoit enfin été entendue juſqu'au dernier vers; que la plupart des Drames, aujourd'hui l'ornement de leur répertoire, avoient éprouvé une chûte plus marquée, & s'é-

(1) Il dura près de demi-heure. Un Acteur qui devoit paroître au troiſieme Acte, ne fut s'habiller qu'à la fin du ſecond, croyant que c'étoit encore le premier.

toient relevés. Le cruel fut inexorable, il soutint que le *Comte*, le *Marquis*, le *Duc*, le *Prince un tel*, étoient montés dans sa loge pour le féliciter d'être débarassé d'un rôle détestable, & pour lui dire que les Comédiens se deshonoroient en donnant de *pareilles rapsodies, de pareilles platitudes, de pareilles*.... Il me voit, il vient à moi, il me plaint, le Bourreau! & prend la poste pour aller *gagner de l'argent en Province*.

Auri sacra fames.

(1)

Je tais une infinité de petites gentillesses dans ce goût, qui m'ont été dévoilées par des *Initiés*; elles ameneroient nécessairement des personnalités & des détails trop révoltants. J'aime bien mieux me rappeller les encouragements flatteurs que me prodiguerent, sans me connoître, les Littérateurs les plus distingués. Le soir même ils me firent dire ou m'écrivirent de ne

(1) Les larmes nous sauveront désormais l'ennui des horreurs trop répétées, ou trop fastidieuses.

pas me rebuter. Parmi ces conſolateurs étoient M. de *Sainte-Foix*, le pere de l'*Oracle* & des *Graces*; M. de *Pont-de-Veſle*, Auteur du *Fat puni*, du *Somnambule*, du *Complaiſant*; & M. l'*Abbé Reynal*, ſi bien connu depuis dans le monde entier.

LE TUTEUR DUPÉ,

Comédie en cinq Actes & en proſe, repréſentée pour la premiere fois ſur le Théâtre de la Nation (1), *le 30 Septembre 1765.*

CETTE Piece étoit en trois Actes, lorſque *Bellecour* (2) la lut pour la premiere fois à ſes camarades; elle fut reçue avec enthouſiaſme. Ce petit ſuccès échauffa mon imagination. Je m'élevai juſqu'à cinq Actes. La ſeconde réception fut encore

(1) Je ſuis le premier qui ait donné ce titre à la Comédie Françoiſe, comme on le verra dans une Lettre où les Comédiens m'en remercient.

(2) On eſt convenu dans le monde de dire *Grandval*, Mademoiſelle *Clairon*, *Préville*, Madame *Préville*, &c.

plus brillante. Voilà *le beau*. Voici *le laid*.

. . . . . .

On indique une répétition, les rôles à la main : un Acteur se fait attendre une heure & demie ; il arrive avec l'air d'un homme accablé sous le poids des myrtes qu'il vient de cueillir. Il *n'a pas fermé l'œil de la nuit* ; il *avoit oublié net la répétition* : il fait une légere excuse à ses camarades, lit son rôle d'une voix éteinte. Mademoiselle *Hus*, placée à côté de lui, ne l'entend point, & le prie de recommencer la phrase. — Ah ! *l'on ne m'entend* pas ; *cela est fort plaisant : & faut-il aussi recommencer cette belle phrase ? Quoi ! cette sublime phrase. Quoi !* ... Il bouda, fut se jetter dans un fauteuil au fond de la salle, & alloit s'y endormir, quand un personnage bien plus intéressant que moi, vint captiver l'attention de mes Juges. C'étoit un chat.

Le nouvel Acteur, paré d'une belle fourrure blanche & d'une queue bien touffue, se montre sur un toit auprès d'une

fenêtre. Soudain l'aſſemblée eſt en l'air, mon dormeur auſſi. — *Minet, minet!* — *Un tel, voici ta ſcène.* — *J'y ſuis.* — *Qu'il eſt joli!* — *A vous Mademoiſelle* **. — *Que ſes maîtres vont le regretter!* — *A toi.* — *Oui, pour mon beau rôle qui n'a pas vingt lignes.* — *Et le mien qui a vingt pages, c'eſt bien pis.* — *Minet, petit, petit!* Minet bien plus heureux que moi, s'échappe. Enfin, moitié *chat*, moitié *fourrure*, moitié *queue*, moitié *rôle*, on acheve la répétition ; on ſe regarde ; on ſe dit des épaules, que ma Piece eſt déteſtable. Je ſors déſeſpéré. . . . .

. . . . . .

Le jour même l'Actrice à qui j'ai donné le principal rôle, me le rend. Je le reprends reſpectueuſement, & je vais très reſpectueuſement le préſenter à Madame ***, qui le refuſe.

Et je prie plus reſpectueuſement encore une troiſieme Actrice de vouloir bien s'en charger ; elle me répond que Mademoiſelle ** *n'ayant pas voulu faire un habit*

d'Amazone pour une piece qui doit tomber ; la même raiſon exiſte pour elle. . . . .

. . . . . .

Et un ordre de M. le Maréchal de R*. commande, à la premiere Actrice qui a refuſé le rôle, de faire, à ſes dépens, un habit à celle qui l'acceptera.

Et les Comédiens s'aſſemblent : les uns veulent qu'on me rende mon manuſcrit ; les plus polis décident que, puiſqu'on a eu la foibleſſe de recevoir une mauvaiſe Piece, il faut ſe donner le plaiſir de l'entendre ſiffler.

. . . . . .

Et je porte ma Comédie chez le Cenſeur ; il me la rend avec cette approbation auſſi pompeuſe que ſatisfaiſante : *Permis de repréſenter ſur le grand Théâtre des Boulevards.* C'eſt chez *Nicolet* qu'il vouloit dire.

. . . . . .

Peut-être eſt-ce ici le moment de faire connoître à mes Lecteurs une eſpece de *Monſtre*, échappée à M. de *Reaumur* &

à M. de *Buffon*. Cet animal eſt bas, rampant ; il vit de billets de parterre ; il ſiffle, ou bat des mains à commandement ; il ſe nomme *Cabaleur*. Dans le temps où mon *Tuteur dupé* étoit ſi bien baloté, un de ces *Monſtres*, le plus fameux qui eût exiſté depuis long-temps, étoit dans la force de ſon âge. Il regorgeoit d'embonpoint ; auſſi étoit-il penſionné de plus de cinquante billets par jour, que lui faiſoient tenir alternativement de très grands Acteurs, de très belles Actrices, des Auteurs très fameux, ſans compter les Débutants, les Débutantes, les Piecés nouvelles qu'il étoit chargé d'applaudir & de ſiffler en même-temps par différents partis. Un de ſes peres nourriciers, mécontent du rôle qu'il avoit dans ma Piece, lâcha contre moi l'*animal*, le mit bien au fait des endroits par-leſquels il pouvoit m'attaquer, & lui aſſigna pour champ de bataille l'*Antre du moderne Procope*, en attendant qu'il s'eſcrimât dans le parterre. Notre *Monſtre* s'acquittoit à merveille de ſa com-

miſſion ; je le cherchai pendant long-temps pour lui faire part de ma reconnoiſſance ; enfin, las de ne pouvoir le joindre, & trouvant dans le foyer de la Comédie pluſieurs de ſes Protégés, pluſieurs de ſes Protecteurs, je fus à eux, & je leur dis à haute voix : « Meſſieurs, vous connoiſſez « particuliérement un *tel* : faites-moi le « plaiſir de lui dire que je ne ſaurois en « faire mon penſionnaire, parceque la « *Garonne* ne fut jamais le *Pactole* ; mais « dans notre Province nous avons naturel- « lement aſſez de talent pour la danſe ; « & s'il veut me faire l'amitié d'accepter « une de mes leçons, l'Ours le mieux mon- « tré ne danſera pas ſi bien que lui ». On vole ; on lui rapporte mon compliment. Il me fait dire le lendemain que je ſuis en effet d'un pays où l'*on eſt leſte* ; mais qu'il eſt mon ami, & qu'il me le prouvera aux repréſentations de ma Piece, *ſi je veux lui confier des billets.* Je réponds que je ne ſuis pas d'humeur à payer ſon ſouper.

Il eſt fâcheux, ſans doute, d'avoir de

pareilles ſcènes ; il eſt déſagréable de les publier : mais comme l'on empoiſonne en France tout ce qui a rapport aux gens de Lettres, je ſuis forcé de conſigner ici la vérité. Le *Monſtre*, ſes Protégés, ſes Protecteurs, la perſonne qui m'a parlé de ſa part, vivent : ſi j'ai outré la moindre circonſtance, ils peuvent hardiment le dire ; ils le doivent même.

. . . . . .

Cette aventure fit du bruit. Pour déconcerter tous les animaux crachants, touſſants, éternuants & reniflants, on donne ma Piece ſans l'annoncer ; & au grand étonnement des trois quarts des Acteurs, ſur-tout au mien, le Public témoigne la plus grande ſatisfaction.

. . . . . .

La cabale qui, le premier jour, avoit crié à la *tricherie* (1), réunit toutes ſes forces le ſecond : elle offre des billets à quelques jeunes gens de ma connoiſſance ;

(1) C'étoit ce jour-là, dans les foyers, le cri de l'illuſtre Poinſinet.

ceux-ci trouvent fort plaisant d'applaudir la Piece aux dépens de mes ennemis (1) : son succès est confirmé : on la juge digne des *honneurs du Louvre.*

. . . . . .

Elle réussit si bien à Fontainebleau, que M. de la Touche, Intendant des Menus, me cherche dans un coin où les Machinistes m'avoient, par grace, permis de me placer, & me présente sur le Théâtre. Nombre d'Auteurs peuvent se vanter d'avoir été fêtés, caressés, pensionnés par la Cour ; moi, je me glorifie de ma présentation, unique dans ce genre.

Je revole à Paris ; je crois y jouir de mon succès : j'espere qu'il en aura imposé aux ennemis de mon Ouvrage. Oh ! comme je me trompois. Madame *Bellecour* me dit à l'oreille : « ne sortez point, on veut an-

(1) Ils ont singulierement pris leur revanche à la premiere représentation de l'Egoïsme. Un homme apprend que j'ai confié trois billets de parterre à M. de Su... ; il va les lui demander : lui promet de les placer en des mains indulgentes, & les omet à des lâches qui . . . . . .

« noncer votre Piece pour la derniere fois : « on n'oſera pas en votre préſence. » On n'annonce pas effectivement la derniere repréſentation (1) : mais on l'affiche. Je cours chez quelques Comédiens ; voici leur ſublime réponſe : *Une autre fois, faites tous les rôles également bons.*

. . . . . .

D'honneur, je ſouffre à promener ſi longtemps mes Lecteurs d'indignités en indignités : vîte, vîte, *nos bottes de ſept lieues*, pour nous ennuyer moins ſur la route.

Un an après, je demande qu'on reprenne ma piece, & l'on me répond par une lettre ſignée *Briſard*, *Préville*, *Bellecour*, *Mollé*, qu'on me prie d'attendre un temps plus favorable. Nous étions alors dans l'hiver. . . . . .

. . . . . .

Un an après, je parviens à intéreſſer M. le Maréchal de R. * * pour la piece. M. le Maréchal ſe rappelle le plaiſir qu'elle a fait à la Cour, il charge pluſieurs fois un

(1) Hélas ! ce n'étoit, je crois, que la ſeptieme.

des Acteurs de la faire jouer. Cet Acteur n'a qu'à dire un mot : il n'en fait rien. . .

. . . . . .

Un an après, M. le Duc de F ** recommande ma piece à tous les Comédiens, & veut abſolument qu'ils la jouent ; ils le promettent, & n'en font rien. . . . .

. . . . . .

Un an après, M. le Duc de F** impatienté de tant de promeſſes inutiles, donne des ordres à la Comédie ; elle lui répond par un grand & beau Mémoire où elle tâche de prouver qu'on ne doit pas donner ma piece. Je l'ai vu, ce Mémoire, ſigné de tous les Comédiens ſans exception. Le ſoir je veux faire des reproches à *Feuillie*, qui me réplique aſſez plaiſamment, *vous avez été bien étonné en voyant que tous les Comédiens François ſavoient ſigner leur nom !* . . . . . .

. . . . . .

Ceci eſt encore bien long, multiplions les lacunes, doublons le pas. . . . .

. . . . . .

Trois

Trois ans après l'on paroît s'occuper ſérieuſement de ma piece ; & l'on me procure la douce ſatisfaction de la voir pendant *trois ans* ſur le répertoire de preſque toutes les ſemaines. Voilà ce qui s'appelle *filer le plaiſir*. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Trois ans après, on la reprend enfin : le Public l'accueille avec la plus grande bonté. Les Comédiens ſe promettent bien de ne la pas oublier : mais aujourd'hui de de leur aveu, ils ne la ſavent pas encore ; & toutes les fois qu'ils la jouent, c'eſt toujours d'après le Souffleur. En quittant la ſcene, ils ſe diſent : *Comme nous avons été applaudis ! Comme la piece a fait rire ! Comme le Parterre ſautoit de plaiſir ! Mes amis, donnons cette Comédie de temps en temps pour la ſavoir enfin. — Sans doute, rien n'eſt plus juſte* (1).

Hélas ! pourquoi faut-il que je n'aie à les remercier que du projet ?

(1) Ce ſont leurs propres mots : je ne fais que les copier.

LES ÉTRENNES DE L'AMOUR,

Comédie-Ballet en un Acte, mêlée de chants & de danses, représentée pour la premiere fois sur le Théâtre de la Nation, le premier Janvier 1769.

CETTE piece, si l'on peut appeller ainsi l'ouvrage d'un moment, fut présentée à la Comédie par *Bellecour*. Elle parut *charmante* : aussi devina-t-on finement qu'elle étoit du petit *Poinsinet*, l'espoir de l'*Opéra-comique*, du théatre d'*Armide*, & de la *scene Françoise*. Mais comme les ouvrages *charmants* ne sauroient être trop étendus, on trouva la piece trop courte. On convint qu'il seroit dit à l'Auteur d'*y ajouter un rôle de Gascon* : & l'on se sépara sans recueillir les voix.

J'étois certainement mieux en fonds que l'illustre *Poinsinet*, pour enrichir mon *chef-d'œuvre*, de quelques *sandis*, de quelques *cadédis*, de quelques *eh, donc* : mais mon esprit mal adroit ne put jamais

réuſſir à mettre en uſage un conſeil bon, ſans doute, puiſqu'il étoit dicté par la Comédie en corps, & j'aimai mieux attendre qu'elle eût oublié juſqu'au titre de la piece. Je n'attendis pas long-temps.

Elle fut lue pour la ſeconde fois par *Préville*, telle qu'elle l'avoit été deux ans auparavant. Les eſprits étoient changés, mon *chef-d'œuvre* fut traité de *manche à ballet*, titre que j'ignorois encore ; & la plupart des billets diſoient qu'on l'acceptoit, parcequ'il ne demandoit ni frais, ni longues études. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Mon *manche à ballet* ne fut point répété ; la veille de ſa repréſentation, on ne ſavoit pas encore qui joueroit le rôle de *Zirphé* & celui de Lindor (1). *Bellecour* avoit beau dire que les pieces à bluettes avoient beſoin d'être mieux ſoignées que les autres ; on répondoit ſagement : *les*

(1) Mademoiſelle Fanier eut la complaiſance de les apprendre tous les deux en vingt-quatre heures.

répétitions ſont inutiles pour une rapſodie dont la chûte eſt certaine. . . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Le Lecteur remarquera qu'un de mes perſonnages entre en ſcène avec l'Amour, en feignant d'*Annoncer* pour le lendemain : mais *le Kain* avoit joué dans la premiere piece, il avoit été fort applaudi, il vouloit l'être davantage, & l'on ne pût jamais l'empêcher de faire l'annonce, au riſque de donner un air de gaucherie à la Nouveauté dès les premiers mots, & de la livrer aux ſifflets. Elle éprouva un ſort contraire. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Je fus dans la loge d'un des principaux Acteurs, je lui fis honneur du ſuccès de la piece. *Oui*, me répondit-il, *cette drolerie a fait quelque plaiſir ; mais ſi vous voulez qu'on la donne les beaux jours, il faut que vous renonciez à la part d'Auteur. Les débuts de Madame Veſtris nous rap-*

portent de l'argent, & mes camarades ne veulent pas que vous en profitiez.

ACCEPTÉ.

Les Comédiens remplirent la moitié du Traité avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Ils ne me jouerent pas à la vérité les beaux jours ; mais ils me firent la faveur de ne pas rejetter mon sacrifice. Les petits présents entretiennent l'amitié, comme on va le voir. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Je veux faire quelques représentations sur l'échange des jours. On m'annonce, pour me consoler, *qu'on ne me jouera pas du tout.* Je demande pourquoi ? On me répond sèchement, *les balets de votre piece sont sur des airs de l'Opera, & les Directeurs ont obtenu un ordre du Roi qui la supprime.*

Je plaignois de tout mon cœur les *Acteurs déclamants*, de la tyrannie qu'exerçoient sur eux les *Acteurs chantants.* Leurs genres se sont bien rapprochés & souvent

confondus, me disois-je tout bas ; l'un déclame quand il croit chanter, l'autre chante quand il pense déclamer. La jalousie de talent s'est vraisemblablement fourée dans ces deux corps. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Le Musicien qui avoit composé les airs des *Etrennes de l'Amour*, se moqua de ma simplicité, & me conduisit chez le Directeur de l'Académie de Musique. M. *Trial*, indigné de la malhonnêteté qu'on lui prêtoit, obtient un ordre qui force les Comédiens à continuer les représentations de la piece. Et deux jours après j'ai l'honnêteté de la retirer. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Cette bagatelle a été repriſe quelquefois, mais de maniere à m'ôter l'envie de la redemander, quoiqu'elle ait toujours été applaudie. Les Auteurs du *Journal des Théâtres* ont dit *qu'elle avoit été compoſée dans le genre gracieux, & jouée dans le genre lourd.*

LE MARIAGE INTERROMPU,

Comédie en trois Actes & en vers, représentée pour la premiere fois sur le Théâtre de la Nation, le 10 Avril 1769.

J'AVOIS d'abord composé cette Comédie en cinq actes : je la lus à des Littérateurs qui en furent contents, ensuite à *Préville*, & à Mme *Préville*, à Mme *Bellecour* & à son mari. Tous en parurent enchantés : elle fut lue le lendemain, & *refusée.*

Le soir M. de Sau ** soupe chez un Comédien ; on le croit mon ennemi par la seule raison qu'il est homme de lettres : on s'applaudit du refus de ma piece. Il se récrie contre cette méchanceté, & m'avertit.

. . . . . .

. . . . . .

Je réduis ma Comédie en trois actes, pour avoir le droit d'être lu une seconde fois. L'Acteur chez qui M. de Sau ** avoit soupé, lui dit *que je suis loin de mon compte,*

ſi je penſe le tenir. La piece eſt encore *refuſée.* . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Je prie *Preville* de me la rendre, cette malheureuſe piece: je veux vîte la faire imprimer avec une Préface, où je développerai les menées qu'on a employées pour la rejetter, & où je ferai part au Public de deux ſcenes exquiſes qui ſe ſont paſſées à ce ſujet dans le foyer & dans la ſalle d'aſſemblée, en préſence du Sénat comique (1). Le lendemain on ne relit pas la piece; mais elle eſt *reçue.* . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Le tour du *Mariage interrompu* arrive. Nous étions dans l'hiver, & la préſence du Roi de Dannemark attiroit beaucoup de monde au ſpectacle. Je vais à l'aſſemblée pour la prier de s'occuper de moi. La porte du ſanctuaire m'eſt interdite;

(1) Les bonnes, les divines ſcènes, ſi l'on me fait un jour le plaiſir de me chicanner ſur les lacunes!

mais un Comédien vient m'annoncer qu'on ne donnera pas ma piece.—Eh, Monſieur, m'écriai-je, pourquoi cela ? — Parceque nous avons promis à M. *Rochon* de repréſenter ſon *Hilas* & *Silvie*. — Comment ſe peut-il que M. *Rochon* veuille forcer à un pareil ſacrifice un homme qui ne lui doit rien ? & que le voulant .... — Je ne ſais ; mais il l'a demandé : les Comédiens ſont *bons*, *faciles*, & nous avons donné notre parole. — Mais vous n'avez pas dû la donner : *Hilas* n'eſt qu'en un acte, le *Mariage interrompu* eſt en trois : *Hilas* eſt reçu depuis huit jours ; le *Mariage interrompu* depuis trois ans. — N'importe : *on ſait que je ſuis votre ami*, & j'ai répondu de votre complaiſance. — En ce cas, il n'y a plus à balancer, voyons comme la Troupe reconnoîtra ce ſervice. — En jouant votre piece d'abord après *Hilas*. — Soit : vous avez répondu de moi à votre aſſemblée ; vous me répondez d'elle.

On donne *Hilas*. Je me préſente enſuite : on me dit qu'après une Comédie, il

faut néceſſairement jouer une Tragédie. Je veux répondre : on réplique majeſtueuſement : *il le faut.*

Après la Tragédie, je tente de rappeller à la Troupe mes droits & ſes promeſſes. Autre députation à la porte du Temple, pour me dire qu'on a préſenté un Ouvrage fort protégé par un Prince du Sang, chéri & reſpecté de la France entiere. Je me confonds, je me trouve trop heureux de faire quelque choſe qui puiſſe plaire à Son Alteſſe Séréniſſime ; je brûle de porter ma piece & mon profond reſpect à ſes pieds. On ajoute que le Prince ne veut point être connu pour le protecteur de l'Ouvrage en queſtion ; & je m'écrie : tant mieux ! on ne pourra pas me ſoupçonner du moindre intérêt. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Je me préſente pour la quatrieme fois : je ſuis enfin introduit dans l'aſſemblée. La faveur me paroît d'un bon augure ; mais que je ſuis bientôt cruellement détrompé !

Le Préſident, c'eſt-à-dire, le premier ſemainier, me ſignifie nettement qu'on donnera les *Deux Amis* de M. *de Beaumarchais* avant le *Mariage interrompu*, parceque l'on a beſoin de *faire de l'argent.* Meſſieurs, leur dis-je, ce compliment flatteur mérite... une profonde révérence (1).

Quelques Comédiens, honteux de la malhonnêteté avec laquelle on m'a parlé, ſe rappellent ſur-le-champ, ce vers de Moliere :

« Le Seigneur Jupiter ſait dorer la pilule ».

Ils donnent les plus grands éloges à ma complaiſance; mais ils me propoſent de jouer ma piece les petits jours, tandis que les grands jours on donnera, la repriſe du *Siége de Calais*. Je fais remarquer que *le Siége de Calais* eſt couru; qu'on ne vient

(1) A-peu-près dans le même temps, la petite-fille du grand Baron débutoit; les Comédiens lui annoncerent qu'elle ne continueroit point, parcequ'ils avoient beſoin de manger. — *Eh! Meſſieurs, Meſdames*, leur répondit-elle, *qui le ſait mieux que moi? mon grand-papa n'a-t-il pas mis le pot au feu pour vous tous?*

point aux François ſix fois de ſuite ; que le lendemain d'un jour brillant, les Comédiens ſont certains de n'avoir perſonne, & comme ils le diſent, en termes de l'art, de *prêcher dans le déſert.*

Vivent les proverbes pour peindre avec énergie, & faire ſentir bien vite une vérité. Tout le monde dit que j'ai raiſon ; *Molé* ſur-tout ; mais il inſiſte, il m'aſſure que ſi je veux accepter les petits jours, je tirerai la Comédie d'un grand embarras, & qu'elle m'en aura la plus grande obligation. « Cela ſuffit, répliquai-je avec vivacité, je ſuis sûr de porter un coup mortel à mon ouvrage ; mais, pour prouver « que ſi j'ai ici des ennemis, je veux les « vaincre à force de procédés, je conſens à tout ». On ſe récrie ſur mon honnêteté, & *Mme Bellecour* dit à haute voix : *ſi nous manquons déſormais d'égards pour Monſieur, nous ſerons de grands monſtres.* Je n'oſe pas dire qu'elle fut prophéteſſe.

. . . . . .

. . . . . .

On affiche la piece d'une façon ſi ſinguliere, que les perſonnes les plus indifférentes y remarquerent de l'affectation. Voici ce que rapporte à ce ſujet l'Auteur des *Mémoires ſecrets* : comme il me dit ſouvent de petites injures littéraires, je puis ſans ſcrupule citer le ſeul endroit où il m'ait donné des éloges.

Tome IV. page 264.

» Les Comédiens François ont donné » hier la premiere répréſentation d'une » Comédie nouvelle en vers & en trois » actes. Ce drame, peu annoncé & placé » ſur l'affiche *en petit caractere*, & même » avec une modeſtie extraordinaire, avoit » attiré peu de monde : il a été bien reçu. » C'eſt une Comédie dans le genre anti- » que ; elle eſt dans le vrai ton, amuſante, » courte, ſans épiſode, ſans tirades, & mar- » chant toujours à l'événement, &c. «

Le reſte eſt encore plus flatteur, on me diſpenſera de le copier. Revenons à mes *Vingt-ſix Infortunes* (1).

(1) Les vingt-ſix Infortunes d'Arlequin, Piece Italienne.

D'abord on m'enleve le Dimanche qu'on m'avoit promis, le ſeul jour qui pût me donner du monde.

Le *Siege de Calais* eſt ſuſpendu, on annonce pour un Samedi *Tancrede* & le *Mariage interrompu*. Je vais trouver tous mes amis pour leur dire : « Vous voyez bien « qu'avec de bons procédés l'on triomphe « toujours ». Dans mon enthouſiaſme, je monte à la loge de Mlle **, je me répands en ſentiments de reconnoiſſance envers les Comédiens. Elle me regarde en riant : — Vous croyez donc que mes chers camarades vous donnent un beau jour & avec une Tragédie, pour vous faire plaiſir ? ah ! oui : il eſt bon là. — Eh ! pourquoi donc ? — Parceque la piece eſt tombée dans les regles, & qu'elle nous appartient. — La choſe n'eſt pas poſſible, puiſque c'eſt par complaiſance que j'ai pris des jours où l'on ne reçoit rien à la porte. — Allez voir, allez voir, je me trompe peut-être.

J'entre dans la loge de *Préville :* je lui fais part, en riant, de ce qu'on vient de

me dire. Il me répond, très ſérieuſement, qu'on m'a dit vrai ; que j'ai été deux fois au-deſſous de la ſomme convenue, & qu'il faut ſe *ſoumettre aux regles*. Les regles de la Comédie !

Grands Dieux ! vous l'entendez, & vous ne *riez pas*.

Je trouve dans le foyer M. le Duc de F**, je lui fais part de mon aventure. Il eſt furieux, il appelle quelques Comédiens, il leur reproche leur injuſtice. — Pourquoi l'Auteur a-t-il conſenti à être joué les petits jours ? — Pourquoi l'y avez-vous forcé ? — Puiſque Monſeigneur protege la piece, on la donnera encore quelquefois au profit de l'Auteur. — Le lendemain on met ſur l'affiche que la piece eſt *interrompue par l'indiſpoſition d'un Acteur*. On l'afficha deux mois de ſuite de cette maniere ; & mon malheur eſt tel, que l'indiſpoſition dure encore depuis dix ans. Il faut convenir que je ſuis un mortel bien funeſte à la ſanté des Comédiens !

ARLEQUIN MAHOMET,

OU

LE CABRIOLET VOLANT,

Drame Philoſo-comi-tragiqu'-extravagant, joué pour la premiere fois, en Impromptu, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, en l'année 1770.

LES *Comédiens Italiens* n'avoient perſonne à leurs repréſentations des Mardi & Vendredi, & les Acteurs de l'*Opera Comique* qu'ils avoient adoptés, en murmuroient, quand je m'aviſai d'étudier le jeu d'*Arlequin* & de ſes camarades. Je découvris dans quelques-uns les plus grands talents. Je crus voir qu'on pourroit amener du monde à leur ſpectacle, en leur donnant des folies moins vuides de ſens, d'action & d'intérêt, que les cinq ou ſix farces italiennes ſur leſquelles ils rouloient continuellement.

Je fis & je leur propoſai le *Cabriolet volant*,

volant. Il étoit ſi peu dans leur genre, qu'ils n'y comprirent rien : auſſi le reçurent-ils froidement ; ils le répéterent de même ; & dans l'inſtant où ils étoient ſur le théâtre, habillés & prêts à le jouer, deux ou trois d'entr'eux me prierent *de reſter dans la couliſſe pour être à portée de ſouffler ce que je jugerois à propos de leur faire dire.*

L'on conviendra que ſi la priere étoit honnête & modeſte, elle ne devoit gueres raſſurer l'Auteur ſur le ſort de l'ouvrage. A l'inſtant je vois tout ce que j'ai à craindre. Je me reſſouviens que les plus grands hommes, *Regnard*, *Dufreſni*, *Piron*, n'ont pas été heureux dans les *arlequinades* ; qu'aucun François n'a jamais réuſſi dans ce genre. Je ſens combien il eſt imprudent de confier à des Acteurs qui parlent une langue étrangere, des traits dont ils ignorent la portée, des plaiſanteries auxquelles ils n'entendent pas fineſſe, & des ſcènes parodiées dont ils ne connoiſſent pas les originaux : mon imagination alarmée s'exagere la malignité avec la-

quelle le Public renvoie à leur Auteur toutes les railleries qui manquent leur effet : & je reſte interdit.

La toile ſe leve au coup de ſifflet : le ſon de cet inſtrument me tire de ma léthargie. La grandeur du péril redouble mon courage : je circule de couliſſe en couliſſe ; j'indique des lazzis convenables ; je dicte des plaiſanteries, quand l'occaſion de les placer ſe préſente ; je file ou j'abrege les ſcènes à meſure qu'elles ſont plus ou moins goûtées ; je m'anime avec les ſituations ; j'ai le bonheur d'échauffer l'action, les Acteurs, le Public ; enfin, la Piece eſt mille fois mieux reçue qu'une pareille folie ne le mérite. Le danger étant paſſé, je ſens que je ſuis excédé de fatigue ; je cours me jetter dans mon lit avec une fiévre brûlante, mais bien applaudi, & par conſéquent fort enchanté de ma journée.

Je trouvai le lendemain mes Acteurs auſſi ſurpris que charmés de notre ſuccès. Ils m'avouerent qu'avant la repréſentation, ils n'avoient pas ſenti l'Ouvrage ; ils le

trouvoient trop long ; préſentement il leur paroît trop court. Je fais en impromptu un quatrieme Acte : & ce moment de ſaillie redouble leur confiance.

A chaque repréſentation, nouveaux remerciements de leur part. *Je ſuis leur Chriſtophe Colomb ; j'ai fait une découverte bien précieuſe pour leur Théâtre : ils n'avoient que des mémoires de frais à porter à leurs camarades adoptifs ; mais, grace à moi, ils font, les Mardi & les Vendredi, beaucoup plus qu'eux, les beaux jours, avec leurs meilleurs Opéra bouffons.* L'*Italie* me cajole ; l'*Opéra-comique*, tout en partageant la recette, me boude ; je ris du petit dépit des uns : mon cœur partage la ſatisfaction des autres. . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Il n'y avoit pas alors de part d'Auteur, pour les Pieces Italiennes (1) ; les Acteurs

(1) Colalto, qui connoiſſoit le prix de l'argent, s'eſt depuis fait payer ſa part d'Auteur pour les *Jumeaux Vénitiens*, canevas charmant.

me dirent que, pour me témoigner leur reconnoiſſance, ils avoient réſolu de me donner un *bijou* de la valeur de cent louis, ſi je voulois leur faire un ſecond canevas. Heureuſement il étoit déjà dans ma poche: je le leur remis, pour leur prouver que le ſeul deſir de faire valoir des talents vraiment eſtimables, m'avoit déterminé à travailler pour eux.

Le Lecteur n'eſt-il pas émerveillé de voir des Comédiens faire aſſaut d'égards, de politeſſes, avec un Auteur? On goûte ſi rarement ce plaiſir, que, pour ne pas l'empoiſonner tout de ſuite, je finis ici cet article.

LA SUITE
DU CABRIOLET VOLANT;
OU
ARLEQUIN
CRU FOU, SULTANE FAVORITE ET MAHOMET,

Drame philoſo-comi-tragiqu'-extravagant, joué pour la premiere fois, en Impromptu, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, en 1770.

LE *Cabriolet volant* eut, à ce ſecond voyage, autant de bonheur qu'au premier; il faiſoit des jaloux: tous les Mardis, tous les Vendredis, il amenoit régulierement beaucoup de monde aux Italiens; & il alloit à tire d'aîle, quand un Comédien de ce Théâtre l'arrêta dans ſa courſe brillante, pour montrer aux curieux un *Monſtre marin* (1); bien Monſtre aſſurément: auſſi

(1) Comédie en un Acte.

fir-il prendre la fuite aux ſpectateurs. Mais ; plus heureux qu'*Hippolyte*, je le vis bientôt ſe débattre, mordre la pouſſiere, expirer enfin ſous mon *char de triomphe* ; & le *Neptune* qui l'avoit fait naître, parut me pardonner ſa mort.

Echauffé par le plaiſir de reſſuſciter ; en quelque façon, des Comédiens dont j'aimois le genre, & par le deſir de les enlever au dédain de ma Nation, je leur fis lecture, dans un ſeul jour, de trois canevas. Le premier étoit une ſeconde ſuite du *Cabriolet volant*, intitulée *Arlequin Prince & Mahomet, redevenu Comédien ;* l'autre avoit pour titre, le *Myſtificateur myſtifié ;* le dernier étoit une Piece d'intrigue, intitulée *le Triple rendez-vous.* Ils reçurent ces trois canevas : mais ils ſe promirent bien tout bas de n'en jouer aucun ; ils craignoient trop d'être forcés à me donner enfin ce malheureux *bijou* qu'ils m'avoient ſi ſolemnellement annoncé ; ils trembloient d'indiſpoſer par-là leurs chers Confreres de l'*Opéra-comique ;* &, pour

ne pas rougir en ma préſence, ils prirent le parti de m'éviter (1).

Le *ſecret de la Comédie* perça : je courus pour raſſurer mes trembleurs ; je les priai de ne ſonger qu'à leurs intérêts. Le moment étoit favorable pour eux : la Cour, extrêmement jeune, aimoit *Arlequin ; Pantalon*, *Argentine* y faiſoient très grand plaiſir ; ils n'avoient beſoin que d'émulation & de nouveautés. Mais je trouvai dans les uns, la coupable envie d'enterrer ce genre de Comédie avec eux ; quelques autres me parurent pleins de leur proverbe Italien *la Bella coſa di far niente* : les mieux intentionnés étoient ſi fort *abaſourdis* ſous le joug de l'Opéra-comique, qu'ils n'oſoient éclairer leur Spectacle qu'avec de l'huile, lorſque les Acteurs chantants brûloient noblement de la bougie. Les pauvres hères repréſentent encore aujourd'hui leurs farces avec des habits couverts de graiſſe ;

(1) Quelques-uns, pour ſe débarraſſer du poids de la reconnoiſſance, trouverent plus ſimple de dire du mal de mes canevas : mais il faut gliſſer ſur ces bagatelles.

l'Orcheſtre ne daigne pas jouer pour eux ; & quand ils ſont forcés de figurer le ſiége d'une Ville, ils compoſent leur armée de deux Soldats, pour épargner *la ſolde*.

Le délabrement de cette même Comédie que Boileau & Fontenelle avoient jadis appellée le *Grenier à ſel*, me faiſoit réellement compaſſion ; mais une fois bien convaincu que des Comédiens taillés *en plein bois*, aux environs de Boulogne, auroient plus d'énergie que la moitié de *nos Italiens*, je pris gaiement mon parti ſur leur ſort. Lorſque je fis tirer les cartes à mon *Arlequin Mahomet*, leur dis-je très gravement, je voulus voir votre deſtinée ; & voici la prédiction.

Les meſquineries auxquelles vous êtes forcés par les Acteurs de l'*Opéra-comique*, l'incroyable docilité avec laquelle vous ployez ſous la tyrannie de ces *fils ingrats*, leur adreſſe à ſaiſir mille moyens pour jetter un air de diſcrédit & d'inutilité ſur votre Troupe, tout rebutera peu-à-peu vos partiſans. L'année prochaine vous

n'aurez à chacune de vos repréſentations, qu'un louis d'or de recette.

L'année ſuivante, vous ferez comme certains Profeſſeurs, vous prierez vos amis, vos connoiſſances, de vouloir bien venir vous entendre, ou de vous envoyer leurs domeſtiques pour parer votre Spectacle.

L'année ſuivante, vous offrirez *dei ſorbetti* aux paſſants, pour les engager à prendre place dans vos loges.

L'année ſuivante, on ne voudra plus de vos *glaces* dans aucun genre; & vos enfants adoptifs vous chaſſeront de la maiſon paternelle.

Les cartes ont dit vrai de point en point. On renvoie la Troupe Italienne. Fait-on bien? fait-on mal? ce n'eſt pas à moi à prononcer: mais des Comédiens qui jouent en impromptu, qui mettent une Piece au Théâtre du ſoir au lendemain, pourroient, je crois, être fort utiles à l'Art, aux Auteurs & au Public.

LE NOUVEAU MARIÉ,

OU

LES IMPORTUNS,

Opéra-comique, représenté pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 20 Septembre 1770.

RÉCEPTION brillante, très brillante.

Les Comédiens ſont enchantés aux premieres répétitions : à la ſixieme, ils ſont blaſés ſur l'ouvrage, n'y trouvent rien de piquant, & ne veulent plus le jouer.

Grande joie de l'Auteur, parcequ'il ſe rappelle que ſa premiere Piece, reçue, répétée & jouée avec enthouſiaſme par les Comédiens François, eſt tombée; & que toutes les autres, refuſées à pluſieurs repriſes, reçues par grace, répétées avec dédain, jouées, Dieu ſait comment, ont été vues avec plaiſir par le Public.

Le preſſentiment de l'Auteur eſt confir-

mé; ſa Piece réuſſit : mais elle fait rire aux éclats ; & les premiers Acteurs, indignés d'être ainſi compromis, abandonnent leurs rôles pour ne pas déroger, après avoir ſi noblement fait répandre des larmes dans leurs Drames.

Même chagrin pour les Acteurs en double ; par conſéquent même mépris de leur part, pour une rapſodie qui fait rire.

Les triples ont le même malheur ; & voyant que rien ne peut faire tomber un maudit Ouvrage, dans lequel ils ont l'air d'être encore à l'ancien Opéra-comique, ils prennent bravement le parti de *tomber* ſucceſſivement malades : & ils le ſont encore.

LA BONNE FILLE,

Opéra comique en trois Actes, imité de la Buona Figliuola, *de Goldoni, & parodié sur la Musique de Piccini, représenté pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 17 Juin 1771.*

POINT de plaisanterie sur cette piece; je dois en respecter jusqu'au titre : sans cela je pourrois conter comme quoi elle fut d'abord refusée, par l'air froid & burlesquement grave qu'affecterent pendant la lecture, les deux Oracles de la Troupe;

Comme quoi, j'appris d'un faux frere, que c'étoit parceque l'Oracle femelle vouloit aller aux eaux, & parceque l'Oracle mâle n'avoit plus assez de voix pour chanter le premier rôle;

Comme quoi l'on me dit que si je consentois à être joué dans l'été & par les doubles, il seroit faux que la piece refusée fût refusée;

Comme quoi les premiers, voyant alors

que les doubles pourroient briller, s'emparerent des rôles, & arrêterent l'Ouvrage à la ſixieme repréſentation, malgré le parterre qui, étonné d'abord par une Muſique ſublime, & dont il commençoit à ſentir les beautés, redemandoit la Piece à grands cris ;

Comme quoi les doubles qui avoient fait que la Piece *refuſée* ne fût pas *refuſée*, *refuſerent* de la jouer après les premiers, & publierent qu'elle étoit déteſtable, ſur-tout dans les Provinces où ils alloient *donner deux repréſentations par jour*, pour rétablir leur ſanté ;

Comme quoi *la bonne Fille* fut exilée de la ſcène pendant trois ou quatre ans, & n'y reparut que lorſque les doublures en quatrieme l'y rappellerent, & la firent beaucoup briller, au grand regret des premiers ;

Comme quoi l'on ne donne la Piece que dans l'été, & les mauvais jours ;

Comme quoi on la mutile, ſans prendre la peine de renouer les ſcènes ;

Comme quoi lorſqu'un Débutant la demande, on lui dit tout bas qu'il ne doit pas y compter, parceque les femmes qui y jouent ont des caprices ; & comme quoi l'on dit encore tout bas, à ces mêmes *femmes*, qu'elles feront bien de ne point paroître dans cette Piece, pour éviter toute comparaiſon avec les *Bouffones* ;

Comme quoi l'on va redoubler de menées ſourdes, pour arrêter tout-à-fait ; . . .

. . . . . .

. . . . . .

mais encore une fois, il faut du ménagement pour un Ouvrage qui, dans ce *ſiécle d'argent*, m'a rapporté, à lui ſeul, plus que toutes mes autres Pieces. Qu'on juge, après cela, du mérite d'un Drame, par la recette !

L'ÉGOÏSME,

Comédie en cinq Actes & en vers, représentée sur le Théâtre de la Nation (1), *le 19 Juin 1777.*

JE me fis inscrire, il y a neuf ou dix ans, à la Comédie Françoise, pour la lecture d'une Comédie en cinq Actes, intitulée l'*Égoïsme*, ou l'*Egoïste*. Mademoiselle *Dubois* demanda ce que c'étoit qu'un *Egoïste*? *Le Kain* lui répondit: c'est un homme qui sacrifie tout à son propre intérêt. Et *Bonneval* s'écria: Bon! l'Auteur a sûrement pris son Héros dans l'assemblée.

. . . . . .

. . . . . .

Long-temps après, M. *Capperonnier*, sous-Bibliothécaire du Roi, connu autant

(1) J'avertis que l'historique de cette Piece sera plus long & moins gai que les précédents: les personnes qui baillent à la lecture des procès par écrit, ou qui ne prennent pas un intérêt bien vif aux Lettres, aux Auteurs, au Théâtre, feront prudemment de ne pas lire cet article.

par les ſervices qu'il a rendus aux Littérateurs, que par ſon ſavoir, me dit en confidence : On s'eſt emparé de votre ſujet. — Qui ? — Un Auteur que je ne vous nommerai point. — Vous faites bien. — Je lui ai dit que ſa conduite n'étoit pas dans la plus rigide honnêteté ; & il a, ſur le champ, profité de la leçon. — En abandonnant ſon projet ? — Non parbleu. — Comment donc ? — Devinez. — Mais encore ? — En publiant que vous étiez ſon plagiaire. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Lettre que je fis inſérer, à ce ſujet, dans le Mercure de Janvier 1773.

MONSIEUR,

« Les véritables Littérateurs ſont au « déſeſpoir que Regnard, le ſecond de « nos Comiques, ait terni ſa gloire en « dérobant à Dufreſny le ſujet du *Joueur* : « ou du moins, en ne prouvant pas ſon « innocence à cet égard, puiſque la répu-

« tation

« tation d'honnête homme doit devancer, « doit étayer celle d'Auteur : auſſi ai-je « tout lieu d'eſpérer que le Public ne dé- « ſapprouvera pas ma ſenſibilité dans un « cas pareil. Voici le fait.

« Après les repréſentations du *Tuteur* « *dupé*, du *Mariage interrompu*, des « *Etrennes de l'Amour*, mes amis m'exhor- « terent à mettre un Caractere en action. « J'en méditois un depuis long-temps, & « je fus, à l'aſſemblée de MM. les Comé- « diens François, prendre date pour la « lecture d'une Comédie en cinq Actes « & en vers, intitulée l'*Egoïſte*, ou l'*E-* « *goïſme*. Bientôt mon choix fut public : « on trouva qu'il étoit heureux ; quelques « perſonnes charitables jurerent, tout en « l'admirant, que *je ne le remplirois pas* « *bien, n'ayant jamais réfléchi ſur mon Art,* « *& ne devant le petit ſuccès de mes Comé-* « *dies qu'à quelques bonnes fortunes d'une* « *cervelle méridionale naturellement gaie* « *& vive.* J'interrompis alors l'*Egoïſme*, « pour faire l'Ouvrage que je viens de

« donner, intitulé l'*Art de la Comédie*, &c.
« après quoi je ſuis revenu à l'*Egoïſme*,
« avec la derniere ardeur. Cependant,
« depuis deux mois on ne ceſſe de répéter
« qu'un Auteur connu traite le même ca-
« ractere, ſous le titre de l'*Intérêt per-*
« *ſonnel*, ou l'*Egoïſte*. Tant mieux, ai-je
« répondu; ſi je manque mon ſujet, mon
« rival ſera peut-être plus adroit, & le Pu-
« blic y gagnera; ſi nous ſommes égale-
« ment malheureux, un troiſieme viendra,
« qui, mariant ſes idées aux nôtres, at-
« teindra le but: c'eſt ainſi que la répu-
« blique des Lettres acquiert inſenſible-
« ment des richeſſes auxquelles le nom de
« celui qui les procure, n'ajoute pas le
« moindre prix.

« On m'avouera qu'il étoit impoſſible
« de prendre les choſes plus galamment:
« mais aujourd'hui que l'on commence à
« dire ſourdement dans le monde que j'ai
« dérobé le ſujet de mon concurrent, c'eſt
« pour diſſiper juſqu'à l'ombre du moindre
« ſoupçon, & pour me ménager l'eſtime

« précieuse du Public, que je prends la
« liberté de l'entretenir de moi & d'une vé-
« rité consignée depuis quatre ans dans les
« registres de la Comédie Françoise. Cette
« précaution une fois prise, j'exhorte mon
« concurrent à faire de nouveaux efforts
« pour remplir dignement le plus difficile
« des sujets. On nous jugera. S'il réussit
« mieux que moi, je serai le premier à
« l'applaudir, & je croirai jouer un assez
« beau rôle ; mon cœur n'aura pas le plus
« petit reproche à se faire. Je suis, &c. »

Personne n'a répondu à cette Lettre.

L'*Egoïsme* fut lu & reçu le 21 Juillet 1774.

M. Barthe fit recevoir l'*Homme personnel*, sous le titre de l'*Egoïste*, le 11 Mars 1775 ; & toujours plein de *notre sujet*, il ne s'occupa plus que du soin de mettre sa Piece au Théâtre avant la mienne. Je lui écrivis :

« Je vis, Monsieur, grace à la politesse

« *Principes à la mode* : je vous proteſte « qu'il n'en eſt rien. Entre les Champs- « Eliſées & ce monde-ci, qui eſt une eſ- « pece d'Enfer, il n'y a, je penſe, aucune « relation. Croyez, Monſieur, croyez que « ce bruit là n'eſt qu'une plaiſanterie. Ce « qui n'en eſt pas une, c'eſt que M. Co- « lardeau m'avoit promis pluſieurs fois (de « ſon vivant) le rang des *Principes à la* « *mode*. Si je ne l'ai point prié de me faire « cette promeſſe par écrit ; ſi je n'ai pris « aucune précaution, aucune tournure ; « pour m'aſſurer l'effet de ſa bonne vo- « lonté, c'eſt que j'aurois craint de l'alar- « mer ſur ſon état, & de me rendre cou- « pable d'*Egoïſme*; de reſſembler au Héros « de votre Piece & de la mienne. Vous « dites que M. Colardeau avoit déjà cédé « ſon rang à M..... Vous le ſavez, « Monſieur, l'uſage eſt ancien, & ſe re- « nouvelle pluſieurs fois chaque année. « . . . . . « J'ai attendu quatre ans pour les *Fauſſes* « *infidélités*, quatre pour la *Mere jalouſe*:

« je voudrois ne pas en attendre une de-
« mi-douzaine pour l'*Homme perſonnel*.....
« Enfin, je puis être fâché, très fâché,
« que l'*Homme perſonnel* ait pour concur-
« rent l'*Egoïſme*; mais ce chagrin n'eſt
« pas déſobligeant pour vous : c'eſt une
« preuve de mon eſtime pour votre talent;
« eſtime que j'ai marquée dans pluſieurs
« occaſions; eſtime que perſonne, peut-
« être, (je me ſens ce courage, & je l'au-
« rai) ne montrera pas mieux que moi,
« quand votre Piece ſera jouée, qu'elle
« le ſoit avant, ou après la mienne. Voilà,
« Monſieur, & mes intentions & mes
« ſentiments. J'ai l'honneur d'être, &c.
« *ſigné*, BARTHE. » . . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Cette épitre n'étoit pas trop faite pour me raſſurer. On tourmentoit toujours les mânes & les héritiers de *Colardeau*. Je fis part de mes alarmes à M. le N** qui me demanda une note de mon procès littéraire, & me promit de le faire juger le

lendemain à Verſailles. Je lui adreſſai cette Lettre :

MONSIEUR,

« D'après la permiſſion que vous dai-
« gnates me donner hier, je prends la li-
« berté de vous expoſer

(Ce que le Lecteur a vu).

« Eſt-il juſte, Monſieur, qu'un Auteur
« puiſſe céder un tour dont il ne veut,
« ou ne peut point faire uſage ; qu'il le
« céde ſur-tout pluſieurs fois, & tienne
« même, après ſa mort, la porte ſans ceſſe
« ouverte à l'intrigue ? Eſt-il juſte enfin,
« qu'après avoir lu ma piece dans une aſ-
« ſemblée compoſée de vingt Comédiens
« & d'autant d'Actrices, après y avoir dé-
« voilé les avantages & le vice de mon ſu-
« jet, les beautés & les défauts de mon
« ouvrage, un rival puiſſe tirer parti &
« des uns & des autres, recueillir le fruit
« de mes travaux, en paroiſſant avant moi,

« & ne me laiſſer en échange que le titre « de plagiaire ?

« Je réclame vos bontés, & je ſuis avec « le plus profond reſpect, &c.

La réponſe de Verſailles eſt plus ſatisfaiſante que celle de M. Barthe. Il eſt décidé que l'*Egoïſme* paſſera avant l'*Homme perſonnel*. On le joue à Fontainebleau, pendant le voyage de 1776. Il y eſt même aſſez maltraité ; mais une perſonne très importante, dit : *cette piece réuſſira mieux à la ville qu'à la Cour ; les portraits y ſeront moins frappants.* . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Bellecour qui, à Fontainebleau n'avoit pas ſaiſi l'eſprit du principal perſonnage, a la bonne foi d'en convenir à Paris, & la généroſité de dire que ſon rôle, joué par un Comédien moins âgé, doit produire le plus grand effet. Un jeune Acteur croit que je veux le lui donner, il en a grande envie ; mais par une coqueterie uſitée au

théâtre, il dit à un de mes amis qu'il ne s'en chargera pas :

Hors qu'un commandement exprès du Roi ne vienne
De *débiter* les vers dont on se met en peine.

(*Miſanthrope*).

J'écris à l'aſſemblée.

MESSIEURS,

« Par une ſuite de procédés honnêtes « entre M. Bellecour & moi, le rôle de « *Philémon* dans l'*Egoïſme*, m'eſt revenu. J'ai éprouvé dans la nouveauté du « *Tuteur dupé* qu'il falloit des ordres pour « engager un Acteur à ſe charger d'un « rôle rendu par un autre ; la même « choſe ne manquera pas d'arriver dans « cette circonſtance. Comme j'aurois trop « à ſouffrir d'en venir à de pareils expé- « dients, & que je ne veux rien devoir à la « contrainte, je prie l'aſſemblée d'établir « la diſtribution de mes rôles. Je le vois « mieux que jamais, un Auteur drama- « tique ne devroit ſe mêler que de l'im- « preſſion de ſon ouvrage.

« Je ſuis avec les ſentiments que l'on « doit aux talents réunis, &c.

Madame *Mollé* réclame le rôle pour ſon mari abſent, aſſure qu'il en fait grand cas, & promet qu'il le jouera avec plaiſir (1).

Je croyois tout arrangé, quand un autre Comédien qui, comme Bellecour, n'avoit pas ſaiſi ſon perſonnage à Fontainebleau, loin d'en convenir, comme ſon camarade, trouva plus ſimple de publier que le rôle étoit déteſtable. Cela étoit dans l'ordre, je m'y attendois, & ne m'en plaignis point. Mais il voulut le corriger, ce rôle; je ne fus pas de cet avis: il me menaça de me le rendre; je le pris bien vite au mot.

. . . . . .

. . . . . .

Pendant ce temps-là, un Auteur mieux traité par feu *Colardeau*, que M. *Barthe*, obtient de *cette ombre cherie*, le droit de paſſer avant moi, & de profiter de l'hiver.

(1) Il a tenu davantage, & l'a ſupérieurement rendu.

Ma pièce n'eſt jouée ſur le théâtre de Paris, que le 19 Juin 1777. La premiere repréſentation eſt orageuſe, la ſeconde réuſſit, les autres ſont encore plus applaudies : mais le premier coup étoit porté, & elles n'amènent pas un grand nombre de ſpectateurs. Je crains de donner de l'humeur aux Comédiens, & je leur envoie cette *Epître.*

MESSIEURS,

« Si j'en crois quelques Littérateurs, « l'*Egoïſme* a obtenu un ſuccès d'eſtime ; « mais je vois bien que ce n'eſt pas un ſuc- « cès d'affluence, & votre caiſſe s'en reſ- « ſent. Quoique ma piece ne ſoit pas en- « core tombée dans les regles, vous pou- « vez l'arrêter, ſi vous me promettez très « poſitivement qu'elle reſtera au théâtre, « & que vous la donnerez dans un temps « plus favorable. Je vous remets ſon ſort, « & vous aſſure de la plus vive reconnoiſ- « ſance, &c.

J'attendois la réponſe à cette lettre,

quand un Acteur, bien intentionné ſans doute, dit à ſes camarades que je m'étois fortement plaint de la Comédie dans l'allée du Palais Royal. Autre épitre.

MESSIEURS,

« On a dit hier chez vous, que la veille « j'avois beaucoup déclamé contre la Co- « médie. Je vous écris, non pour m'excu- « ſer, puiſque l'honnêteté & la fierté de « mon ame ne me mettront jamais dans « le cas d'avoir beſoin d'excuſe envers « qui que ce ſoit, mais pour me plain- « dre de la perſonne qui a cru, & qui a « rendu de pareils propos. Je puis tout au « moins l'accuſer de légéreté, ſur-tout « dans les circonſtances où je me trouve. « Je vous répéterai ce que j'ai dit à Mde « Drouin & à Mlle d'Oligny, que ſi dans « le temps où la moitié de la Comédie me « perſécutoit, & que l'autre ne s'y oppo- « ſoit pas, je n'avois eſſayé de vaincre « mes ennemis, que par des procédés hon- « nêtes, & les ſacrifices les plus grands, il

« étoit à parier que je ne me démentirois « pas, lorsque je paroissois secondé par le « zele & l'amitié.

« Non, Messieurs, les sourdes menées, « les clabauderies ont un air de bassesse, « incompatible avec mon caractere. Quand « je me crois poussé à bout, j'écris fére- « ment, mais toujours avec honnêteté, ce « que je pense, & je mets mon nom au « bas, aussi librement que je le fais, en « vous répétant que dix-huit années de per- « sécution n'ont pas étouffé mes senti- « ments pour les véritables Comédiens, « &c.

Réponse de la Comédie aux deux précédentes.

MONSIEUR,

« La Comédie peut vous assurer que « nul de ses membres n'a eu aucun soup- « çon qui dût blesser votre délicatesse & « votre honnêteté ; s'il avoit pu s'en trou- « ver, elle le désavoueroit, & est trop « enchantée & de vos procédés & de

« l'eſpece de réunion qu'elle déſire entre-
« tenir entre elle & vous. Elle croit vous
« avoir retrouvé, Monſieur, & ne négli-
« gera rien pour vous mettre dans le jour
« où vous devez être. Elle a ſuſpendu vo-
« tre *Egoïſme* de votre aveu. Elle ſe pro-
« poſoit de vous donner les quatre pro-
« chaines repréſentations, mais en temps
« ſéparé, afin qu'il y ait plus de monde;
« de vous donner votre rétribution de ces
« quatre repréſentations, enſuite de laiſ-
« ſer la piece au courant du répertoire,
« comme lui appartenante. Voilà, Mon-
« ſieur, le projet de la Comédie au ſujet de
« l'*Egoïſme*, projet né de ſon attachement
« pour vous, & de ſon ſoin à veiller à vos
« intérêts. Elle attend votre réponſe, Mon-
« ſieur, qui ſera le ſceau à cet arrange-
« ment, s'il vous convient, & que la Co-
« médie déſire être écrit & arrêté défini-
« tivement. Au ſurplus, Monſieur, vous
« avez vos droits : c'eſt à vous de prononc-
« cer. La Comédie n'a rien de plus à cœur
« que de remplir tous ſes engagemens

« envers Messieurs les Auteurs. Trop heu-
« reuse, Monsieur, si tous lui rendoient
« ce devoir aussi doux & aussi facile à rem-
« plir. J'ai l'honneur d'être, &c. *Signé*,
PRÉVILLE, LE KAIN, MOLLÉ,
DROUIN, DEMONVELLE, FANIER,
AUGÉ, DAUBERVAL, DÉSESSARTS,
DUGAZON, HUS LE LIEVRE,
DROUIN PRÉVILLE, DEBELLECOUR,
MOLLÉ, R. VESTRIS, M. DUGAZON,
N. SUIN.

Réplique.

MESSIEURS,

« Si vous êtes sûrs de ne pas oublier
« l'*Egoïsme*, jouez-le quand vous vou-
« drez; j'aime mieux avoir quelques re-
« présentations de moins & n'être pas im-
« portun. Mais je vous prie de vous rap-
« peller que j'ai été dix mortelles années
« à obtenir la reprise du *Tuteur dupé*, &
« que j'attends depuis neuf ans celle du
« *Mariage interrompu*. Je ne me con-
« solerois pas de ce traitement, bien
« fait pour décourager, si j'avois cessé
« d'être

« d'être un moment, avec toute l'eſtime « qu'on doit aux talents, &c.

La piece de M. Barthe eſt jouée . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Mes amis me conſeillent de faire bien vite reprendre l'*Egoïſme* : je rejette cette idée, & je ne parle de ma piece aux Comédiens que pluſieurs mois après, en leur envoyant une nouvelle édition du Tuteur dupé. Je tranſcris leur réponſe.

MONSIEUR,

» La Comédie vient de recevoir le ca- « deau que vous lui faites des exemplaires « de votre *Tuteur dupé*. La Comédie me « charge de vous remercier de votre pré- « ſent, & du titre que vous donnez le « premier au Théâtre François (1). Il « n'appartient qu'aux hommes à talents « de l'illuſtrer par leurs égards autant que « par leurs ouvrages. Vos pieces ſont au

(1) Le Théâtre de la Nation.

« courant du répertoire. Votre *Tuteur*
« *dupé* ſera joué inceſſamment ; mais la
« Comédie vous propoſe, Monſieur, de
« laiſſer plus d'intervalle entre les repréſen-
« tations de l'*Homme perſonnel* & celles de
« l'*Egoïſme* : elle craindroit d'avoir l'air de
« faire lutter talent contre talent, & d'éle-
« ver peut-être contre vous des perſonnes
« qui ne connoiſſent ni votre modeſtie ni
« votre délicateſſe. J'ai, &c. *Signé* DE LA
« PORTE, Secrét. de la Coméd. Françoiſe.

. . . . . .

. . . . . .

Cependant on compare, dans le Public, l'*Egoïſme* & l'*Homme perſonnel*. Mes amis, & les connoiſſances de M. Barthe, crient mutuellement au plagiat. Je fais mettre ſur-le-champ dans tous les Journaux François & étrangers, les trois premieres lettres inſérées dans cet article, avec cette apoſtille :

« Si M. Barthe avoit eu la moindre in-
« fidélité littéraire à me reprocher, il n'eut
« certainement pas manqué de le faire
« dans la lettre qu'il m'a écrite : cependant

« les premieres clameurs ſe renouvellent.
« On ajoute que l'Auteur de l'*Homme perſonnel* m'a autrefois confié ſon manuſcrit, & qu'il le dit lui-même. Je ne me bornerai pas à demander comment on peut modeler un ouvrage ſur un autre qui n'a paru que long-temps après ; je ne me bornerai pas à dire que ſi j'avois voulu gagner de viteſſe un concurrent, je n'aurois pas interrompu l'*Egoïſme*, pour faire un ouvrage en quatre volumes, & pluſieurs bagatelles pour les Italiens : il faut trancher dans le vif, & faire taire pour toujours un bruit trop injurieux pour M. Barthe, ou pour moi. Si l'Auteur de l'*Homme perſonnel* m'a non ſeulement communiqué, comme on le publie, ſa piece ; mais s'il me l'a lue, s'il m'en a récité un ſeul vers, je le ſomme, au nom de la franchiſe, au nom de la probité, d'imprimer, *oui*, *cela eſt vrai*, & de mettre ſon nom au bas. Mais ſon ſilence fermera la bouche aux détracteurs. Exempt déſormais du plus petit

« reproche, trop fier pour en faire, je mets « ſur le compte du haſard les reſſemblan- « ces qui ſe trouvent entre l'*Egoïſme* & « l'*Homme perſonnel.*

Point de réponſe.

Pluſieurs mois s'écoulent, & je n'entends point parler de l'Egoïſme. Que faire à cela ? Bouder, s'impatienter, & puis écrire aux Comédiens.

MESSIEURS,

« Je me ſuis comporté avec la Comé- « die comme l'amant le plus paſſionné, le « plus délicat, avec une maîtreſſe tendre- « ment aimée. J'ai voulu voir ſi, ſans lui « rappeller ſes engagements, elle daigne- « roit enfin ſonger à mon bonheur. Ah, « *l'ingrate ! la cruelle !* elle s'en occupe « auſſi peu que de ma gloire.

« J'étois bien jeune, lorſque je com- « mençai à lui faire une cour aſſidue. Il « y a vingt ans que je ne ceſſe d'oppoſer « les attentions, les prévenances, à ſes ca- « prices multipliés ; & tout me dit que ſi

« dans l'âge des graces & de la force, je « n'ai pu triompher des rigueurs de ma « *bien-aimée*, je ne dois pas attendre un « meilleur ſort en vieilliſſant. C'en eſt « fait ! je cacherai déſormais mes tendres « ſentiments à mon *injuſte*, à ma *perfide* « *Amante :* mais je ſens bien au fond du « cœur que je l'*adorerai toujours*.

« Je ne ſais, Meſſieurs, pourquoi je « vous entretiens de mon *douloureux mar-* « *tyre :* j'aurois mieux fait de le raconter « aux échos; ils le répéteroient aux Bergers « attendris. Je ſuis, malgré votre indiffé- « rence pour mon *amoureux tourment*, &c.

Ce poulet tourne les têtes : on le trouve *délicieux*. On le fait lire trois fois de ſuite : je ſuis moi-même *l'homme le plus doux, le plus poli. On ne conçoit pas com-ment on a pu accumuler ſur moi les plus mauvais procédés*. *D'Azincourt* eſt d'avis qu'en m'écrivant, on commence ainſi : *Cher Amant :* un Comédien (on m'a tû ſon nom) rit de cet enthouſiaſme, & dit à haute & intelligible voix ; *Meſdames*,

Meſſieurs, nous convenons tous que nous avons les plus grands torts avec cet Auteur; voulez-vous gager que nous ne ceſſerons pas d'en avoir.

Vive Jeſus! il eſt ſorcier, ma mere!

Réponſe de la Comédie à la précédente. Du 21 Février 1775.

MONSIEUR,

« La Comédie Françoiſe a entendu avec « peine & avec plaiſir les tendres plaintes « que vous lui avez adreſſées; on ne gron- « de que ce que l'on aime. Mais permet- « tez-lui, Monſieur, de ſe juſtifier ſur les « reproches que vous lui faites. L'hiver eſt « une ſaiſon qui exige de ſa part les tra- « vaux les plus accumulés: l'étude des « nouveautés, le ſervice de la Cour, pour « laquelle il faut remettre beaucoup de « pieces; tout l'empêche de ſe livrer au « plaiſir qu'elle auroit d'obliger tous ceux « qui, comme vous, Monſieur, l'honno- « rent de leur eſtime & de leur amitié.

« Toute la Comédie vous prie inſtam-
« ment de leur faire l'honneur de lui ren-
« dre viſite quand il vous plaira : mais par-
« ticulierement le lundi de l'avant-der-
« niere ſemaine de clôture ; elle convien-
« dra avec vous de la diſtribution & du
« temps des repréſentations de vos Pieces,
« qu'elle vous promet de remettre après
« Pâques. J'ai l'honneur d'être, &c. *ſigné*,
« DE LA PORTE ».

L'amour fit le ſerment : l'amour l'a violé.

Je volai au rendez-vous indiqué par *ma douce amie*, & j'y ſavourai toutes les douceurs d'un raccomodement : j'y fus flatté, careſſé, baiſé par les plus jolies bouches : on répétoit autour de moi : *Il eſt charmant ! ce n'eſt pas un Auteur.*

On indique l'*Egoïſme* pour la ſeconde ſemaine après la rentrée. Je ſuis émerveillé des politeſſes qu'on me fait ; & je ne ſais que répéter : *cela eſt trop beau !*

Je veux me retirer : on me retient ; on me preſſe de demander ce qui pourra me plaire. On met le *Tuteur dupé* ſur le ré-

pertoire ; il eſt arrêté qu'on laiſſera repoſer le *Légataire univerſel* , & que, dans le courant de l'année , on donnera le *Tuteur dupé* à la place. Et moi, de répéter : *mais, cela eſt trop beau !*

On me retient encore : on avoue qu'*on me doit les plus grands dédommagements* ; & l'on veut abſolument remettre le *Mariage interrompu*. On plaiſante ſur ce qu'il eſt *interrompu* depuis dix ans par l'indiſpoſition d'un Acteur ; on diſtribue les rôles : tout le monde veut y en avoir un ; Mademoiſelle *Fanier* s'écrie : qu'*il eſt affreux pour les Auteurs de n'être joués qu'après leur mort !* On m'embraſſe encore ; & je ſors, en répétant le long de l'eſcalier : *mais , mais , cela eſt trop beau !*

J'attends pluſieurs mois, & je n'entends parler de rien. Ma *tant aimée* me croit ſans doute mort, me dis-je : il faut faire tarir ſes larmes, en donnant quelques ſignes de vie : mais plus de ton langoureux ; il ne me réuſſit pas.

MESSIEURS,

« Je ſais que l'*imbroglio* du répertoire « eſt compliqué à tel point, qu'il vous « eſt impoſſible, avec la meilleure volonté, « de le dénouer au gré des Auteurs : mais « parbleu, ſi vous ne vous accordez pas « avec moi, il faut que le Diable ſe mêle « de mes affaires. En conſéquence, ſi vous « ne pouvez pas tenir la promeſſe que vous « m'avez ſi ſolemnellement donnée, trai- « tez-moi ſans façons, & faites-moi le plaiſir « de me jouer les petits jours ; ſinon, « vous oublierez vos rôles, & vous aurez « enſuite le chagrin de me faire attendre « dix à douze ans la repriſe de l'*Egoïſme*, « comme celle de toutes mes Pieces (1).

« Trouvez-vous les jeudis, les dimán-

(1) Voilà comme les Comédiens augmentent tous les jours ce fonds immenſe qui leur appartient excluſivement, diſent-ils. Mais des Pieces ainſi acquiſes ou conquiſes contre la loi des procédés, contre la foi des traités, ſont-elles de bonne priſe ? & les Fabriquants, pour en redevenir les poſſeſſeurs, ne feroient-ils pas bien de préſenter un mémoire à l'Amirauté ?

« ches, trop brillants pour moi ? je vous « demande pour *Philémon*, quelques uns « de ces chers petits mardis, de ces précieux « vendredis où vous êtes obligés de vous « répéter. Je gage que vous allez tous vous « écrier : *rien n'eſt plus honnête, il eſt « juſte de le ſatisfaire ;* & que vous m'ou- « blierez encore. Que faire à cela ? rien. « Je ſuis, &c. »

Point de réponſe.

Ah ! pour le coup je n'ai plus lieu de me plaindre ! mon *Egoïſme* eſt arrêté vraiſemblablement pour toujours : mais que mes amis me félicitent ; on ne jouera plus ma Piece, parcequ'on la trouve *très belle*, & qu'*on chérit ſon Auteur*. Cette Lettre expliquera l'énigme :

MESSIEURS,

« Madame *Bellecourt* me dit hier que « M. *Dugazon* vouloit quitter le rôle de « *Durand* dans l'*Egoïſme ;* je fus dans ſa « loge pour ſavoir ſi cela étoit vrai, & il « me répondit : Monſieur, j'aime le rôle de

« *Durand ;* je l'ai créé : mais je l'aban-
« donne pour n'avoir pas le chagrin de
« jouer dans une Piece qu'on ſacrifie, en
« doublant le même jour quatre rôles.

« Je lui fis remarquer que, n'ayant ja-
« mais manqué d'égards pour perſonne, je
« ne voulois pas, dans cette occaſion, bleſ-
« ſer l'amour-propre de ce qu'on appelle
« à la Comédie les Doubles, en dédaignant
« leurs ſecours.

« M. *Dugazon* me répliqua en s'ani-
« mant : Je ſais, comme vous, que les
« Doubles valent ſouvent les Premiers :
« mais je ſais auſſi qu'une Comédie preſ-
« que généralement doublée, prend un
« air de diſcrédit qui lui porte un coup
« mortel ; & j'eſtime trop votre Ouvrage,
« je vous eſtime trop vous-même, pour
« être de moitié dans la maniere indigne
« dont on vous traite.

« Les uns rejettent mes rôles, parce-
« qu'ils les dédaignent ; les autres, parce-
« qu'ils les aiment. Convenez, Meſſieurs,
« qu'un Auteur ne pouvant ſe faire dou-

« bler, ſon rôle a de grandes difficultés.
« Je recommande le ſort de l'*Egoïſme* aux
« amis que j'ai à la Comédie, & mon cœur
« leur eſt garant d'une éternelle recon-
« noiſſance, &c.

« *P. S.* Meſſieurs, c'eſt de l'aveu de
« M. *Dugazon* que je vous donne un
« abrégé de notre converſation ».

Point de réponſe.

Derniere Lettre du 28 Juin 1779, à M. Mollé.

« Madame *Mollé* m'a fait, Monſieur,
« la grace de me dire que vous étiez très fâ-
« ché de ne pas voir l'*Egoïſme* au Théâtre:
« elle m'a exhorté à m'unir à vous pour
« faire reprendre enfin cette malheureuſe
« Piece, & pour arranger la diſtribution
« des rôles. J'ai prié Madame *Mollé* de
« vous bien remercier de vos ſoins: quant
« à moi, mon parti eſt pris, très ſérieuſe-
« ment pris; je ne veux plus me mêler de
« ce qui a quelque rapport au Théâtre (1):

(1) Je ne parle pas de ma part d'Auteur pour l'*Egoïſme*;

« je m'y détermine d'autant plus volon-
« tiers, que, passionné pour l'Art de la
« Comédie, je veux le cultiver sans que
» mes plaisirs en soient désormais empoi-
» sonnés par des tracasseries.

« Je travaille à la collection de mes pie-
« ces de théâtre. J'y demanderai au pu-
« blic la permission de leur présenter désor-
« mais mes comédies par la voie de l'im-
« pression (1); sans cela il faudroit que je
« vécusse quatre ou cinq cents ans pour
« laisser un théâtre, bon ou mauvais; & je
« crois qu'un galant homme doit remplir
« de son mieux la carriere dans laquelle il
« a cru payer son tribut à la société.

« Puisque l'*Egoïsme* ne vous déplait pas,
« puisque vous aimez un rôle que vous
« avez créé, & embelli du charme de vos

comme j'ai résolu de ne compter avec les Comédiens qu'après le nombre complet des représentations qu'ils m'ont promises, ce sera vraisemblablement un legs à faire aux héritiers de mes héritiers.

(1) Quand j'écrivois cette Lettre, je ne croyois pas la faire imprimer: par événement, voilà la permission toute demandée.

« talents, pouſſez la complaiſance plus « loin, arrangez la diſtribution comme « vous le jugerez à propos. Si ma piece « continue à vous devoir quelques ſuccès, « mon cœur n'eſt point ingrat, il publiera « & vos ſervices, & la reconnoiſſance avec « laquelle je ſerai toute ma vie, &c.

La piece n'a pas été repriſe : quand le ſera-t-elle ? Je l'ignore.

Je ſuis Dave, Seigneur, & ne ſuis pas Devin.

. . . . . .

. . . . . .

LES JOURNALISTES ANGLOIS, *Comédie lue & reçue pour être jouée tout de ſuite, le 21 Juillet* 1778.

Mais . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

TELLE eſt mon hiſtoire, telle eſt à peu près celle de tous les Auteurs qui ſe vouent au théâtre.

J'ignore quel effet a produit le précis qu'on vient de lire ; mais je ſuis sûr de celui que fera l'hiſtorique des lacunes, pour peu que le moindre défi m'invite à le donner.

Si quelqu'un de mes Lecteurs eſt ſurpris que les Poètes dramatiques, avec une ame forte, avec de l'énergie dans l'eſprit, luttent dans une arêne avilie, je lui dirai : Voyez ce que peut l'amour de la gloire ſur un jeune cœur ; voyez, comme pour vous plaire un jour, & peut-être longtemps après ſa mort, un enfant d'Apollon dévore les dégoûts les plus multipliés ; un ſeul l'auroit rebuté, s'il eut couru après la fortune.

Je demanderai enſuite ſi, lorſqu'on a paſſé l'âge heureux où les erreurs ſont permiſes & ſouvent même intéreſſantes, ſi lorſqu'on eſt ſi cruellement détrompé par ſa propre expérience, on ne doit pas ſe hâter

d'abandonner une carriere, dont la décence & la noble émulation ſont exilées, une carriere devenue le repaire de la cabale, de l'or ueil mal entendu, & de la baſſe jalouſie ; une carriere enfin où les ronces étouffent cette même palme, jadis l'eſpoir & la récompenſe de nos maîtres.

Il eſt ſans doute cruel pour un Poète d'avoir compté ſur les applaudiſſements de la nation aſſemblée, & de voir l'objet de ſa plus chere eſpérance ſe convertir en chimere. Il eſt affreux pour lui d'abandonner cette même *chimere* à laquelle il a ſacrifié ſes veilles & ſa fortune, & qui fut toute ſa vie l'aliment de ſon ame (1). Mais en s'at-

(1) Sur-tout lorſqu'il ſonge qu'une des inconſéquences du ſiécle eſt de ne point lire les Pieces de Théâtre qui n'ont pas été jouées, & que s'il étoit poſſible de faire quatre chefs-d'œuvre comme le Tartuffe, l'impreſſion ſeule leur donneroit moins de célébrité que le plus mauvais Opéra-comique n'en doit à la repréſentation la plus informe. Mais il faut qu'un Auteur comique ſoit décidé à n'être jugé que par la poſtérité, ou, tout au plus, par dix ou douze de ſes contemporains capables de deviner l'opinion future. Moliere vivoit certai-

tachant

tachant à ſon idole, il riſque un bien plus grand malheur, celui d'éprouver peu à peu que les perſécutions ſans ceſſe renaiſſantes finiſſent par aigrir le cœur & l'eſprit.

Je penſe qu'on ne ſe pardonne pas un pareil tort; & je prends gaiement mon parti tandis qu'il en eſt encore temps. Je compterai même toutes mes infortunes pour autant de ſuccès, ſi elles piquent d'émulation un Mécene éclairé, & ſi je vois renaître les beaux jours de la Scene Françoiſe. Meſſieurs les Gentilshommes de la Chambre le deſirent, dit-on, bien ſincerement. Un ſecond Théâtre! ou de bons réglements! Ils n'ont pas d'autre reſſource pour arrêter la chûte de leur empire. Des Salles magnifiques ſont quelque choſe;

---

nement dans la Société la plus éclairée; Boileau ſeul oſoit dire qu'il étoit le plus grand homme de ſon ſiécle. Racine étoit jaloux de lui; Chappelle convenoit qu'il valoit mieux que Scarron; & le premier Comique de tous les âges, étoit forcé de dire à ſes amis qui l'appelloient un charmant farceur: Vous ne m'eſtimerez, que lorſque je ne ſerai plus.

des Comédiens bien payés ſont quelque choſe : mais s'il eſt néceſſaire que des Génies créateurs donnent la vie à tout cela, les Auteurs ſont auſſi quelque choſe, & méritent quelque conſidération : c'eſt tout ce qu'ils demandent.

LE
JEUNE PRÉSOMPTUEUX,
OU
LE NOUVEAU DÉBARQUÉ,
COMÉDIE.

II

ON

PRÉFACE.

Il eſt aſſez ſingulier, & j'en conviens franchement, qu'un pareil ſujet, qu'un pareil titre, ſoient entrés dans la tête d'un jeune homme nouvellement échappé de ſa Province: auſſi, quelques perſonnes, redoutant pour moi l'application, me conſeillerent-elles d'intituler ma Piece : *la Préſomption à la mode* (1). Mais la raillerie ne m'alarme plus ; le titre, le ſujet, le ſuccès de cet Ouvrage, tout prête à la plaiſanterie, & je m'y livre de bonne grace.

Les Peintres ne ſauroient rendre que ce qu'ils voient. J'habitois depuis peu la Capitale, lorſque j'entrepris cette Comédie : je n'étois pas encore à portée de ſaiſir dans de grandes ſociétés, de grands ridicules.

(1) La Piece fut annoncée & affichée ſous ce titre.

Je fréquentois quelques jeunes Littérateurs, quelques Provinciaux nouvellement débarqués comme moi : les uns avoient la certitude de tout écraser par leur esprit ; les autres, de séduire toutes les femmes par leur figure. Leurs ridicules prétentions me parurent comiques ; &, pressé par mon Démon, de faire des Comédies, je me hâtai de saisir les premiers traits offerts à mon impatience.

Peut-être aurois-je dû prouver mon respect & ma vénération pour le Public, en corrigeant, de mon mieux, cette Piece avant de la mettre sous ses yeux. Je l'ai tenté : mais il m'a été impossible de retravailler un Ouvrage qui m'a donné tant de désagrémens sans le moindre mêlange de consolation. Je le livre donc à la presse tel qu'il étoit, lorsqu'il tomba (1) : d'ailleurs,

(1) J'ai seulement retranché un rôle de Clerc de Notaire :

eſt-ce un ſi grand mal qu'on voie d'où un Auteur eſt parti? ſa vanité ſeule en ſouffre, & l'Art peut y gagner.

---

mais cette correction ne m'a coûté que deux traits de plume, ce qui prouve bien l'inutilité du perſonnage.

PERSONNAGES (1).

Madame ARGANTE, Tante de Roſalie.
ROSALIE, Amante de Clitandre, & promiſe à Damon.
DAMON.
CLITANDRE, Amant de Roſalie.
FINETTE, Suivante de Roſalie.
CRISPIN, Valet de Damon.
Un DOMESTIQUE des Comédiens.
Un GARÇON d'Imprimerie.
Un NOTAIRE.

La Scène eſt à Paris, chez Madame ARGANTE.

(1) J'ai dit, dans l'*Art de la Comédie, Liv. I. pag.* 74 : « Il en eſt du lieu de la ſcène, comme du rang, « de l'âge, de la fortune, du caractere des perſonnages : « c'eſt le Dialogue qui doit nous en inſtruire ». En effet, pourquoi imprimer, à la tête d'une Piece, une longue kyrielle très inutile ? les Spectateurs ne connoiſſent pas le nom des Perſonnages avant la repréſentation ; on ne leur dit pas dans quelle partie du monde la ſcène ſe paſſera : doit-on ſuppoſer moins d'intelligence aux Lecteurs ? On aura beau me dire que le coſtume, les décorations, viennent au ſecours des premiers : les derniers n'ont-ils pas le ſilence du cabinet & la réflexion ? C'eſt malgré moi que je ſacrifie à l'uſage & à la crainte de paſſer pour un *orgueilleux Novateur.*

LE JEUNE PRÉSOMPTUEUX, OU LE NOUVEAU DÉBARQUÉ;

COMÉDIE

EN VERS, ET EN CINQ ACTES,

Repréſentée par les Comédiens François le 2 Août 1769.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre doit repréſenter un ſallon.

ROSALIE, FINETTE.

FINETTE.

Ayez donc un air gai; je ne puis vous comprendre:
Si l'on en croit vos yeux, vous avez le cœur tendre;
Et votre mariage eſt, dit-on, très prochain:
Ce n'eſt pas le moment de montrer du chagrin.

ROSALIE.

Ce mariage, hélas! m'afflige & m'épouvante.
Je ſuis au déſeſpoir.

FINETTE.

Moi, je ſuis complaiſante;
Et ſi je pouvois prendre un tel chagrin ſur moi,
Je vous délivrerois bien vîte, ſur ma foi.
L'Hymen eſt ſi charmant!... Parlez : je ſais me taire.
Notre ſexe, malgré l'opinion vulgaire,
En fait d'amour, Madame, eſt le ſexe diſcret.

ROSALIE.

Eh bien! connois mon cœur, apprends mon ſeul ſecret!
Ce Damon, cet époux qu'une Tante bizarre
Veut me faire accepter comme un préſent fort rare,
Je l'abhorre; & ma haine accroît à chaque inſtant.

FINETTE.

Bon! il m'inſpire aſſez le même ſentiment.

ROSALIE.

Pour t'achever enfin l'aveu le plus ſincere,
Un bien plus digne objet, Finette, a ſu me plaire.

FINETTE.

(*à part*) (*haut*)
Je le ſais : mais feignons.... O Ciel! tout eſt perdu!
J'ignorois vos amours; l'ai-je bien entendu?
Ah! pour quelqu'un qui lit preſque les nuits entieres,
Vous n'avez pas acquis de fort grandes lumieres.
Tout Roman vous dira que, comme il faut ſavoir
Bouder, rire avec art, conſulter ſon miroir,

Vingt fois par heure ; il faut qu'une novice Amante
N'ait jamais de secrets pour sa Fille suivante.
(*gravement*)
On n'y manque jamais. Apprenez-moi comment,
En quel temps, en quel lieu, vous fites cet Amant.

ROSALIE.

Te souviens-tu du jour où j'étois si ravie,
Au sortir du Couvent, de voir la Comédie ?
Pour la premiere fois j'y paroissois....

FINETTE.

Soudain,
Abbés, Robins, Plumets, la lorgnette à la main,
Passerent galamment tous vos traits en revue.
Sur ces jeunes Vieillards vous promeniez la vue.

ROSALIE.

Oui, Finette ; & je vis qu'un Officier bien fait
Me regardoit beaucoup, & tout bas soupiroit.
Il étoit sans lorgnette ; &, par un regard tendre,
Il annonçoit un cœur qui venoit de se rendre.
Je rougis aussi-tôt.... Je sentis à mon tour
Un trouble, un embarras....

FINETTE.

Préfage de l'amour.
J'entends à demi-mot.

ROSALIE.

La piece étoit touchante ;
Mais elle me parut sans suite & languissante.
Bien mieux que les Acteurs, d'un regard seulement

Le jeune homme, à mon gré, peignoit le ſentiment!

FINETTE, *à part.*

Juſques ici, j'ai lieu de louer ſa franchiſe.

(*haut*)

Eh bien!

ROSALIE.

Deux jours après, quelle fut ma ſurpriſe!
Il vint chez nous. Damon fut ſon introducteur.
En auſſi peu de temps, comment, par quel bonheur,
A-t-il pu s'introduire?

FINETTE.

Ah! cela ſe devine.

ROSALIE.

Finette, tu ſais....

FINETTE.

Tout: du moins je l'imagine:
Eſt-ce bien difficile? & ne connoît-on pas
Ce qu'un amour naiſſant inſpire en pareil cas?
La toile tombe; on ſort; votre carroſſe avance,
Et Clitandre, qu'anime un rayon d'eſpérance,
Suit de loin; fait parler un laquais: il apprend
Que ſa jeune Maîtreſſe a certain ſoupirant,
Un Damon, qu'elle hait, mais qui plaît à la Tante;
On lui peint ce rival, vous & Madame Argante:
Il va voir auſſi-tôt notre Préſomptueux;
Il accourt, lui dit-il, au bruit d'un nom fameux;
Il feint à ſon bon goût de ſoumettre un Ouvrage:
Et le fat, enchanté d'un apparent hommage,

Aux Dames du logis vole le préſenter ;
Ne manque pas, ſur-tout, de le leur bien vanter.

ROSALIE, *riant.*

Tu crois que c'eſt ainſi ? Le tour ſeroit fort drôle !

FINETTE.

Les yeux de votre Amant jouerent bien leur rôle !

ROSALIE, *vivement.*

Oh ! pour ce dernier point, Finette, il eſt certain.

FINETTE.

Je le ſavois bien, moi. N'ai-je pas un lutin
Qui m'inſtruit ?

ROSALIE, *ſouriant.*

Un lutin ! Je commence à comprendre.

FINETTE.

Oui ! ce lutin vous plaît ; c'eſt l'amoureux Clitandre :
Fâché de ne pouvoir vous parler en ſecret,
Ni vous faire accepter un amoureux poulet,
Il m'a priée, enfin, de protéger ſa flamme.
Ses nobles procédés ont ſu toucher mon ame.

Elle examine un diamant qu'elle a au doigt.

ROSALIE, *ſoupirant.*

Ah ! Finette !

FINETTE, *ſur le même ton.*

Ah ! Madame, il eſt bien ennuyeux
De ne pouvoir jamais exprimer que des yeux
Les tendres mouvements d'un aimable martyre !

ROSALIE, *corrigeant ſon embarras par un ſourire.*

Mais.... Ce n'eſt pas à moi, je penſe, à te le dire....

Je te remets auſſi le ſoin de mon deſtin :
Adieu.

FINETTE.

C'eſt fort bien fait.

SCENE II.

FINETTE, CRISPIN, *qui regarde de loin ſi Finette eſt ſeule.*

FINETTE, *voyant Criſpin.*

Bon ! je veux que Criſpin
Nous aide à renvoyer en Province ſon maître :
Je lui plais ; & l'amour a fait bien plus d'un traître.

CRISPIN.

Eh ! bon jour, mon bijou ! ton petit air mutin
Fait toujours du fracas dans le cœur de Criſpin.
Regarde-moi : te plais-je ? *il ſe donne des graces.*

FINETTE.

Aſſez. Mais c'eſt dommage
Que tu ſerves Damon ; & bien ſouvent j'enrage...

CRISPIN.

Pourquoi, mon cœur ?

FINETTE.

Damon me déplait à la mort.

CRISPIN.

Il a certain défaut qui lui fait quelque tort ;
Mais...

FINETTE.

Ton maître un défaut ? ah ! vraiment je t'admire !
Il en a cent au moins.

CRISPIN, *à demi-fâché.*

Oh ! c'eſt un peu trop dire !
L'exagération eſt un de vos talents.
Il n'a que les travers de bien des jeunes gens.
Fier d'avoir ſubjugué dans ſa petite ville
Quelque honnête bégueule à vaincre peu facile ;
Plus fier d'être à Paris, graces aux vers qu'il lit,
Le héros des ſoupers & des bureaux d'eſprit,
Eſt-il ſi criminel de s'être mis en tête
Qu'il fera tôt ou tard une riche conquête ?
Et que pour aſpirer à mille emplois divers,
Il a deux bons appuis, ſa figure & ſes vers ?

FINETTE, *riant.*

Tu dis vrai. Sa folie eſt des plus à la mode.
Nous ſommes excédés de l'engeance incommode
De ces faux conquérants en tous lieux rebutés,
Qui, les coudes en l'air, défiant nos beautés,
Viennent dans nos jardins agiter leur friſure,
Et ſont ſeuls amoureux de leur ſotte figure.
De la Province il pleut des demi-beaux eſprits ;
Par dépit acharnés contre les bons écrits,
Qui, ſuants pour forger quatre vers à la glace,
Voudroient à leur niveau rabaiſſer le Parnaſſe ;
De chétifs barbouilleurs qui, pour ſe faire un nom,
Inſultent de bien loin les vrais fils d'Apollon,

Qui rampent dans l'oubli, malgré leur politique;
Et qu'on craint d'honorer en faisant leur critique.
Tu peux dire à Damon qu'unissant les travers,
Des petits élégants, des esprits à l'envers,
Dont au Palais Royal le tourbillon circule,
Il se verra couvrir d'un double ridicule.
(*déclamant.*)
Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

CRISPIN.

A ces petits Messieurs, nous ne ressemblons pas:
Quantité d'Imprimeurs nous assiégent sans cesse.
D'ailleurs, mon maître plaît à ta jeune maîtresse;
Bientot par cet hymen, enrichi...

FINETTE.

Doucement.
Il ne doit pas compter sur mon consentement.
En un mot Rosalie, est pour lui trop aimable,
Et pour aimer ton maître elle est trop raisonnable.

CRISPIN.

Bon! n'est-elle pas fille? & dans une saison
Où l'amour, d'un coup d'aile (1), étourdit la raison?

FINETTE.

L'amour est contre vous.

CRISPIN.

Mais nous avons la tante:
Cette protection est la plus importante.

(1) On verra que M. Crispin est un bel esprit.

Damon

Damon ſait qu'en dépit de ſes trois fois vingt ans,
La poulette veut être encor dans ſon printemps.
Il flatte ſa manie, & lui vante ſans ceſſe
Sa taille, tous ſes traits, ſon teint... & ſa jeuneſſe:
Auſſi lui paroît-il le plus charmant mortel;
Il ſera dès ce ſoir maître de cet hôtel:
Votre vieille flattée en a fait ſon oracle.
Pour qui connoît le cœur, ce n'eſt pas un miracle.
Nous épouſons, te dis-je.

FINETTE.

Oh! tout beau, s'il te plaît:
Quand on aime aiſément, fort aiſément l'on hait.
La tante eſt inconſtante.

CRISPIN.

On a ſu m'en inſtruire.

FINETTE.

Un rien ſervit Damon, un rien peut le détruire.
D'ailleurs, je t'avertis que je ſuis contre lui;
Je veux qu'à le jouer tu m'aides aujourd'hui.

CRISPIN, *fièrement.*

Ta propoſition n'eſt pas fort à ſa place.
Je t'aime; mais parcours les héros de ma race,
Jamais aucun Criſpin n'a trompé ſes patrons...
(*ſe radouciſſant.*)
A moins qu'on ne trouvât de ſi bonnes raiſons,
Que....

FINETTE.

Tu n'en manques pas: t'a-t-il payé tes gages?

CRISPIN.

Pas encore : mon maître aime les arrérages.

FINETTE.

Tu ne peux avec lui gagner que ſes défauts :
Tu t'eſtimes par fois bien plus que tu ne vaux ;
Même de rimailler n'as-tu pas la manie ?

CRISPIN.

Cela ſe prend, mon cœur, comme une maladie.

FINETTE.

Si tu veux nous ſervir, je te fais Intendant
Du rival de Damon : on le dit opulent.

CRISPIN.

Intendant, me dis-tu ? ceci change la theſe,
Je perds tous mes remords, je me ſens à mon aiſe :
En effet, je vois bien... Bref : en trompant Damon,
L'intérêt ſervira l'amour & la raiſon.

FINETTE.

Tiens parole, & ma main couronnera ta flamme.

CRISPIN.

Une bonne Intendance, & Finette pour femme !
Que de biens ! car enfin, tu ſens, ma chere enfant,
Que je ferai... ſuffit, je ferai l'Intendant,
Et tu ſeras un jour ou Marquiſe, ou Baronne.
Mais quelqu'un vient, je penſe.

FINETTE.

Oui : Clitandre en perſonne.

CRISPIN.

L'amant ?

FINETTE.

Lui-même. Il cherche à me parler, je croi

CRISPIN.

Je vais faire le guet.

FINETTE.

Fort bien, éloigne-toi.

SCENE III.

CLITANDRE, FINETTE, CRISPIN *à part.*

CLITANDRE, *avec vivacité.*

Ah! ma chere Finette!

FINETTE.

Eh bien, Monsieur Clitandre, Qu'eſt-ce?

CLITANDRE.

Tu vois en moi...

FINETTE.

Quoi?

CLITANDRE.

L'amant le plus tendre, Le plus reſpectueux, le plus paſſionné...

FINETTE.

Tant mieux!

CLITANDRE.

En même temps le plus infortuné.

FINETTE.

Tant pis !

CLITANDRE.

Grace à Damon, ce rival favorable,
Je voyois tous les jours l'objet le plus aimable :
Ma bouche ne pouvoit lui dévoiler mon cœur,
Mais du moins mes regards lui peignoient mon ardeur...

FINETTE.

Je ne trouve rien là qui ſoit ſi déplorable :
Tout au contraire.

CLITANDRE.

Apprends le deſtin qui m'accable...
Juſte ciel ! quel malheur !

FINETTE.

Voyons donc promptement.
Allons, dépêchez-vous.

CLITANDRE.

J'ai, Finette, un parent
Qui m'a toujours chéri dès ma plus tendre enfance ;
Hier de mon amour je lui fis confidence :
Il trouva fort plaiſant, que par fatuité,
A l'objet de ſes vœux Damon m'eût préſenté ;
Et plein de notre hiſtoire, en éclatant de rire,
A vingt de ſes amis il courut la redire.

FINETTE.

Je comprends : l'un d'entre eux a mis au fait Damon.

CLITANDRE.

Tu dis vrai : mon rival eſt outré, me dit-on.

FINETTE.

Je le crois.

CLITANDRE.

Tu connois ſon crédit près d'Argante:
Je la vois, je l'entends cette cruelle tante
M'interdire à jamais ſa maiſon.

FINETTE.

Surement.
Remerciez bien fort votre diſcret parent.

CLITANDRE, *d'un ton pénétré.*

Finette ?

FINETTE, *ſur le même ton.*

Monſieur ?

CLITANDRE.

Fais qu'à ta belle maitreſſe,
Loin des argus, je puiſſe exprimer ma tendreſſe,
Et que tu ſois enfin notre unique témoin.

FINETTE.

Ma foi, mon cher Monſieur, cela ne ſe peut point.

CLITANDRE.

Madame Argante va ſouvent à la campagne ?

FINETTE.

Preſque jamais; & puis, ſa niece l'accompagne.

CLITANDRE.

Quoi! par-tout?

FINETTE.

Sans ſa niece elle ne ſort jamais,
Que pour ſolliciter un malheureux procès;
Et pour lors c'eſt Damon qui nous fait compagnie.

CLITANDRE.

Songe, ma chere enfant, qu'il y va de ma vie ;
Je ſaurai ſi du moins on approuve mes feux.

FINETTE.

Eh ! oui : je vous l'ai dit.

CLITANDRE.

Quoi ! Finette, tu veux
Qu'imitant déſormais un rival téméraire,
J'aille en vain me flatter que mon amour ſait plaire ?
Non. Un cœur bien épris eſt toujours alarmé ;
Et je ne me croirai réellement aimé,
Qu'au moment où d'un mot l'aimable Roſalie
Confirmera l'eſpoir de mon ame ravie.
Alors, pour triompher de nos communs tyrans,
L'amour nous dictera cent moyens différens ;
Deux cœurs qu'il réunit bravent tous les obſtacles,
Et le Dieu des amans, eſt le Dieu des miracles.

FINETTE.

Ma foi, vous avez l'art, Monſieur, de m'attendrir.
Le fidele Criſpin ira vous avertir,
Si je puis rencontrer un inſtant favorable.

CLITANDRE, *enchanté.*

A la fin te voilà tout-à-fait raiſonnable.
Mais Criſpin eſt, je crois, le valet de Damon.

FINETTE.

Oui, Monſieur ; mais il m'aime : &, comme de raiſon,
La maitreſſe toujours l'emporte ſur le maître.

CLITANDRE.

Je connois ſes talents, & je veux reconnoître
Ce qu'il fera pour moi, d'avance & largement;
Prends dans ma bourſe... *il lui remet ſa bourſe.*

FINETTE, *embaraſſée.*

Mais....

CLITANDRE.

Eh! prends donc, mon enfant?

FINETTE, *à qui Criſpin fait des ſignes.*

Combien?

CLITANDRE.

Décides-en, n'es-tu pas raiſonnable.

FINETTE, *faiſant à ſon tour des ſignes à Criſpin.*

Vous m'embaraſſez fort.

CRISPIN, *accourt en feignant d'être alarmé.*

Ah! voilà bien le diable!
Fuyez vîte, l'on vient, c'eſt la tante, ou Damon.
(*Clitandre fuit*).

SCENE IV.

CRISPIN, FINETTE.

CRISPIN, *riant.*

Je l'ai pris ſur le temps.

FINETTE *troublée.*

L'a-t-on apperçu?

CRISPIN.

Non.

Perſonne ne paroît.

FINETTE.

Pourquoi donc, je te prie,

L'épouvanter ſi fort? quelle plaiſanterie!

CRISPIN.

J'ai vu ton embarras au ſujet de l'argent;

Laiſſant la bourſe il a tranché le différend.

FINETTE.

Voyez la fourberie!

CRISPIN.

Oh! tout beau, ma Princeſſe!

Parlez plus décemment. Cela s'appelle... adreſſe.

FINETTE *lui donnant la bourſe.*

Allons: adreſſe, ſoit... tiens: ne la déments pas:

Damon va nous cauſer de cruels embarras.

CRISPIN.

Quoi! ſa préſomption! quoi! ſon étourderie,

Et tant d'autres défauts, qui vont de compagnie,

Te laiſſent craindre encor? ſois sûre qu'aujourd'hui

Lui-même fournira des armes contre lui.

(*avec fineſſe.*)

Nous l'aiderons un peu.

FINETTE.

Que faut-il que je faſſe?

CRISPIN.

Veille, ſois attentive à tout ce qui ſe paſſe.

VI...

FINETTE.

Et toi, près de Damon fais bien le bon valet;
Tache de découvrir juſqu'au moindre ſecret.

CRISPIN.

Touche-là : le beſoin, l'occaſion, ma chere,
Nous dicteront aſſez tout ce qu'il faudra faire.

FINETTE.

Adieu, Criſpin.

CRISPIN.

Adieu, mon aimable vainqueur :
Je réponds de Damon, réponds-moi de ton cœur.

SCENE V.

CRISPIN *ſeul.*

Du manége, Criſpin ! Enrichis-toi bien vîte,
Te voilà ſur-le-champ un homme de mérite.

ACTE SECOND.

SCENE I.

ROSALIE, FINETTE.

FINETTE.

Je n'ai pu découvrir ce que Madame penſe.
Elle eſt avec Damon en grande conférence,
J'en crains le réſultat.

ROSALIE.

Ah! quel eſt mon malheur!

FINETTE.

Je vous plains.

ROSALIE.

De mon ſort conçois-tu bien l'horreur?
Voir bannir un amant, tendre, aimable, ſincere,
Pour un préſomptueux fait en tout pour déplaire,
Et toucher au moment de lui donner la main!
Non, Finette, il n'eſt pas de plus affreux deſtin.
Clitandre! je vous perds.

FINETTE.

S'il peut de votre bouche
Apprendre, m'a-t-il dit, que ſon amour vous touche,

L'amour lui fournira cent moyens différens,
Pour triompher du sort & vaincre vos tyrans.

ROSALIE.

Obsédée en tous lieux par Damon & ma tante,
Comment faire ?

FINETTE.

Pourtant la chose est importante.
Mais changeons de discours, Damon vient en ces lieux.

ROSALIE.

Contre Clitandre il est, dit-on, bien furieux.

FINETTE.

Jugez.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, DAMON, *éclatant de rire.*

ROSALIE, *avec la plus grande surprise.*

Il rit...

FINETTE.

Il rit!...

DAMON, *redouble.*

FINETTE.

Je n'y puis rien comprendre.

ROSALIE.

Dieux! il vient d'obtenir le congé de Clitandre.

FINETTE.

Son air joyeux le dit.

DAMON, *avec étourderie.*

Le trait original !
Parbleu, vous en rirez : j'ai, Madame, un rival....
Oh ! ne vous troublez pas, mon cœur vous rend justice,
D'un jeune audacieux vous n'êtes pas complice.
On a quelque mérite.... & vous avez du goût.

ROSALIE, *bas à Finette.*

Finette, quelle erreur !

FINETTE, *bas.*

Ecoutons jusqu'au bout.

DAMON.

Apprenez que Clitandre....

ROSALIE.

Eh bien !

DAMON.

Ce téméraire
Prétend me disputer le bonheur de vous plaire.

ROSALIE, *à part, avec indignation.*

Le fat !

DAMON, *entend.*

Vous le jugez, Madame, on ne peut mieux.
Son procédé d'abord m'a rendu furieux ;
Je ris présentement de sa flamme imprudente.

FINETTE.

Nous en ririons aussi ; mais nous craignons la Tante,
Elle nous croit d'accord avec Clitandre.

DAMON.

Non.
Quoiqu'elle en eût d'abord quelque léger ſoupçon,
J'ai très facilement prouvé que Roſalie
M'aime trop pour tenter pareille perfidie.

ROSALIE, *avec fierté.*

Quoi, Monſieur!...

FINETTE, *l'interrompant.*

Taiſez-vous : Monſieur a de l'eſprit,
Il nous ſert; j'applaudis à tout ce qu'il a dit.

DAMON.

La Tante, partageant le dépit & la rage
Que portoit dans mon cœur un ſi ſenſible outrage,
Vouloit faire fermer la porte au ſoupirant.

ROSALIE, *avec empreſſement.*

Auroit-elle, Monſieur, changé de ſentiment?

DAMON, *d'un air très ſatisfait.*

Eh, oui! par mes conſeils.

FINETTE.

Tout de bon?

DAMON.

Qui, Finette.
(*à Roſalie*)
Mais je ſais bien pourquoi. Ma vengeance eſt complette
Si vous voulez m'aider.

ROSALIE, *ſurpriſe.*

Moi, Monſieur!

DAMON.

Pourquoi non ?

ROSALIE.

J'y réuſſirois mal.

FINETTE.

Eh, mon Dieu ! que ſait-on ?
Cette vengeance-là ne ſera pas ſanglante ?

DAMON.

Non : je veux m'amuſer, elle ſera plaiſante.

FINETTE.

C'eſt encore un enfant ; daignez me mettre au fait.

DAMON.

Clitandre ne croit pas qu'on ſache ſon ſecret :
Il faudra là-deſſus avoir ſoin de ſe taire.

FINETTE.

Aſſurément.

DAMON.

Notre homme, à ſon heure ordinaire,
Tout plein de ſon vainqueur volera pour le voir :
Sans affectation, j'irai le recevoir ;
Et comme par hazard nommant Mademoiſelle,
« A-propos, lui dirai-je, elle eſt jeune, elle eſt belle,
« Je crois que depuis peu vous en êtes épris ;
« Dans les bras d'Apollon l'Amour vous a ſurpris ».
Il ſera fort troublé. — « Pourquoi voulez-vous feindre,
Pourſuivrai-je à l'inſtant, « vous n'avez rien à craindre ?
« Peut-être croyez-vous que j'ai ſu la charmer ?
« Non !

FINETTE.

Bien dit.

DAMON.

« J'aime ailleurs : pour vous le confirmer,
« Je cours, ſi vous voulez, employer tout mon zele
« A lui faire approuver votre flamme fidelle ».
Un Amant croit toujours ce qui flatte ſes vœux :
Tout le monde feindra d'autoriſer ſes feux.

FINETTE.

Au mieux !

DAMON.

Quand il croira ſon ardeur couronnée,
Qu'il oſera compter ſur un doux hymenée,
Nous l'inſtruirons de tout, en lui donnant congé.
Le fat ſera puni, l'homme aimable vengé.

ROSALIE, *bas.*

Ah ! mon cœur le deſire.

DAMON, *à Roſalie.*

Un regard un peu tendre
Sans bleſſer votre honneur fera croire à Clitandre
Que vous deſirez fort de le voir votre époux.

FINETTE, *bas à Roſalie.*

Bon ! l'ennemi s'enferre ! Allons, défendez-vous
Un peu....

ROSALIE, *à Damon foiblement.*

Diſpenſez-moi d'un procédé ſemblable.

FINETTE.

Pourquoi vous refuſer une ſcène agréable ?

DAMON.

Votre Tante l'approuve, & vous ne riſquez rien.

FINETTE.

Satisfaites Monſieur, il le mérite bien.
Cela l'amuſera : lui-même vous en prie.
(*malignement*)
Aux dépens du trompeur jouons la Comédie ;
Si ſon rôle eſt plaiſant, le vôtre ſera bon.

DAMON.

Pourſuis, ſoutiens-moi bien.

FINETTE.

Eh ! n'ai-je pas raiſon ?

DAMON.

Croyez qu'à mon eſprit il n'eſt rien d'impoſſible,
Et j'oſe vous promettre un dénouement riſible :
Voyez-vous à quel point il peut être amuſant ?

ROSALIE.

Non, Monſieur.

FINETTE *bas à Roſalie.*

Si fait, moi... cédez préſentement.

DAMON.

Suppoſez que je ſuis un jeune téméraire ;
Que je veux débuſquer un amant fait pour plaire,
Et comprenez combien vous plaiſanteriez tous
De mon dépit mortel, de mes tranſports jaloux,
En voyant mon rival rire de ma tendreſſe,
Et s'unir à mes yeux, au ſort de ma maitreſſe.

ROSALIE,

ROSALIE *souriant avec malignité.*

Oui : je crois que cela pourroit me divertir.

DAMON.

Mon plan eſt tout dreſſé, vous aurez ce plaiſir ;
Finette rit déja.

FINETTE, *éclatant.*

Je ne puis m'en défendre.
Ma foi, Mademoiſelle, il faut enfin vous rendre.

DAMON.

Je vous en prie.

FINETTE.

Allons...

DAMON.

Au nom de mon amour.

ROSALIE, *feignant de céder avec effort.*

Si ma tante le veut, j'y conſens à mon tour.

DAMON *veut lui baiſer la main.*

Comment prouver l'excès de ma reconnoiſſance !

ROSALIE, *le repouſſant.*

Je n'en mérite pas, & je vous en diſpenſe.

FINETTE *malignement.*

Madame aime ; & ſon cœur ſe plaît à vous ſervir.

DAMON.

Quel bonheur pour Damon, & quel nouveau plaiſir
S'il entendoit ces mots de la bouche qu'il aime !

ROSALIE *lui fait une grande révérence.*

Elle connoît mon cœur auſſi bien que moi-même.

DAMON.

D'honneur, je ſuis comblé d'un aveu ſi flatteur.

FINETTE *lui fait une grande révérence.*

Et nous ſommes de vous très contentes, Monſieur.

SCENE III.

DAMON, *ſeul, avec le plus grand contentement.*

ELLE voudroit en vain me déguiſer ſa flame,
Tout m'annonce le Dieu qui regne dans ſon ame.

SCENE IV.

CRISPIN, DAMON.

CRISPIN.

MONSIEUR, je viens vous dire... Oh! oh! quel air joyeux!

DAMON.

Il n'eſt pas de mortel plus content ſous les cieux :
Ce ſoir, ſans différer, j'épouſe Roſalie.

CRISPIN.

Je vous en félicite : elle eſt jeune & jolie.

DAMON.

Me voilà riche : mais la fortune n'eſt rien ;
Illuſtrons-nous ; l'honneur eſt préférable au bien.

Mes talents, rétrécis dans ma petite ville,
N'y jettoient qu'un faux jour, un éclat inutile.
En brillant à Paris dans le centre des arts,
Je vais de l'univers fixer tous les regards.
Mon Roman....

CRISPIN.

Aujourd'hui vous verrez le Libraire.

DAMON.

Ma piece....

CRISPIN.

Vous aurez une réponse claire
Dans la journée auſſi.

DAMON.

Je veux qu'en la voyant
Tout le monde s'écrie : Ah ! Corneille eſt moins grand,
Crébillon moins terrible, & Racine moins tendre.

CRISPIN.

(*à part.*)

Oui, vous êtes parfait, Monſieur : à vous entendre.
haut.
En Criſpin vous voyez un confrere.

DAMON.

Un faquin.

CRISPIN.

Soit. Nous devons trembler qu'un cabaleur malin...

DAMON.

La cabale en fureur pourra tout entreprendre ;
De ce monſtre bruyant je ſaurai me défendre.

CRISPIN.

Quoiqu'il ne ſiffle plus, il n'en eſt pas meilleur;
Puiſqu'en éternuant il déſole un Auteur.
Pour moi, je le crains fort: je cajole Thalie;
J'ai projetté déja certaine comédie...

DAMON *avec dédain.*

Toi?

CRISPIN *fièrement.*

Moi. J'y préviendrai ces renifleurs cruels,
Ces touſſeurs obſtinés, ces moucheurs éternels,
Qui, le jour d'une Piece, aſſiégeant notre oreille,
Ont eu ſoin tout exprès de s'enrhumer la veille.
Dans le cours de ma piece, ils auront un lardon.

DAMON.

Ils ſauront s'en venger ſur l'ouvrage.

CRISPIN.

Bon! bon!
Tous ces Meſſieurs, ſurpris par un trait de ſatyre,
Pour n'être pas connus ſont les premiers à rire.
Je crois les voir, cachant leur rage à leurs voiſins,
Plus haut que mes amis, battre eux-mêmes des mains.

DAMON.

Qu'eſt-ce?

CRISPIN.

Une lettre...

DAMON *voit le timbre.*

Donne... On m'écrit, je parie,
Que l'on m'a couronné dans notre Académie:

La lettre eſt de Damis. Criſpin voici de l'or.

CRISPIN.

Liſez : à ce qu'il dit je m'intéreſſe fort ;
Je verrai ſi l'on ſait juger dans les Provinces ;
Et ſi plus qu'à Paris les médailles ſont minces.
Allons, dépêchez-vous.

DAMON *lit.*

« Après avoir remis au Secrétaire de l'Académie vos dix
« Ouvrages & celui de Criſpin...
Quoi ! tout-de-bon, Auteur ?

CRISPIN.

J'ai groſſi le paquet. Pourquoi cet air moqueur ?

DAMON.

Monſieur gardera-t-il tous ſes prix en nature ?
Ou bien les vendra-t-il ?

CRISPIN *faché.*

Nous verrons.

DAMON.

Sans murmure.
« J'ai publié qu'ils étoient d'une Dame jeune, riche & très
« reconnoiſſante...
Pourquoi prendre ce ſoin ?

CRISPIN.

Cela va toujours mieux.

DAMON.

« Malgré cette petite ruſe, tout ce que vous m'avez envoyé
« a été mis ſous le tapis ».
Sous le tapis ! O Ciel !

CRISPIN.

Sous le tapis! O Dieux!...

(*il ſe remet*)

Monſieur gardera-t-il tous ſes prix en nature?
Ou bien les vendra-t-il?

DAMON.

Quoi, faquin!

CRISPIN.

Sans murmure.

DAMON.

Nos Juges ſont ſans goût, il faut plaindre leur ſort.

CRISPIN.

C'eſt le vôtre & le mien, Monſieur, que je plains fort.

DAMON.

Ils décident toujours par brigue & par caprice.

CRISPIN.

Ah!... nous autres Auteurs, nous rendons-nous juſtice?

DAMON.

Quels ignorants! Prouvons leur peu de jugement.

CRISPIN.

Eh! comment le prouver?

DAMON.

Oh! très facilement.
Je vais faire au plutôt imprimer mes Ouvrages.

CRISPIN.

Cette vengeance-là me paroît des moins ſages.

DAMON.

Criſpin, voici mes vers; juge s'ils ſont mauvais.

CRISPIN, *déroulant un cahier.*

J'ai le brouillon des miens.

DAMON.

Les tiens viendront après.

« Elégie....

CRISPIN.

« Héroïde nouvelle....

DAMON.

« Palemon à Philis....

CRISPIN.

« Marton à Crispin.

Il faut qu'une Héroïne, afin d'être touchante,
Pleure, crie, extravague, ou qu'elle soit mourante.
Moi, la fiévre m'anime... & ſes feux... ſes friſſons...
Dans ma verve ont porté la flamme... & les glaçons.

DAMON.

« Au bord d'un clair ruiſſeau penché ſur ma houlette.

CRISPIN, *imitant le ton paſtoral.*

Taiſez-vous : j'apperçois la bergere Finette ;
Mes chants lui déplairoient pleins du nom de Marton.

DAMON.

Cache notre infortune,

CRISPIN.

Aux Nymphes du Canton.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, FINETTE, *qui accourt d'un air troublé.*

FINETTE.

MONSIEUR!

DAMON.

Que veut Finette?

FINETTE.

Ouf!

DAMON.

Parle, je te prie.

FINETTE.

Je ſuis inconſolable, ainſi que Roſalie.

DAMON.

Comment!

FINETTE.

Tous vos complots contre votre rival...

DAMON.

Eh bien!

FINETTE.

Sont....

DAMON.

Pourſuis donc.

FINETTE.

Par un revers fatal...

Ouf!... je ne puis parler.

CRISPIN.

L'aventure eſt nouvelle :
Que diable ! n'as-tu plus une langue femelle ?

FINETTE.

Si fait ; mais j'ai couru... je ne ſaurois ſouffler.

DAMON.

Calme-toi.

CRISPIN.

Prends haleine.

FINETTE, *après avoir reſpiré, s'écrie avec plaiſir :*

Ah !.. que je vais parler !
Oui, Monſieur, ma maîtreſſe étoit vraiment ravie
De recevoir Clitandre au gré de votre envie :
Elle ſervoit par-là ſon cœur & ſon Amant,
Puniſſoit un faquin qu'elle hait.... *elle touſſe.*

DAMON.

Doucement.

CRISPIN.

Tu vas t'étrangler.

FINETTE, *redoublant.*

Point. La choſe étoit plaiſante ;
Nous commencions d'en rire : alors Madame Argante
Nous a dit qu'elle avoit changé de ſentiment,
Et qu'à Monſieur Clitandre il falloit ſimplement
Donner un congé ſec, ſans lui faire une piece
Qui peut-être feroit quelque tort à ſa niece.

DAMON.

Point.

FINETTE, *toujours triſte.*

Cet arrangement m'a déplu ; mais j'ai dit
Tout bas : Monſieur Damon eſt un homme d'eſprit,
Que l'obſtacle jamais n'épouvante & n'arrête ;
Il ne cédera pas, puiſqu'il l'a dans la tête ;
Nous verrons ſon rival : le cas eſt important,
S'il veut contribuer à notre amuſement ;
Il dirige à ſon gré le cerveau d'une femme,
Je gage qu'il fera bientôt changer Madame.
Le temps eſt précieux, venez vîte la voir,
Ou bien tout eſt perdu : nous n'avons plus d'eſpoir.

DAMON.

Je la ramenerai, Finette peut le croire :
L'amour me le commande, il y va de ma gloire.

FINETTE, *parlant bas à Criſpin.*

Cours chez Clitandre.

CRISPIN.

Bon !

SCENE VI.

CRISPIN, *seul.*

Ne faisons plus de vers ;
C'est un triste métier, risible en ses revers :
A celui d'intrigant donnons la préférence,
Il est dans tout pays pere de l'abondance ;
Plus d'un frippon adroit dans un char élevé,
Eclabousse Apollon glissant sur le pavé.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

DAMON, FINETTE, Mme ARGANTE.

FINETTE.

S'AVISA-T-ON jamais d'avoir un tel ſcrupule !

Mme ARGANTE.

Sur Clitandre en voulant jetter un ridicule ...

DAMON.

Je ſerai bien vengé !

Mme ARGANTE.

Soit : mais en même temps,
Je paroîtrai blamable aux yeux de bien des gens.
C'eſt aſſez : finiſſons un pareil badinage.

FINETTE.

Tenez bon ...

DAMON.

Roſalie eſt prudente, elle eſt ſage ;
Elle a d'ailleurs l'aveu de ſon futur époux.

FINETTE.

Sans doute.

DAMON.

Et la victime aura ſoin plus que nous
De cacher l'aventure. — On me dupe, on m'offenſe,
Souffrez pour mon honneur que j'en prenne vengeance.

Mme ARGANTE.

Non, je ne le veux pas : c'eſt un point réſolu.

DAMON.

Voilà du poſitif.

FINETTE, *bas à Damon.*

Hélas ! tout eſt perdu !

DAMON.

(*à part.*) (*bas à Finette.*)
Aux fadeurs, aux fadeurs. Ne ſois pas inquiete,
La chance va tourner, ſois-en sûre, Finette.
(*haut à Madame Argante*).
Madame, à ce ſujet, je ne vous dis plus rien,
J'avois tort d'inſiſter, je m'en apperçois bien.

Mme ARGANTE.

Tant mieux !

FINETTE, *bas à Damon.*

Vous cédez donc ?

DAMON, *bas.*

Sois tranquille, te dis-je.
(*haut à Madame Argante*)
Si vous changez d'avis, la prudence l'exige :
Vous ſavez l'allier aux graces, à l'eſprit.

Mme ARGANTE.

Toujours poli, galant,

DAMON.

Mon Dieu, non : tout me dit
Qu'en tous temps les douceurs bleſſerent vos oreilles.

Mme ARGANTE.

Vous dites vrai : je hais des ſornettes pareilles.

DAMON.

Vous méritez l'encens, & vous ne l'aimez pas ;
Il faut donc ne plus voir ces dangereux appas,
Un embonpoint charmant, un taille élégante,
Une démarche noble, aiſée & ſéduiſante.

Mme ARGANTE, *s'étant donné des graces.*

Si vous étiez certain qu'on ne me blâmât point....

FINETTE, *bas.*

Elle change de ton.

DAMON.

Madame, ſur ce point
Je puis être ſuſpect.

Mme ARGANTE.

Mettez-vous à ma place.

DAMON.

Lorſque vous dites non, c'eſt de ſi bonne grace ;
Que même en refuſant, vous enchantez mon cœur :
Vous me privez pourtant d'un plaiſir bien flatteur.

Mme ARGANTE.

Damon....

DAMON.

Il faut parler ſans fard, ſans flatterie,
Rien ne paroît ~~cruel~~ d'une bouche jolie.

Mme Argante.

Mais... décidez...

Damon.

Qui, moi! Vous me preſſez en vain;
Je vous ai pour toujours confié mon deſtin.

Mme Argante.

Raiſonnons un moment, & faites-moi comprendre
Que vous ne demandez rien qu'on puiſſe reprendre.

Damon.

Moi, faire aſſaut d'eſprit avec vous! Non vraiment;
Je m'en garderai bien.

Mme Argante.

Un mot.

Damon.

Diſpenſez-m'en:
Je vous en prie au nom de ces beaux yeux que j'aime,
De leurs traits enchanteurs.

Mme Argante.

C'eſt l'éloquence même.

Damon, *lui baiſant la main.*

Vous pouvez ordonner, & nous obéirons.

Mme Argante, *avec tranſport.*

Finette, il ſait donner de ſi bonnes raiſons,
Qu'il faut céder enfin à tout ce qu'il deſire.

Finette, *bas.*

Ah! reſpirons.

Damon.

J'en crois cet aimable ſourire:

Pour payer vos bontés, que ferai-je à mon tour?
Vous nous livrez Clitandre encore tout ce jour:
Nous allons le traiter ſelon ſon vrai mérite.

FINETTE.

J'en ſuis ſûre à préſent.

DAMON.

Comptez-y.

Mme ARGANTE.

Je vous quitte,
Et vais ſolliciter mon éternel procès.

DAMON.

Les graces chez Thémis ſont ſûres du ſuccès.

Il lui donne la main.

SCENE II.

DAMON, FINETTE, CRISPIN.

DAMON, *revenant d'un air triomphant.*

EH bien!

FINETTE.

Braviſſimo!

CRISPIN, *traverſant le Théâtre.*

Voici Monſieur Clitandre.

DAMON.

Engage ta maîtreſſe à vouloir bien ſe rendre
Dans ce ſallon.

FINETTE,

FINETTE.

Cela vous fera-t-il plaisir?

DAMON.

Ah! beaucoup.

FINETTE.

On fait tout, Monsieur, pour vous servir.

DAMON.

Comme ils vont m'amuser!

SCENE III.

DAMON, CLITANDRE.

DAMON, *allant au-devant de Clitandre.*

J'AUROIS lieu de me plaindre :
Avec moi, votre ami, falloit-il ainsi feindre?

CLITANDRE.

Damon, je vous croyois un rival dangereux;
Quelle erreur! il n'est point d'ami plus généreux.

DAMON.

La Tante est par mes soins à vos vœux favorable,
Je viens de rendre encor votre belle traitable;
Elle me suit. Voyons si vous serez galant.
Le beau sexe chérit ce jargon élégant,
Ce persiflage fin qu'accompagne un soupire,
Ce ton un peu railleur qu'on craint & qu'on admire,

L'eſprit du monde enfin... Le Préſident Mondor,
L'Abbé la Prélogniere, Ormain, quelqu'autre encor
Que je pourrois nommer, ſont tous courus des belles.
Ils rangent ſous leurs loix les cœurs les plus rébelles :
Auſſi d'un certain monde ont-ils tous les talents,
Et leur papillonnage eſt des plus ſéduiſants ;
Ils débitent des riens, mais des riens agréables...
Oui, riez : c'eſt ainſi que ſont les gens aimables.

CLITANDRE.

Je ne ſais pas, Damon, ſi toutes ces Beautés
Par qui nos merveilleux ſe diſent bien traités,
Feignant de ſe prêter à leurs vains badinages,
Ne leur font pas jouer de fort ſots perſonnages.

DAMON, *à part.*

Il prédit ſon malheur.

CLITANDRE.

Combien d'originaux,
Croyant charmer un cercle, en ſont les vrais fléaux?
Un ſeul geſte, un regard leur fait mille conquêtes ;
Leur aſpect ébloüit & renverſe les têtes,
A la brune folâtre inſpire la langueur,
A la blonde indolente, une rapide ardeur :
La prude s'humaniſe & leur fait quelqu'avance,
La coquette devient un Phénix de conſtance :
Des lettres à foiſon leur ſervent de témoin ;
Mais ils ont intérêt à les montrer de loin,
Sur-tout ſi le Lecteur connoît leur écriture.
Je crois voir le Héros d'une telle aventure.

DAMON, *bas.*

Depuis qu'il me fréquente, il acquiert quelque eſprit.

(*haut*)

Cependant nos Marquis ſont courus.

CLITANDRE.

Tout me dit

Que ce ſexe enchanteur dont l'Amour ſuit les traces,
A droit par ſes vertus, ſes talents & ſes graces,
De porter dans nos cœurs le plus pur ſentiment,
Et non un feu folet caprice du moment.

DAMON, *bas.*

Sur un ton langoureux il peindra ſon martyre;
Il en ſera plus ſot; contre lui tout conſpire.

(*haut*)

Vous allez tout charmer par un ton ſi nouveau:
Courage, on entendra du merveilleux, du beau.

CLITANDRE, *vivement.*

Du naturel, du vrai.

DAMON.

Votre Belle s'avance:

(*bas*)

D'un novice il a bien l'air & la contenance.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ROSALIE, FINETTE.

DAMON *va au-devant de Roſalie pour lui donner la main.*

(*bas*)

NE faites pas l'enfant : agiſſez de façon
A lui perſuader qu'on l'aime tout de bon.

ROSALIE, *d'un air malin.*

J'y ferai mes efforts.

DAMON.

Voyons.

FINETTE, *bas.*

Je réponds d'elle.

DAMON.

D'un Amant trop timide interprête fidelle,
J'oſe vous répéter qu'il mourra... dès demain,
S'il n'obtient aujourd'hui votre cœur, votre main.
On ſait qu'il encenſa Melpomène & Thalie :
Mais il vit par mes ſoins l'aimable Roſalie,
Soudain il s'exila loin du ſacré vallon ;
Et ceſſant de prétendre aux lauriers d'Apollon,
C'eſt un myrte amoureux que ſon ame deſire.
Quand on a ſon mérite, eſt-ce envain qu'on ſoupire

ROSALIE.

Le penſez-vous ?

DAMON.

Sans doute.

CLITANDRE.

Ah ! croyez-en Monſieur ;
Madame : quand il prend le parti de mon cœur,
Il protege un amour bien digne de vos charmes.
Vaincu par leur douceur, je vous rendis les armes :
J'ai brûlé juſqu'ici du feu le plus diſcret ;
Mais Damon s'eſt chargé d'avouer mon ſecret.
Vous devez excuſer ma tendre impatience,
Peut-être ai-je un rival qu'il faut que je devance.
Qu'un mot de votre bouche autoriſe mes vœux,
Je ſaurai tout tenter pour devenir heureux.

DAMON.

C'eſt parler comme il faut. Répondez donc de grace.

ROSALIE, *bas.*

Que dire ?

DAMON, *bas.*

Suppoſez que je ſuis à ſa place ;
Et dites ſans façon d'un air de bonne foi,
Ce que vos ſentiments vous dicteront pour moi.

ROSALIE, *tendrement.*

Ah ! je n'aurai jamais le cœur de le lui dire.

DAMON.

(*bas*) (*haut*)
Feignez. L'incertitude eſt un cruel martyre ;

Pourquoi faire languir le plus ſincere Amant ?
Comblez donc ſes deſirs par un aveu charmant.

ROSALIE.

Clitandre, vous ſavez qu'une fille à mon âge
Dépend de ſes parents... ma Tante eſt bonne & ſage...
Elle approuve vos ſoins... à ce que dit Damon.

DAMON, *bas à Clitandre.*

Vous le voyez, la Belle obéit ſans façon.

CLITANDRE.

Eſt-ce là que je dois borner mon eſpérance ?
Je n'aurois obtenu que votre obéiſſance !
Elle pourroit ſuffire à l'un de ces mortels
Qui, dédaignant l'Hymen volent à ſes Autels,
Guidés par l'intérêt & non par la tendreſſe.
Moi, Madame, qui veux trouver une maîtreſſe
Dans une épouſe aimable & pleine de douceur,
Qui veux m'étudier à faire ſon bonheur,
Qui deſire n'avoir avec elle qu'une ame,
Je veux d'abord devoir le bonheur de ma flamme
A l'amour, à ſon cœur, enſuite à ſes parents.

DAMON.

On ne ſauroit montrer de plus beaux ſentiments.
(*bas à Finette*)
Vois, vois comme il prend feu !

FINETTE, *bas.*

Trop, peut-être.

DAMON.

Au contraire !

CLITANDRE.

J'oſe vous demander l'aveu le plus ſincere :
Damon, preſſez, priez.

DAMON.

Banniſſez la rigueur.
(*bas*)
Je prendrai tout pour moi : dites d'un ton flatteur
Que vous l'aimez...

ROSALIE.

(*bas à Damon*) (*haut*)
Eh bien! vous le voulez. Clitandre,
On a droit de charmer quand on eſt auſſi tendre.
Obtenez donc ma main ; & mon cœur eſt à vous.

CLITANDRE.

Quel bonheur! Ce diſcours....

DAMON.

Il eſt ſincere & doux.
Déjà depuis long-temps votre amour l'intéreſſe.

FINETTE.

Je l'ai cru.

CLITANDRE.

Partagez, Damon, mon allégreſſe.
Ah! Madame....

DAMON.

D'honneur, vous m'enchantez tous deux.
(*à Clitandre*)
Ce ſoir même l'Hyme n comblera tous vos vœux.

(*bas à Rosalie*) (*haut*)
Les miens plutôt. Je veux couronner mon ouvrage.
(*bas à Rosalie*)
Je suis content de vous, on ne peut davantage.
(*haut*)
Qu'il m'est doux de servir le plus sincere Amant !
(*bas à Rosalie*)
Vous sentez bien de qui je parle en ce moment.
(*haut*)
Un jour d'Hymen l'on a cent choses à se dire ;
Vous n'avez plus besoin de moi, je me retire.

CLITANDRE, *l'arrêtant.*

Non, Damon, je vous dois le bien le plus flatteur :
Mais je vais s'il se peut mériter mon bonheur ;
Et vous saurez comment. *Il sort.*

DAMON.

Adieu....

SCENE V.

DAMON, ROSALIE, FINETTE.

DAMON, *à Rosalie.*

Sur ma parole
Vous venez de jouer à ravir votre rôle.

ROSALIE.

Ah ! Monsieur, en rendant votre rôle si bien,

Vous m'avez enhardie à mieux rendre le mien ;
Et je ſors enchantée.

DAMON, *à part.*

Oh ! je le crois ſans peine.

SCENE VI.

FINETTE, DAMON.

FINETTE.

Ne vous démentez point.

DAMON.

Non, non, ſois en certaine ;
Et l'Hymen dès ce ſoir couronnera les vœux
De ta maîtreſſe.

FINETTE, *à part.*

Bon !... c'eſt être officieux.

(*haut*)

Et comment ferez-vous ?

DAMON.

Va, va, laiſſe-moi faire.

(*il appelle*)

Eh ! Criſpin !

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, CRISPIN.

CRISPIN.

ME voilà.

DAMON, *bas à l'oreille de Crispin.*

Vîte, vîte, un Notaire :

(*haut*)

On verra clairement, avant la fin du jour,
Que j'ai pour moi Phébus, la Fortune & l'Amour.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

DAMON, *seul.*

CRISPIN ne revient pas!... Amour, gloire, vengeance,
Tout ſert à redoubler ma vive impatience.

SCENE II.

DAMON, UN GARÇON D'IMPRIMERIE, UN DOMESTIQUE DES COMÉDIENS, *qui parle, déclame, & ſalue en Héros de Théâtre.*

LE DOMESTIQUE *des Comédiens, au Garçon d'Imprimerie qu'il mene ſur le poing.*

IL faut faire ſentir que nous ſervons, Seigneur,
Moi, les Comédiens, & vous, un Imprimeur.

DAMON.

Que demandent ici ces figures plaiſantes ?

LE DOMESTIQUE.

Aſſez & trop long-temps nos jambes diligentes
Ont parcouru, Seigneur, tout ce quartier envain ;
Dans ce Palais brillant nous vous trouvons enfin.

DAMON.

Que voulez-vous? Parlez, & prenez moins d'emphaſe.

LE DOMESTIQUE.

Vous allez nous connoître à la fin de ma phraſe.
Je ſuis le factotum de plus de douze Rois,
Sur leur tête, Seigneur, je tonne quelquefois :
Lui, des hommes fameux traçant les aventures,
Fait paſſer leurs exploits chez les races futures.

DAMON.

Ah! je vois ce qui peut vous amener vers moi.
Qu'avez-vous à me dire ?

LE DOMESTIQUE.

Allons, Seigneur, à toi.

LE GARÇON.

Monſieur, je viens ici par l'ordre de mon maître,
Porter certain Roman...

DAMON.

Il demande peut-être
Que j'y faſſe en paſſant quelques corrections.
L'auroit-on mal tranſcrit? Dépêche-toi, voyons.

LE GARÇON *le cherche parmi pluſieurs brochures.*

Je l'ai mis dans un tas de brochures nouvelles.
Achetez-en.

DAMON.

Qui, moi! lire ces bagatelles!

LE GARÇON.

Bagatelles!..... Ce ſont des Ouvrages parfaits,

Des compilations, & sur-tout des extraits.

Il lui présente une brochure d'une demi-feuille.

Cet extrait si petit, malgré son apparence,
De trois gros *in-quarto* contient la quintessence ;
Ainsi d'un jeune Auteur l'esprit est soulagé :
Il n'apprend rien à fond, mais tout en abrégé.

DAMON.

Pourquoi d'un grand tableau faire une miniature ?

LE GARÇON.

Hélas ! il le faut bien, depuis une aventure
Qui manqua d'envoyer mon maître à l'hôpital.

DAMON.

Biens des gens qu'il y mit l'y recevroient fort mal.

LE GARÇON.

Depuis deux mois entiers, en toute diligence,
Il faisoit imprimer un Livre d'importance ;
Enfin, nous commencions d'avoir un grand débit,
Quand, jaloux du succès, un Imprimeur maudit
Vint nous couper la gorge, & donner en vingt pages
Un extrait fort mauvais du meilleur des Ouvrages.
Mais nous l'avons puni du tour qu'il nous a fait,
Et nous avons tiré l'extrait de son extrait.
Aujourd'hui le Public aime les opuscules.

DAMON.

Cependant j'en ai lu qu'il trouve ridicules.

LE GARÇON.

Un Auteur qui chez nous soupe vingt fois par mois,

En Almanach chantant nous met l'eſprit des loix.

DAMON.

Le joli Monteſquieu!.... Je ne vois pas paroître
Mon cahier.

LE GARÇON.

Ce Journal, vous devez le connoître.

DAMON *impatient.*

Non.

LE GARÇON.

Il eſt excellent : mais il a du malheur ;
Chaque page au Libraire enleve un Souſcripteur ;
Voici le mauvais temps, c'eſt la chûte des feuilles.

DAMON.

Les chenilles mourront.... Mais j'attends que tu veuilles
Me donner mon Roman.

LE GARÇON.

Ce nouvel Opéra!

DAMON.

Sans paroles!

LE GARÇON.

Monſieur, c'eſt le ſeul qu'on lira.
Pour cette Comédie... Oh! non : elle eſt mauvaiſe :
On n'oſe l'expoſer ſur la Scene Françoiſe ;
Elle eſt ſimple, ne peint que des travers bourgeois ;
Et bien loin d'y pleurer, on y riroit par fois.

LE DOMESTIQUE.

Il parle bien, Seigneur.

DAMON.

Il montre du génie.

LE GARÇON.

Ai-je imprimé pour rien des vers toute ma vie ?

DAMON, *voyant son cahier.*

Enfin.... voyons l'endroit qui pourroit être mieux.

LE GARÇON.

Notre Bourgeois...

DAMON.

Eh, bien !

LE GARÇON.

Le dit...

DAMON.

Parle.

LE GARÇON.

Ennuyeux.

DAMON *le frappe deux fois.*

Voilà pour toi, faquin ; & voilà pour ton maître.

LE GARÇON.

Point de geſtes, Monſieur.

DAMON.

Apprends à me connoître.

LE GARÇON *ramaſſe ſes brochures.*

Je vous regarde donc...avec les connoiſſeurs...
Comme le plus fameux...de tous les plats Auteurs.

Il fuit.

DAMON *fait quelque pas pour le ſuivre.*

Inſolent !

LE DOMESTIQUE, *à part.*

Le Seigneur n'entend pas raillerie ;
Tâchons de prendre garde à notre Seigneurie.

SCENE III.

DAMON, LE DOMESTIQUE DES COMÉDIENS.

DAMON, *revenant.*

Et toi, viens-ni me faire un pareil compliment ?

LE DOMESTIQUE.

Seigneur, je ne suis pas assez impertinent.
Votre Piece nous plaît, & sera des plus belles,
Si vous en corrigez deux ou trois bagatelles.

DAMON, *transporté.*

Quoi ! je verrois enfin triompher mes talents !
Est-il plaisir égal à celui que je sens ?
La nouvelle m'enchante ; ah ! viens que je t'embrasse.

LE DOMESTIQUE.

Seigneur, vous plaisantez : c'est pour moi trop de grace.

DAMON.

Est-il rien sous le Ciel de plus beau, plus flatteur,
Plus grand, plus relevé, que le sort d'un Auteur
Qui, couvert de lauriers, & maître de la scène,
Voit couronner son front des mains de Melpomène ?
Viens, mon cher....

LE DOMESTIQUE,

LE DOMESTIQUE, *à part.*

Voudra-t-il m'embraſſer tout ce ſoir ?

DAMON.

Rivaux, diſparoiſſez. Je commence à prévoir
Qu'à la fin de la Piece on voudra me connoître.
Le parterre ravi, pour me faire paroître,
Va s'écrier : l'Auteur ! l'Auteur ! l'Auteur ! l'Auteur !
Je me montre. Soudain quel concert enchanteur !
Mille tendres Beautés s'élançant de leur loge,
Me dévorant des yeux, prodigueront l'éloge.

Il prend le Domeſtique par le bras, & déclame.

Je ſuis tout tranſporté.... Ciel ! quel honneur pour moi,
Le jour que l'on jouera ma Piece chez le Roi !
Me voici dans le ſein de la Troupe immortelle ;
Le Dieu de l'Hélicon m'a porté ſur ſon aîle :
J'apperçois Mars, Thémis, les Graces & l'Amour ;
Ils approuvent mes chants. Quelle gloire ! quel jour !
Quel mortel ne voudroit ſe trouver à ma place !

Il rejette le Domeſtique avec hauteur.

Eh ! montre-moi, faquin, ce qu'on veut que j'efface.
Parle donc vîte.

LE DOMESTIQUE.

(*il recule peu-à-peu*)

Il faut corriger.... ſimplement....

(*fort vîte en fuyant*)

Le plan, les vers, l'intrigue avec le dénouement.

DAMON.

Ah ! fuis loin de moi, Monſtre ! ou redoute ma rage !

Mon ame à la fureur ſe livre ſans partage.
Te voilà ſatisfait, trop barbare deſtin !
Tu ne ſaurois verſer plus de fiel dans mon ſein.

SCENE IV.

DAMON, CRISPIN.

CRISPIN.

QUE vois-je ! De papiers la chambre eſt parſemée !
Vous travaillez ſans ceſſe à votre renommée.
Oh ! oh ! votre Roman étoit chez l'Imprimeur !
(*il ramaſſe le Roman*)

DAMON.

On le trouve trop beau ; cela fait mon malheur.

CRISPIN.

L'excès du beau par fois peut devenir blâmable ;
Cependant ce défaut eſt aſſez excuſable,
Et rare même.

DAMON.

On l'a fait voir ſans contredit,
A quelques faux Savants jaloux de mon eſprit,
Et de l'heureux ſuccès qu'auroit eu mon Ouvrage :
Ils l'auront décrié.

CRISPIN.

Qu'eſt-ce encore ?

DAMON.

Ah! j'enrage.

CRISPIN, *ramaſſant la Tragédie.*

C'eſt votre Tragédie! A-t-elle un pareil fort?
Parcequ'elle eſt trop bonne, a-t-on juré ſa mort?

DAMON.

Chaque Actrice ſervant le ſort qui m'aſſaſſine,
Vouloit repréſenter ma brillante Héroïne;
Et ce rôle parfait fourmillant de beautés,
Etoit la pomme d'or chez ces Divinités.
C'eſt pour faire ceſſer le bruit & le tapage
Qu'on a pris le parti de me rendre l'Ouvrage.

CRISPIN.

Crainte d'un tel débat, vivent les gens adroits
Qui, ne prenant qu'un ton, font tous leurs rôles froids!
Il met les deux cahiers dans la poche de Damon.
Ici git le Roman avec la Tragédie,
Qui, pour être trop beaux, ſont privés de la vie.

DAMON.

J'ai fait réflexion que je ne ſuis qu'un ſot.

CRISPIN, *à part.*

Motus: je ne dois pas le démentir d'un mot.

DAMON.

Je renonce aux lauriers qu'arroſe l'Hypocrène.

CRISPIN.

J'en fais autant.

DAMON.

Faut-il ſe donner tant de peine

Pour un Public ingrat, qui, ſans égard pour nous,
Ou rit de nos travaux, ou s'en montre jaloux?
Je plais aſſez d'ailleurs; mes graces réunies
Me rendent le Héros de mille compagnies:
Et l'Hymen, tu le ſais, m'enrichit dès ce ſoir.

CRISPIN.

Oui, parbleu! ce n'eſt pas un chimérique eſpoir.
(*à part*)
Il ne ſait pas encor juſqu'où va ſa déroute;
J'eſpere que l'Hymen lui fera banqueroute.

DAMON.

Le Notaire vient-il?

CRISPIN.

Non vraiment.

DAMON.

La raiſon?

CRISPIN.

Il acquitte, Monſieur, les dettes d'un Gaſcon.
Cette manœuvre eſt rare, & de grande importance;
Et s'il ne l'achevoit en toute diligence,
Le débiteur, dit-on, depuis peu fait Marquis,
Crainte de déroger, pourroit changer d'avis.

DAMON.

Mais j'avois cependant cent choſes à lui dire.

CRISPIN.

J'ai ſu du Maître-Clerc, que vous pouviez écrire,
Mais qu'on ne devoit pas eſpérer de le voir.

DAMON.

Je veux le prévenir cependant pour ce soir.

CRISPIN, *d'un air d'intelligence.*

Eſt-ce pour jouer... là... ce tour de paſſe-paſſe?
Je m'en doute.

DAMON, *avec réflexion.*

Je ſais ce qu'il faut que je faſſe;
Sa femme le maîtriſe: elle me veut, je crois,
Du bien; je l'ai lorgnée au moins quatre ou cinq fois.

CRISPIN.

C'eſt autant de charmé.

DAMON.

Je puis tout m'en promettre.
Ecrivons-lui.

CRISPIN, *à part.*

Dieu ſait ſi je rendrai la lettre!

DAMON.

De la cire, de l'encre! apporte tout là-haut.

CRISPIN.

Bah! pourquoi cacheter? Vous auriez fait plutôt...

DAMON.

Tiens, ſerre ces cahiers.

CRISPIN.

Leur poids vous incommode.

DAMON.

Le goût peut quelque jour revenir à la mode:
En tout cas, *j'en appelle à la poſtérité.*

(*il ſort.*)

SCENE V.

CRISPIN, *seul, examinant les manuscrits.*

Les excellents brevets pour l'immortalité !

SCENE VI.

CRISPIN, ROSALIE, FINETTE.

FINETTE, *arrêtant Crispin.*

Crispin !...

CRISPIN.

Ah ! vous voilà !

ROSALIE.

Ce malheureux Notaire...

CRISPIN.

Ne viendra pas encor.

FINETTE.

Comment !

CRISPIN, *avec précipitation.*

C'est mon affaire...
Faites agir Glitandre, son intrigue, ou écrit,
Et j'aurai grand besoin d'exercer mon esprit. *il sort.*

SCENE VII.

ROSALIE, CLITANDRE, FINETTE.

CLITANDRE *accourt.*

Je viens avec transport, charmante Rosalie,
Vous peindre le plaisir dont mon ame est remplie.

ROSALIE.

Ah ! que je le partage !

CLITANDRE.

Il en sera plus doux.

FINETTE.

Sur-tout point de fadeur : voyons, expliquez-vous.

CLITANDRE.

Vous savez que Saintfar

ROSALIE.

Plaide contre ma tante ;

FINETTE.

Ce malheureux procès sans cesse la tourmente :

CLITANDRE.

(*A Finette*)

Tant mieux. — Je t'ai parlé d'un vieillard indiscret
A qui j'avois fait part de mes vœux en secret....

FINETTE.

Qui, plein de votre histoire, en éclatant de rire ;

A vingt de ſes amis courut vîte la dire.

CLITANDRE.

C'eſt Saintfar, mon parent, qui met fin au procès;
Dût-il en eſpérer le plus heureux ſuccès.
Voilà ſa ceſſion, & ſon ame eſt ravie,
S'il peut contribuer au bonheur de ma vie.

ROSALIE.

Je devrois à Saintfar le deſtin le plus doux!

CLITANDRE.

Je cours de votre Tante embraſſer les genoux;
Lui montrer cet écrit; & ſa reconnoiſſance
Peut-être aſſurera ma plus chere eſpérance.

FINETTE.

Son procès la chagrine, & l'accommodement
Pourrait bien nous valoir un prompt conſentement:
Voyez.

ROSALIE.

Sachez le ſort que nous devons attendre.

CLITANDRE.

J'y vole. (*il ſort.*)

ROSALIE.

Je languis, je brûle de l'apprendre.

FINETTE.

Ah, ſi le ſort pouvoit ſe déclarer pour nous!

ROSALIE.

Quoi! Finette, j'aurois le plus aimable époux!

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, DAMON.

DAMON *à part, ayant entendu le dernier vers.*

AIMABLE époux! C'eſt moi dont s'entretient la belle.
Ecoutons un moment.

ROSALIE, *ſans voir Damon.*

Il eſt tendre & fidele,
Modeſte, vertueux, il eſt fait pour charmer;
Et, juſqu'à ma raiſon, tout me dit de l'aimer.

DAMON, *à part.*

Voilà de mon portrait une eſquiſſe légere.

FINETTE.

Et monſieur ſon rival?

ROSALIE.

Ah! c'eſt tout le contraire;
Il a mille défauts, & ſa préſomption
Excite le mépris & l'indignation.

DAMON, *à part.*

En peu de mots voilà le portrait de Clitandre.

ROSALIE.

Par quel titre à ma main a-t-il oſé prétendre?

FINETTE.

Il fait bien plus, il croit la poſſéder ce ſoir.

ROSALIE.

Ah! je me livrerois plutôt au deſeſpoir.
La mort à cet hymen me paroît préférable.

DAMON, *à part.*

Elle a ma foi raiſon, cet homme eſt haïſſable.

FINETTE.

En jouant ſon rival, il ſe verra dupé.
Et monſieur le trompeur ſera ma foi trompé.

DAMON *ſe précipite entre Finette & Roſalie.*

Il le ſera parbleu, la choſe eſt très-certaine.

FINETTE.

Juſte ciel!

ROSALIE.

Quel malheur!

DAMON.

Vous voilà bien en peine,
J'étois ſûr de mon fait, ſans être grand devin.

FINETTE.

Comment! vous vous doutiez...

DAMON.

J'en étois très-certain.

FINETTE.

Certain? dites-vous:

DAMON, *ironiquement.*

Oui, du bonheur de Clitandre,
Son amour eſt payé du retour le plus tendre;
Je ne ſuis qu'un objet de haine & de courroux.

ROSALIE, *avec fierté.*

Puiſque vous le ſavez, que me demandez-vous ?

DAMON.

Ce ton fier répond mal à ma plaiſanterie.

FINETTE, *impatiente.*

Parlez-nous clairement, Monſieur, je vous en prie ;
Qu'avez-vous entendu ?

DAMON.

Que j'ai ſu la charmer,
Que juſqu'à ſa raiſon, tout lui dit de m'aimer,
Que je ſuis vertueux, tendre, aimable, modeſte ...

FINETTE.

C'eſt très-bien entendu, nous vous quittons du reſte.
Dans ce moment, Monſieur, nous vous trouvons divin.

DAMON, *à Roſalie.*

Un peu de hardieſſe, & confirmez enfin
Ce que vous avez dit.

ROSALIE.

Tout étoit fort ſincere.

DAMON.

Après ce tendre aveu, vous m'êtes bien plus chere ;
Je vous quitte un inſtant, pour hâter mon bonheur.

SCENE IX.

FINETTE, ROSALIE.

ROSALIE.

AH! Finette, quel homme!

FINETTE.

Oh! comme il m'a fait peur!

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS, CLITANDRE *d'un air abbattu*, CRISPIN *suit de loin.*

FINETTE.

QUEL air triste!

ROSALIE.

A quels maux suis-je donc destinée?

CLITANDRE.

Je perds toute espérance.

CRISPIN.

A quand votre hyménée?

CLITANDRE.

Ah! ne plaisante point mal-à-propos.

FINETTE.

Quel ton
Madame a-t-elle pris, voyant la ceſſion ?

CLITANDRE.

Après avoir long-temps témoigné ſa ſurpriſe,
Eh ! quoi ! m'a-t-elle dit, d'un ton plein de franchiſe :
» Vous me ſerviez ſi bien quand je vous trahiſſais ;
» Oublions tout, ſoyons bons amis déſormais.
» Pourquoi ne puis-je pas, au gré de mon envie,
» Pour prix de tous vos ſoins, vous donner Roſalie ?
» Mais j'ai promis ſa main à Damon pour ce ſoir.

ROSALIE.

Ah ! Clitandre !...

CLITANDRE.

Criſpin, vois notre déſeſpoir.

FINETTE.

Mon cher Criſpin !

CRISPIN.

J'ai beau chercher dans ma boutique...

Il tire une lettre de ſa poche, qu'il examine beaucoup.

ROSALIE.

Ah ! ſers-nous.

CRISPIN, *à Clitandre.*

Dites-moi, Monſieur : un Domeſtique
Qui, chargé d'une lettre en romproit le cachet,
Auroit-il une affaire avec le Châtelet ?

CLITANDRE.

Sans doute !

CRISPIN.

Sûrement !

CLITANDRE.

Oui.

CRISPIN.

Je vous remercie :
Dans ma poche rentrez, belle lettre, ma mie.

FINETTE.

Qu'as-tu là ?

CRISPIN *montrant la lettre.*

Tu le vois.

CLITANDRE.

Qui l'écrivit ?

CRISPIN.

Damon.

ROSALIE.

A qui s'adresse-t-elle ?

CRISPIN.

A Madame Griffon.

CLITANDRE.

Mais, Crispin, c'est je crois la femme d'un Notaire?

CRISPIN.

Elle doit engager son cher époux à faire
Tout ce qui paroîtra convenable à Damon ;
Pour vous couvrir de honte & de confusion ;
Sur-tout pour terminer ce soir son mariage.

ROSALIE.

Lui, mon époux! Jamais!

FINETTE, *careſſant Criſpin.*

Conçois-tu l'avantage
Que l'on pourroit tirer de ce maudit billet ?

CRISPIN.

Et conçois-tu la peur que fait le Châtelet ?

FINETTE, *avec humeur.*

Bon ! tu n'es qu'un poltron.

CRISPIN.

Oh ! point de badinage ;
Je crains beaucoup la mer.

ROSALIE.

Ce billet-là, je gage,
Contient ce que Damon contre Clitandre ourdit.

CRISPIN.

Oh ! ce n'eſt pas tout.

CLITANDRE.

Parle.

CRISPIN.

En fabriquant l'écrit,
Mon maître a marmotté des mots qui, je parie,
Changeroient notre Tante en petite furie ;
Si quelqu'un, fin, adroit, tout en les lui liſant,
Sans paroître y toucher l'aigriſſoit en paſſant.

ROSALIE.

Nous ſommes tous ſuſpects.

CRISPIN.

Oui, ſans doute. Et la lettre
A quel titre, comment, pourquoi la lui remettre ?

CLITANDRE.

Invente quelque ruſe.

CRISPIN.

Attendez : chut !

FINETTE.

Eh bien !

Trouves-tu quelque choſe ?

CRISPIN.

A te dire vrai : rien.

ROSALIE.

Cherche.

CRISPIN.

Pour ranimer mon imaginative,
C'eſt à vous d'eſſayer d'une autre tentative.
Jupiter amoureux faiſoit pleuvoir de l'or.

CLITANDRE.

Tiens : voilà dix louis.

ROSALIE.

En voilà dix encor.

CRISPIN.

Oh ! vous m'encouragez de la voix & du geſte !
(*il éternue*)
Paix : ne me troublez pas.... Bon ! je le tiens... la peſte !
C'eſt Minerve qui ſort du fond de mon cerveau....
Criſpin ne vous dit pas ſi ſon tour ſera beau ;
(*à Finette*)
Vous pourrez en juger. Dis-moi : ſi d'aventure,

Sous

Sous un autre attirail je cachois ma figure,
Serois-je reconnu par ta maitreſſe ?

FINETTE.

Non.
A table rarement tu ſers Monſieur Damon.

CLITANDRE.

Inſtruis-nous promptement de ce que tu veux faire.

CRISPIN.

Je veux...

ROSALIE.

Fort bien.

CRISPIN.

Je veux...

FINETTE.

Eh quoi !

CRISPIN.

Je veux me taire.

ROSALIE.

Pourquoi ?

CRISPIN.

Par la raiſon que Criſpin n'eſt pas ſot;
Je dois ſur mes projets ne pas vous dire un mot,
Du moins dans ce ſallon. Bientôt, je le parie,
Mon ſecret deviendroit ſecret de Comédie.
Pour vous plaire, il n'eſt rien dont je ne vienne à bout.
Venez à ma toilette; & là, vous ſaurez tout.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

Mme ARGANTE, *seule.*

CLITANDRE aura du bien, c'eſt un parti très bon;
Et j'ai donné trop tôt ma parole à Damon.
Il eſt vrai : mais Damon, rempli de gentilleſſe,
Eſt poli ſans fadeur, galant avec fineſſe :
Dans la beauté formée il voit des agréments ;
Il a pour lui l'eſprit, les graces, les talents ;
Que faire ? j'ai promis : je ferai ſa fortune....
Un remords cependant me trouble & m'importune.
Lorſque Saintfar verra ſon parent rejetté,
Il va plaider encor.... Ah ! quelle extrêmité !...
N'importe, il le faut bien, j'ai donné ma parole.
Damon ſait tout ; il eſt & Virgile & Barthole :
Il me l'a dit cent fois ; il défendra ſon bien.
Des projets de Saintfar, il ne ſait encore rien ;
Je veux l'en avertir, & ſur-tout lui défendre
De jouer déſormais le malheureux Clitandre.
Hola, quelqu'un ! hola !

SCENE II.

Mme ARGANTE, FINETTE, CRISPIN *habillé & coëffé en femme.*

FINETTE.

Quel desir furieux,
Sans vous faire annoncer vous conduit en ces lieux ?

Mme ARGANTE.

D'où naît ce bruit ? Finette !

CRISPIN.

En qualité d'amie,
Je puis me dispenser de la cérémonie.
Je suis impatiente... Ah ! la voici... Bon soir.
Grand Dieu ! qu'il me tardoit, ma chere, de vous voir !
Comment vous portez-vous ? *Il embrasse Mme Argante.*

Mme ARGANTE.

Excusez ma surprise ;
Je ne vous remets point.

CRISPIN.

Comment ! je suis Orphise.
Dans un si court espace oubliez-vous les gens ?
Nous nous aimions si fort, au Couvent, à douze ans.
Alors je vous quittai pour aller en Provence,
Où j'devois hériter d'une fortune immense.
Là, graces au destin, j'enterrai six maris ;

Et regagnant bientôt les murs de mon Paris,
Griffon votre Notaire, en m'y rendant les armes,
Paya d'un coffre fort & ma main & mes charmes.
A propos de charme....

FINETTE, *soupirant.*

Ah!

CRISPIN.

Vous ne vieilliſſez pas;
Je reconnois ces yeux fripons & pleins d'appas....

Mme ARGANTE.

Je penſe reconnoître auſſi votre figure;
Mais ce marli flottant, cette grande coëffure....

CRISPIN.

Croyez que ce marli n'eſt pas-là ſans deſſein:
Il donne un air piquant, il cache un peu mon tein;
J'arrive de ma terre, & me trouve brunie.
Je ne mets pas de blanc, ni vous, ma bonne amie.
Vous êtes à ravir.. Certains eſprits mal nés
Diſent que, par les ans, nos charmes ſont fanés.

Mme ARGANTE, *vivement.*

Ce ſont des ſots.

CRISPIN.

Comment n'être pas bien changées,
Depuis que les ſaiſons ſont ſi fort dérangées?
Le moyen, reſpirant un air auſſi mauvais,
D'avoir, comme jadis, le teint brillant & frais?
Comment y réſiſter, moi ſur-tout qui ſuis blonde?
On n'y tient plus. Voici, je crois, la fin du monde.

Mme ARGANTE.

Ah ! que vous parlez bien !

FINETTE.

Nous avons nos raiſons
Pour vouloir, comme vous, quelque mal aux ſaiſons.

Mme ARGANTE.

Taiſez-vous.

CRISPIN.

Comme moi, vous reſſentez, je gage,
Que le temps eſt plus froid que dans notre bas âge.
Pour lors, en plein hiver, nous coëffant en cheveux,
Nous bravions les brouillards, le froid le plus affreux ;
Un mouchoir ſur le ſein nous ſembloit ridicule.
Et l'on tremble à préſent pendant la canicule.
Rappellez-vous encor que les hommes jadis
Etoient tous complaiſants, officieux, polis ;
Maintenant vrais eſcrocs, & ſans galanterie,
Ils ſont tous vains, légers & pleins de perfidie,
Il faut, pour amuſer de tels impertinents,
Etre preſque au maillot... n'avoir pas cinquante ans.
Pourquoi tolere-t-on un tel abus en France ?
Un goût ſi dépravé prouve ſa décadence.
Les choſes n'iroient pas ainſi tout de travers,
Si vous ou moi pouvions gouverner l'Univers.

Mme ARGANTE.

C'eſt raiſonner au mieux. Ah ! que je ſuis ravie
De retrouver en vous une ſi digne amie !

CRISPIN.

Je le ſuis en effet, ſans me faire valoir ;
Et vous pourrez dans peu vous en appercevoir,
Puiſque je viens vous rendre un ſignalé ſervice.
S'il faut parler encore de certain ſacrifice...
Enfin, pour vous prouver quels ſont mes ſentiments,
Pour vous je congédie un de mes ſoupirants,
Malgré la rareté de cette marchandiſe.

Mme ARGANTE.

Pour moi !

CRISPIN.

Qui vous inſulte eſt indigne d'Orphiſe.

Mme ARGANTE.

Je ne vous comprends pas.

CRISPIN.

Vous connoiſſez Damon,
Son écriture ?

Mme ARGANTE.

Oui.

CRISPIN.

Le dangereux frippon !
Au Bal de l'Opéra nous faiſons connoiſſance,
Il me lorgne : j'oppoſe une belle défenſe,
Sachant qu'il étoit prêt à s'allier à vous ;
Je rejette ſes ſoins, ſes vers, ſes billets doux ;
Mais aujourd'hui mes gens ont reçu cette lettre :
Sans la décacheter je viens vous la remettre.

Mme ARGANTE.

Un pareil procédé me charme, me ravit.

CRISPIN.

Voyons un peu ce que le volage m'écrit.
Madame a-t-elle là ſes conſerves, ma mie?

FINETTE.

Quoi! ſes lunettes? Oui.

CRISPIN *met ſes lunettes.*

Liſons.

Mme ARGANTE, *prenant les lunettes avec humeur des mains de Finette.*

Euh! l'étourdie!

Mme ARGANTE & CRISPIN, *liſent.*

« Ah! Madame, que n'êtes-vous libre! j'irois bien vîte vous
« offrir & mon cœur & ma main.

CRISPIN.

Eh bien!

Mme ARGANTE.

Pur badinage.

CRISPIN.

Avec certains appas
Tels que nous en avons, on ne badine pas.

Mme ARGANTE *lit.*

« Pour me conſoler, j'épouſe Roſalie, nièce de Madame
« Argante; mais je veux en même-temps punir un Préſomp-
« tueux qui oſe ſe flatter de plaire à ma future: ſervez-vous,
« je vous prie, du pouvoir que vos charmes.... vos graces....
« votre eſprit....

Crispin minaude à chaque éloge.

« vous donnent sur votre époux pour l'engager à servir ma « vengeance. La chose est facile : le téméraire se nomme « Clitandre. On feindra de lui donner Rosalie. Toutes les « fois qu'on le nommera en dictant les articles, votre époux « peut mettre mon nom au lieu du sien. Quand il se croira « parfaitement heureux, nous l'instruirons du tour, en lui « signifiant le congé le plus sanglant.

CRISPIN, *se récriant.*

Fi !

Mme ARGANTE.

Vous avez raison : qu'il cesse d'y prétendre.

FINETTE, *à part.*

Bon !

Mme ARGANTE.

Il peut épouser sans offenser Clitandre.

(*elle lit*)

« Rosalie sera instruite un instant avant la signature ; & tout « se fait de l'aveu de la bonne femme de Tante.

CRISPIN.

Bonne femme ! lisons : cet article est pour vous.

(*il lit*)

« La bonne femme de Tante qui raffole de moi, & qui sûre- « ment ne me donneroit pas à Rosalie, si elle ne se trouvoit « trop vieille ».

Mme ARGANTE.

Ah ! le traître !

CRISPIN.

Lisons, sans vous mettre en courroux.

Mme Argante, *en courroux.*

Sans en voir davantage, il n'eſt que trop coupable.
Moi, vieille ! quelle horreur ! Ah ! c'eſt un miſérable !

Finette.

Il vous croit amoureuſe !

Mme Argante.

Ah !.. cela, mon enfant,
N'eſt pas à mon avis, le trait le plus piquant.
Mais, m'appeller vieille !

Crispin.

Oui : ce mot bleſſe l'oreille.
Il eſt bien dur !... Vous faire une inſulte pareille !
Il m'en diroit autant. Je veux, dès aujourd'hui,
Rompre, ſans différer, tout commerce avec lui.
Agiſſez comme moi, rompez auſſi, ma chere,
Et n'ayez avec lui jamais la moindre affaire.

Mme Argante.

Oh ! je vous le promets.

Crispin.

Peut-être qu'il viendroit,
Et que même a vos yeux il me cajoleroit,
Je vous quitte.

Mme Argante.

Sitôt ?

Crispin.

Oui ! je hais ſa préſence,
Depuis qu'il vous a fait la plus cruelle offenſe.
Nous nous verrons aſſez. Ne venez pas plus loin.

Vous vieille !... A le punir donnez tout votre ſoin,
Vous vieille !... Vengez-vous d'une telle infamie.

Mme ARGANTE.

Laiſſez-moi faire.

CRISPIN.

Adieu : bon ſoir, ma bonne amie.
(*bas à Finette.*)
Fais ce que je t'ai dit, & tout ira très-bien.

Criſpin en ſortant fait ſigne à Clitandre & à Roſalie, & les place à portée d'écouter.

SCENE III.

Mme ARGANTE, FINETTE : ROSALIE ET CLITANDRE, *dans la couliſſe.*

Mme ARGANTE *ſe jette dans un fauteuil.*

Un fauteuil... je me meurs...

FINETTE.

Non : ce ne ſera rien.
Conſolez-vous... malgré l'ingrat qui vous outrage,
Vous êtes belle encore, & dans la fleur de l'âge.

Mme ARGANTE.

Embraſſes-moi, mon cœur, toujours je t'aimerai.

FINETTE, *à part.*

Dans ce moment ſur-tout.

Mme ARGANTE.

Dis moi : n'eſt-il pas vrai
Que mes yeux ſont brillants ?

FINETTE.

Que dites-vous, Madame ?

Voyant la mine que fait Argante.

Ils font fuir tous les cœurs... qui redoutent la flamme...

Mme ARGANTE, *reprenant un ton doux.*

Ah !... mon teint, qu'en dis-tu ?

FINETTE,

Je dis... qu'il eſt parfait,
D'une blancheur divine... il efface le lait.

Mme ARGANTE, *d'un air triſte.*

J'ai quelques rides ?

FINETTE, *un peu embaraſſée.*

Oui... pour mieux nicher les graces.

Mme ARGANTE.

Du ravage des ans, ce ne ſont pas les traces ;
Mais lorſque l'on maigrit...

FINETTE.

Excellente raiſon !
C'eſt ce qu'il faudra dire à l'inſolent Damon.

Mme ARGANTE *furieuſe, en ſe levant.*

Impoſteur ! ſcélérat, monſtre de perfidie !

Elle retombe dans le fauteuil.

Quel malheur t'attendoit, ma chere Roſalie !

CLITANDRE & ROSALIE *ſortent de la couliſſe.*

Nous tombons à vos pieds.

Mme ARGANTE *à Roſalie.*

Renoncez à Damon ;
Vous devez l'abhorrer, pour venger mon affront.

ROSALIE.

Ma Tante, connoiſſez mon cœur & ſa foibleſſe :
De Clitandre en ſecret j'approuvois la tendreſſe ;
Quand Damon que je hais, par un trait ſans égal,
Lui-même à mes genoux a conduit ſon rival.

Mme ARGANTE, *enchantée.*

Relevez-vous. L'amour, contre ſon ordinaire,
Choiſiſſoit beaucoup mieux que je n'avois ſu faire.
Mais à combler vos vœux puis-je encore ſonger ?
Tout cède dans mon cœur au ſoin de me venger.

FINETTE.

Si vous y conſentez, c'eſt une choſe faite.

Mme ARGANTE.

Qui, moi ! ſi j'y conſens ! En doutes-tu, Finette ?
L'ingrat ! quelle noirceur !

FINETTE.

Pour ſa punition,
Qu'il crève ici de rage & de confuſion.

Mme ARGANTE.

Bon !

FINETTE, *à Roſalie.*

Il vient ; amuſez-le : & moi, d'une parole
Je vais vîte informer Madame de ſon rôle.

SCENE IV.

CLITANDRE, ROSALIE, DAMON: Mme ARGANTE ET FINETTE *sont au fond du Théâtre.*

DAMON, *sans voir Madame Argante.*

Je vois que tout va bien. Clitandre a l'air joyeux;
Quant à vous, le plaisir éclate dans vos yeux.

ROSALIE.

J'obéis volontiers aux ordres de ma Tante.

DAMON, *à Clitandre.*

C'est l'Amour qui la rend sitôt obéissante.
J'aime à voir que son cœur rende justice aux gens.

CLITANDRE.

C'est à vous que je dois ses tendres sentimens.

DAMON.

(*à part*)

Qu'importe!.... Toujours dupe.

Mme ARGANTE, *à Finette, avec transport.*

Oui, j'entends, tu me charmes;
J'aime à battre un méchant avec ses propres armes.

DAMON.

Ah! vous voilà, Madame! Il faut dans le moment

Accorder Roſalie aux vœux de ſon Amant.

(*bas*)

Souvenez-vous du tour.

Mme ARGANTE.

Oh! oui : laiſſez-moi faire.

DAMON.

Fort à propos Criſpin nous conduit un Notaire.
Ce fidéle Valet fait tout on ne peut mieux.

Mme ARGANTE, *à part.*

La vieille te paiera tes mots injurieux!

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, CRISPIN, GRIFFON.

GRIFFON.

BON! je vois la famille à propos réunie.
Le futur eſt heureux, la future eſt jolie.
Salut à tous préſents. Un ſiége, & procédons.

CRISPIN, *bas à Damon.*

Le Notaire eſt au fait, il goûte vos raiſons.

DAMON, *bas à Criſpin.*

Il eſt bon cependant que de lui je m'aſſure.

CRISPIN, *à part.*

Il va nous gâter tout. La maudite aventure!

DAMON, *à Griffon.*

Un mot, mon cher Monſieur. Peut-on vous demander
Si vous êtes inſtruit comme il faut procéder ?

GRIFFON, *piqué.*

Le doute eſt offenſant. Suis-je un ſot à mon âge ?
Penſez-vous que j'en ſois à mon apprentiſſage ?

CRISPIN, *bas à Damon.*

Adieu votre ſecret, il va le publier.

DAMON, *à Griffon.*

C'eſt aſſez.

GRIFFON.

Croyez-vous m'apprendre mon métier ?

CRISPIN, *bas à Damon.*

Il vous dit qu'il ſait tout ; laiſſez-le vîte écrire.
(*bas à Griffon*)
Ce témoin un peu fou ne ſait ce qu'il veut dire.

Mme ARGANTE.

Clitandre eſt le futur. Comme je l'aime fort,
Je lui donne comptant dix mille louis d'or.

DAMON.

Voilà de quoi prétendre à des charges brillantes.

GRIFFON.

Donnant icelle ſomme en eſpeces ſonnantes....

CLITANDRE.

Roſalie à mon cœur plaît mieux que tout ſon bien.

DAMON.

Encor mille louis ne vous gâteroient rien.

Mme ARGANTE.

Puiſque Damon le veut, écrivez; je les donne.

GRIFFON.

Pour le ſuſdit futur, cette affaire eſt très bonne.

DAMON.

Oui, très bonne; & Clitandre a lieu d'être content.

CLITANDRE.

Tous mes vœux ſont comblés.

GRIFFON.

Signons préſentement.

Que le futur commence.

Mme ARGANTE.

Ah! que je ſuis ravie!

CLITANDRE *ſigne.*

Que je faſſe au plutôt le bonheur de ma vie.

DAMON *ſigne en riant.*

Vous êtes trop poli. C'eſt moi qui ſuis l'époux....
Monſieur le faux Auteur, ah! vous nous jouyiez tous!
Eh mais, oui, c'eſt bien moi qui me laiſſe ſurprendre!
Non: vous n'êtes pas fin, mon doucereux Clitandre:
Une autre fois, chez moi venez prendre leçon.

CLITANDRE, *feignant.*

Quoi?

DAMON.

Liſez le contrat, il eſt fait en mon nom.
Je m'étois aſſuré du ſecours du Notaire.

GRIFFON, *à Damon.*

Monſieur a-t-il deſſein de me mettre en colere?

DAMON

DAMON.

Allons : faites-lui voir mon nom au lieu du sien.
Il n'eſt plus temps de feindre, & vous ne riſquez rien.

GRIFFON.

Il n'eſt point de Notaire en France, je parie,
Qui voulût ſe prêter à cette fourberie.

DAMON, *la main ſur ſon épée.*

Quoi ? traître !....

LE NOTAIRE, *le canif à la main.*

Doucement...

FINETTE.

(*à Damon*) (*au Notaire*)
Tout beau... Monſieur Griffon...
Criſpin, à tous les deux fais entendre raiſon.

CRISPIN.

Oui, je puis en deux mots éclaircir cette affaire.
(*à Damon*)
On n'avoit pas, Monſieur, prévenu le Notaire.

Mme ARGANTE.

Vraiment, le trait eſt noir ! Pourquoi n'écriviez-vous
Vous-même, le contrat, comme ce billet doux ?
Et faut-il que l'Auteur de douze Tragédies,
Un homme qui concourt dans trente Académies,
Qui fait tant de Romans, ne ſoit enfin qu'un ſot,
Et ſe laiſſe jouer comme un franc idiot ?

DAMON *avec un rire forcé.*

Vous plaiſantez toujours, incomparable Argante.

Mme ARGANTE.

Non, perfide ! non, monſtre ! & loin que je plaiſante,
Je t'abhorre à tel point...

DAMON.

A quoi bon cet éclat?
Vous dérangez vos traits, & leurs coups...

Mme ARGANTE.

Lis, ingrat !

DAMON.

Oh ! Ciel !

Mme ARGANTE.

Je ſuis trop vieille ! Ah ! ah !

DAMON *à Roſalie.*

Mademoiſelle,
Banniſſez-vous auſſi l'amant le plus fidelle ?

ROSALIE, *très-tendrement.*

Non : lui ſeul peut me faire un ſort brillant & doux.

DAMON *enchanté.*

Votre cœur choiſit donc...

ROSALIE.

Clitandre pour époux.

CLITANDRE.

Vous m'avez préſenté vous-même chez Madame,
Vous avez bien ſervi mes projets & ma flamme ;
On augmente la dot par vos ſages conſeils ;
Vous êtes un rival qui n'a point de pareils :
Et vous méritez bien que, par reconnoiſſance,
Je vous donne un avis de très-grande importance.

Lorſque vous bouderez & la Ville & la Cour,
Que vous croirez prudent d'embellir le ſéjour
Où, dès vos premiers ans, les talents & les graces
Forcerent tous les cœurs à voler ſur vos traces,
Ne vous y vantez pas de vos heureux ſuccès.

DAMON.

Qui ſe vante? le ſot: l'homme d'eſprit, jamais.
Serviteur... vous voilà privés de ma préſence.
(*aux Dames*)
Je laiſſe à vos regrets le ſoin de ma vengeance.

CRISPIN.

On le joueroit vingt fois qu'il ne ſauroit changer.
(*au Parterre*)
Venez le voir ſouvent, vous en pourrez juger.

LE
TUTEUR DUPÉ,

COMÉDIE

EN PROSE, ET EN CINQ ACTES,

Représentée pour la premiere fois sur le Théâtre de la Nation, le 30 Septembre 1765.

PRÉFACE

De l'Édition de 1778.

Il y a déjà long-temps qu'on ne ceſſe de répéter : « Vive la *Comédie ancienne!* « c'eſt-là la bonne ! c'eſt-là la ſeule ! Quand « y reviendra-t-on ? jamais ! Le moule en « eſt caſſé ». D'après ce cri preſque général, on ſe perſuade aiſément que tout Paris aime la Comédie dans l'ancien genre, ou que la plus grande partie en ſent du moins les fineſſes & les difficultés. Heureux l'Auteur comique affermi par cette erreur dans ſa vénération pour *Ariſtophane*, pour *Plaute*, pour *Térence*, pour *Moliere* ſur-tout. Il obtiendra ſans doute avec le temps la portion de gloire, plus ou moins grande, dûe aux ſucceſſeurs de ces hommes immortels : Mais qu'il s'arme de patience : il n'éprouvera que trop, en paroiſſant ſur la ſcène, combien l'on eſt loin d'aimer, d'eſtimer, de connoître cette Comédie *Ancienne*, redemandée

avec tant d'empreſſement, par ton ou par habitude. Que faire à cela? relire ſes modeles, ſe pénétrer de leurs beautés, préférer un ſuccès d'eſtime à un ſuccès d'affluence; & faire de nouveaux efforts pour mériter, s'il eſt poſſible, des gens de goût, une approbation toujours confirmée par la poſtérité. C'eſt ſous leurs yeux que je vais remettre des larcins faits à l'Antiquité; ils décideront ſi je ſuis un Copiſte, un Plagiaire ou un Imitateur.

Dans *le Soldat Fanfaron* de Plaute, le Héros a une concubine nommée *Philocomaſie*: un rival favoriſé la voit très ſouvent, au moyen d'une porte ſecrette, qui donne de l'appartement de la Belle dans une maiſon voiſine. *Sceledre*, eſclave du Soldat, cherche un ſinge ſur les toits; il apperçoit la Maitreſſe de ſon Patron, en tête-à-tête amoureux, dans le jardin du voiſin; il court le dire à *Paleſtrion*, ſon compagnon, & le confident des deux Amants. *Paleſtrion* comptant ſur la fauſſe-porte, avertit *Philocomaſie*, la fait ſortir alterna-

tivement par la maiſon du Soldat, & par celle de ſon voiſin ; & perſuade à *Sceledre* qu'il a pris la ſœur jumelle de *Philocomaſie* pour elle-même.

Il me ſeroit difficile d'exprimer l'enthouſiaſme que cette partie d'intrigue m'inſpira, l'étonnement où je fus qu'aucun de mes prédéceſſeurs ne s'en fût emparé, & le deſir brûlant que je ſentis de la marier à un ſujet François. Une reſſemblance qui, pour faire illuſion, n'avoit beſoin ni du *maſque* des Anciens, ni de la complaiſance outrée des Spectateurs, une telle reſſemblance, dis-je, me parut une ſource inépuiſable de comique ; mais je ſentis bientôt que la Piece latine, en m'indiquant des beautés, offroit une infinité de défauts qu'il falloit éviter de tranſporter ſur la Scène Françoiſe.

Chez *Plaute*, la fauſſe-porte & la reſſemblance des deux ſœurs ne ſont annoncées qu'au ſecond Acte & ſans art : j'ai tâché de fixer, dès les premieres Scènes de ma Piece, l'attention du Public ſur ces

deux objets, ſur-tout ſur la fauſſe-porte, dont la découverte y eſt preſque miſe en action, puiſque l'intrigant *Merlin*, qui a ſenti le mur creux, qui ſe flatte d'y trouver un tréſor, revient, en ſanglotant, dire qu'il n'a découvert qu'une porte ſecrette, à l'aide de laquelle les Amants pourront ſe voir & ſe parler ſans craindre les jaloux. Malgré cette précaution, j'étois perdu ſi je n'euſſe trouvé le ſecret d'annoncer plaiſamment cette ſeconde branche de mon intrigue, aſſez petite par elle-même. Il m'eſt doux d'avouer que j'en ai l'obligation à *Moliere*.

Dans *les Fourberies de Scapin*, le Héros dit à *Géronte*, en pleurant : « Qu'un « jeune Turc de bonne mine a invité ſon « Maître d'entrer dans une galere bien « équipée ; qu'ils y ont mangé des fruits « excellents, & bu du vin qu'ils ont trouvé « le meilleur du monde. Géronte demande « ce qu'il y a de ſi affligeant en tout cela ». Ma Scène, calquée ſur ce peu de mots, a toujours eu le plus grand ſuccès, & je fais

gloire d'indiquer la ſource précieuſe où j'ai puiſé.

Dans le Poète Latin, la reſſemblance & la fauſſe-porte n'animent que deux ou trois Scènes inutiles. J'ai retourné mon ſujet, & je me ſuis replié de façon à les rendre la baſe de la machine entiere. Chez mon Maître, elles ne ſervent qu'à tromper un miſérable eſclave, Acteur très ſubalterne : dans ma Comédie, elles ſervent à duper le Héros de la Piece. Enfin, dans le Poème ancien, les Scènes de *Philocomaſie* & de ſa prétendue ſœur, ont la même couleur : j'ai imaginé, qu'en prêtant à mes deux jumelles une façon de parler & de ſe mettre, une humeur, un caractere tout-à-fait oppoſés, je ménagerois un jeu varié à l'Actrice, des Scènes moins monotones au Public, & ſur-tout que la vraiſemblance ſeroit moins bleſſée.

Jamais aux Spectateurs n'offrez rien d'incroyable.
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraiſemblable.

Ces changements une fois préparés & fondus dans ma tête, je confiai, ſans hé-

ſiter, à un Valet tous les fils de l'intrigue; je lui laiſſai le ſoin d'en combiner les effets, & de manier, à ſon gré, des reſſorts qui ne ſont comiques & décents que dans les mains des Domeſtiques, quoi qu'en ait pu dire ou le prétendu bon ton, ou l'impuiſſance de les faire agir & parler avec grace (1). J'eus enfin la double ambition de donner à mon *Merlin*, la tournure d'un intrigant à l'antique, & de ne pas lui laiſſer les défauts qui terniſſent la gloire des fourbes d'Athènes & de Rome. Je me bornerai à citer quelques exemples, & je les

(1) Qu'il me ſeroit aiſé de me venger, ſi je voulois tirer de l'oubli toutes les critiques qu'on a faites de cette Piece dans ſa nouveauté ! Non, rien n'eſt plus plaiſant pour les perſonnes qui ont un peu approfondi l'Art dramatique, que les jugements portés en impromptu par la futilité, l'ignorance ou la jalouſie, dans les foyers, à nos ſoupers, & dans certains Journaux. Mais ce n'eſt encore rien : le curieux ſeroit de voir ces divers libelles manuſcrits, que des Gazetiers chamberlans envoient, pour de l'argent, dans les Pays étrangers. Comme ces Meſſieurs y ſont à leur aiſe, pour dire du bien d'eux, & du mal de leurs rivaux ! Comme la perſonne qui les paie pour cela doit bien connoître nos Littérateurs & notre Littérature ! *Ah ! le bon billet qu'a la Châtre !*

prendrai tous chez *Plaute ;* quoique *Térence* ſoit quelquefois auſſi indécent, témoin l'*Eunuque*.

Les fourbes de l'antiquité employoient toute leur adreſſe pour ſervir les amours d'un jeune étourdi avec une fille proſtituée par des Marchands d'eſclave. Voyez l'*Epidique de Plaute*.

Les moyens qu'ils employoient étoient bas, crapuleux, & dictés par la ſcélérateſſe même. Dans *la Caſſine*, le pere & le fils ſont amoureux de l'*Héroïne ;* mais comme *Choſtrate* veille ſur elle, le premier détermine ſon Jardinier à la demander en mariage, lui promettant de l'affranchir, moyennant qu'il lui cédera la premiere nuit. *Chalin* fait les mêmes conventions avec ſon jeune Patron.

Un intrigant de Rome ne ſervoit quelquefois les amours de ſon jeune Maître avec une concubine, qu'en mettant dans ſon parti le pere de ce même jeune homme. Dans l'*Aſinaire*, *Agirippe* eſt épris d'une courtiſanne, éleve de *la M.....*

Cléorette : tant qu'il a de l'argent, il eſt bien reçu ; dès que ſon tréſor eſt épuiſé, la porte lui eſt fermée. Son pere, inſtruit de ſon malheur, lui conſeille de voler ſa mere, & lui indique les moyens d'y réuſſir, à condition qu'il aura ſa part de leur bonne-fortune.

Enfin, ils n'agiſſoient bien ſouvent que pour leur propre compte, ce qui ne ſauroit intéreſſer les honnêtes gens. *La Perſanne* a bien complettement ce défaut (1).

En parcourant non-ſeulement les Pieces dont je viens de parler, mais celles dont toutes les Nations ſe ſont glorifiées, j'ai découvert, dans les Imitateurs, une liberté bien attrayante, ſans doute, mais que notre ſiécle, devenu plus difficile, ne pardonneroit pas. A commencer par les Imitateurs latins, *Plaute* & *Térence* ont tranſporté, ſur le Théâtre de Rome, les ſujets Grecs, ſans ſe donner la peine d'en chan-

(1) Voyez l'*Art de la Comédie*, volume II, article des Pieces intriguées par les Valets.

ger les mœurs. Ce défaut eſt devenu de plus en plus ſenſible, à meſure que les Italiens & pluſieurs autres Nations l'ont trouvé trop commode pour le rejetter, & que, de proche en proche, il s'eſt accrédité ſur la Scène Françoiſe. Il faut, en effet, avoir le génie de *Moliere* pour nous amuſer encore avec une intrigue à la grecque, dont les Marchands d'eſclaves, les filles expoſées, vendues & retrouvées, &c. &c. font tout l'intérêt.

Trop certain malheureuſement de n'avoir pas les mêmes reſſources dans l'imagination, & de ne pouvoir racheter, par des beautés inconnues, des défauts généralement ſentis, je m'impoſai la loi de rejetter tout ce que je ne pourrois pas adapter à nos mœurs. Pour rendre mon intrigant plus piquant, je lui ordonnai d'étudier le caractere de l'homme qu'il avoit à duper, de nouer ce fil à celui de la fauſſe-porte, à celui de la reſſemblance des deux ſœurs, & de ne jamais perdre de vue ces trois objets. Je ne lui ai jamais permis de ſe

relever, qu'après avoir eſſuyé trois ou quatre revers.

J'ai tenté davantage. M'étant aſſuré que le reproche fait aux intrigants de tous les âges & de tous les pays, de ne jamais amener le dénouement, étoit fondé; après m'être convaincu par mes recherches mêmes, que rien n'étoit ſi difficile, puiſqu'aucun Poète n'y avoit réuſſi, je m'impoſai cette nouvelle tâche.

J'avouerai que ma Piece, travaillée & finie d'après les principes que je viens de détailler, me donna le plus grand deſir de la voir ſur la Scène: non que j'euſſe la vanité de croire avoir fait un chef-d'œuvre; mais je penſai bonnement que le vernis d'antiquité, répandu ſur mon Ouvrage, feroit taire la ſévérité d'une partie de mes juges, & doubleroit l'indulgence des autres. Quelle fut ma ſurpriſe, quand je vis que les perſonnes les plus faites pour apprécier la maniére des Anciens, étoient à cent mille lieues de ce qu'elles appelloient cependant la bonne Comédie!.....

Ici

Ici je tais une infinité de choſes trop déſeſpérantes pour ceux des Auteurs dramatiques, qui donnent la préférence à l'ancien genre ; & je m'empreſſe de leur répéter que, s'ils n'obtiennent d'abord que le ſuffrage de quelques connoiſſeurs, ce ſuffrage eſt d'autant plus flatteur, qu'avec le temps il entraîne celui du grand nombre. Je n'ai pas un ſeul protecteur : je ne ſuis prôné par aucune coterie ; depuis treize ans que cette Comédie eſt ſur la Scène Françoiſe, elle en a diſparu pendant dix années conſécutives : elle y a tout au plus été jouée vingt fois, & preſque toujours les petits jours ; malgré tout cela, & malgré ſes défauts, elle ſurnage : on daigne la citer ; le Public veut bien lui prodiguer des applaudiſſements toujours plus multipliés, toujours plus flatteurs ; les Nations étrangeres l'ont adoptée ; pour comble de gloire, les Critiques commencent à s'en occuper ſérieuſement. Hélas ! n'aurai-je jamais l'honneur d'être déchiré comme *Moliere ?*

PERSONNAGES.

M. RICHARD, Tuteur & Amoureux d'Émilie.
DAMIS, Amant d'Émilie.
MERLIN, Valet de M. Richard.
GRÉGOIRE, Jardinier de M. Richard.
Le NOTAIRE.
Madame ARGANTE, Tante d'Émilie.
ÉMILIE, Amante de Damis.
MARTON, Femme-de-chambre d'Émilie.
Le CLERC du Notaire.
Un DOMESTIQUE.

La Scène eſt à la Campagne, près d'un Village aux environs de Paris.

Le fond du Théâtre repréſente deux maiſons contiguës, mais d'une architecture différente : les deux portes ſont éloignées l'une de l'autre. (La maiſon de Madame Argante eſt à gauche du Spectateur, & celle de M. Richard eſt à droite.)

M. de la Porte, Secrétaire & Souffleur en chef de la Comédie Françoiſe, toujours zélé pour tout ce qui a quelque rapport à l'Art dramatique, a pris le ſoin d'indiquer la poſition des perſonnages, par les rangs qu'ont leurs noms au commencement de chaque Scène. Celui de l'Acteur, qui doit être placé du côté gauche du Spectateur (ou côté de la Reine), eſt imprimé le premier, ainſi du reſte. Les changements de place qui ſe font dans les Scènes, ſont indiqués, par des renvois, au bas des pages.

LE TUTEUR DUPÉ,

COMÉDIE

EN PROSE, ET EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MERLIN, *ſortant de la maiſon de M. Richard.*

Ma foi, mon cher Merlin, je crois que la fortune veut ſe réconcilier avec le mérite. Ce matin je plaçois une table dans l'appaſtement de Mademoiſelle Emilie. Au bruit dont le mur a retenti, j'ai jugé qu'il étoit creux. Ces deux maiſons de campagne ont appartenu à un certain Mondor, riche avare. Les avares cachent ordinairement leur ar-

gent : la mort les ſurprend ; leur tréſor appartient à celui qui le découvre. Je crois avoir trouvé celui de Mondor, & je n'attends pour le changer de logement, qu'un inſtant favorable. Je ſavoure déjà tous les plaiſirs que donnent les richeſſes. Quel train ! quels équipages ! Je veux faire envier mon ſort par mes anciens Maîtres.... Voici Marton : courons lui faire part d'un bonheur que je veux partager avec elle.... Alte-là : les femmes n'ont pas aſſez de prudence pour taire toutes leurs bonnes fortunes.

SCENE II.

MARTON, *ſortant de chez Madame Argante*, MERLIN.

MERLIN.

Bon jour, mon Adorable. Peut-on ſavoir ce que tu viens de faire dans cette maiſon, voiſine de la nôtre ?

MARTON.

Monſieur Richard, mon Maître & le tien, eſt allé avec ſon Jardinier dans le Village. Je profite de ſon abſence pour négocier certaine affaire dont je veux te faire part.

MERLIN.

Avant tout, écoute-moi. J'ai un preſſentiment ſecret que je vais faire fortune ; & je voudrois...

MARTON.

Et moi, je viens te propoſer le moyen de réaliſer ton preſſentiment. Veux-tu gagner deux mille écus ?

MERLIN.

La peſte ! trois mille, s'il le faut.

MARTON.

Te ſens-tu le talent néceſſaire pour tromper un vieux Tuteur amoureux, & ſervir deux jeunes Amants ?

MERLIN.

C'eſt mon fort à moi que l'adreſſe & l'induſtrie. Tous mes ancêtres ſe ſont diſtingués dans cette noble carriere ; & j'oſe me flatter d'avoir juſqu'à préſent marché dignement ſur leurs traces.

MARTON.

Cette noble émulation me plaît ; & je vais t'apprendre bien des choſes.

MERLIN.

Fais-moi une expoſition claire & ſimple de l'état où ſont les affaires, nous marcherons plus uniment.

MARTON.

Mondor, à qui appartenoient ces deux maiſons, laiſſa en mourant deux nieces jumelles, qui, par pa-

rentheſe, ſe reſſemblent parfaitement par la taille & les traits, mais point du tout par le caractere.

MERLIN.

On m'en a dit quelque choſe.

MARTON.

Mondor confia Hortenſe à Madame Argante, ſa ſœur; & Emilie à Monſieur Richard, ton vieux Maître. Il donna à chaque niece une de ces maiſons, & laiſſa à ton Patron, par ſon teſtament, le reſte de ſa fortune, pour la leur partager quand elles ſe marieront; avec la clauſe expreſſe, que, ſi l'une ſe marie ſans l'aveu de M. Richard, ſa part ſera donnée à l'autre.

MERLIN.

Je vois avec chagrin que le conſentement du Tuteur eſt très-néceſſaire : pourſuis.

MARTON.

Ton Maître, obligé de voir ſouvent la tante, s'offrit à elle pour époux. La Dame, qui depuis long-temps cherchoit un ſecond mari, accepta l'offre; & Richard promit par écrit, d'épouſer dans deux mois.

MERLIN.

Je commence à deviner : au bout de ce temps il n'en voulut rien faire ?

MARTON.

Préciſément. Il compara les charmes de Madame Argante, qui a ſoixante ans, avec ceux d'E-

milie, ſa pupille, qui n'en a que dix-huit : toute comparaiſon faite, il donne la préférence à la niece.

MERLIN.

Et la niece compare les agréments de quelque jeune homme avec les déſagréments de mon antique maître : toute comparaiſon faite, elle donne la préférence au jeune homme ; cela ſe devine encore.

MARTON.

Ah, Merlin, elle aime Damis, un jeune Marquis ; mais un Marquis... comme on n'en voit point ! Il n'eſt ni ſuffiſant, ni léger, ni étourdi, ni pétulant. Il a de l'eſprit, ſans que ce ſoit aux dépens du bon ſens ; il eſt brave & d'une illuſtre naiſſance : croirois-tu qu'il ne parle jamais de ſes ancêtres, ni de ſa valeur ?

MERLIN.

Peut-être paie-t-il exactement ſes dettes ?

MARTON.

Il fait mieux, il n'emprunte jamais.

MERLIN.

Oh diable ! tu dis vrai, c'eſt le phénix des Marquis.

MARTON.

Il apprend que Monſieur Richard nous a fait quitter Paris : il vole ſe jetter aux pieds de la Tante. La dame à ſon tour lui conte ſes chagrins. Ils forment de concert le deſſein de s'oppoſer aux projets

amoureux de ton maître ; & ils ſont arrivés ce matin dans cette maiſon, dont Madame Argante jouit, comme tutrice d'Hortenſe.

MERLIN.

Et cette Hortenſe, eſt-elle du voyage ?

MARTON.

Non : on la laiſſe dans le Couvent, juſqu'à ce qu'un parti ſe préſente.

MERLIN.

Dis-moi : pourquoi Madame Argante, en vertu de la promeſſe de Monſieur Richard, n'eſſaye-t-elle pas de ſe faire épouſer par force ?

MARTON.

Elle differe toujours, parceque le Public a, dit-elle, mauvaiſe opinion des attraits d'une femme qui eſt obligée de plaider pour avoir un époux.

MERLIN.

Elle a raiſon, & le Public auſſi.

MARTON.

Enfin, ſi tu peux unir Emilie au Marquis, & la Tante à ton vieux Maître, on te promet deux mille écus.

MERLIN, *gravement.*

Puiſque Monſieur Richard a promis d'épouſer Madame Argante, puiſque les deux jeunes Amants s'aiment de bonne foi, tous les cœurs bien placés doivent s'intéreſſer au ſuccès de ces deux mariages. Je conclus donc, je veux, je prétends qu'ils

ſoient terminés au plutôt, & je puis, ſans bleſſer ma Philoſophie, faire mes efforts pour leur réuſſite.

MARTON.

Monſieur Richard ſait que la Tante eſt ici. Il a défendu à Emilie & à moi d'aller chez elle. Mais il ignore l'arrivée de ſon rival qui ſe cache avec ſoin, & qui a laiſſé ſes gens dans le village.

MERLIN.

La précaution eſt bonne.

MARTON.

Avant le retour du Tuteur, il faut procurer une entrevue aux jeunes Amants, qui ne ſe ſont pas vus depuis quinze grands jours. Damis va ſe rendre ici : je l'attends. Cours dire à ma Maîtreſſe que je la prie de deſcendre ; mais ne l'inſtruis pas de l'arrivée de Damis : ſa ſurpriſe ſera plus agréable.

MERLIN.

J'y cours. (*A part*) Fortune, tu ne ſers jamais à demi ! Pendant l'abſence d'Emilie, je pourrai plus commodément enlever mon cher tréſor.

(*Il entre chez M. Richard.*)

SCENE III.

MARTON, DAMIS, *ſortant de chez Madame Argante.*

DAMIS.

Eh bien, Marton! te devrai-je mon bonheur?

MARTON.

J'ai deux bonnes nouvelles à vous apprendre. Merlin eſt de notre parti, & Mademoiſelle Emilie va paroître.

DAMIS.

Emilie va paroître! Dieux!... Mon cœur vole au-devant d'elle!... Mais, dis-moi, ma chere Marton, l'abſence, ſouvent trop fatale aux Amants, ne m'a-t-elle pas été funeſte? Ta belle Maîtreſſe te parle-t-elle ſouvent de moi?

MARTON.

Toujours. Elle ſacrifie à ce plaiſir, juſqu'au ſoin de ſa toilette. Si pour lors vous pouviez être caché dans un coin, & nous entendre, que vous ſeriez content!

DAMIS.

Tu m'enchantes!

MARTON.

Une jeune perſonne, qui ſe croit ſeule avec ſa confidente, dit des choſes bien expreſſives.

DAMIS, *vivement.*

Ah, ma chere Marton, ſi tu voulois, je le goûterois ce plaiſir pur, inexprimable, d'entendre Emilie peindre tous les ſentiments que je lui inſpire, & me faire, ſans me voir, les aveux les plus tendres!

MARTON.

Oui! cette délicateſſe me plaît dans un Amant de nos jours. Eloignez-vous, & vous reparoîtrez quand la converſation ſera engagée.

DAMIS, *l'embraſſant.*

Tu es divine! juge de ma reconnoiſſance par la grandeur du ſervice que tu me rends.

MARTON.

Partez donc; l'on vous verra.

Damis ſe cache.

SCENE IV.

MARTON, ÉMILIE, DAMIS *caché*.

ÉMILIE, *ſortant de chez M. Richard.*

Ah Marton, n'as-tu pas vu quelqu'un qui ſe cache derriere ces arbres ? Je me retire vîte.

MARTON, *à part.*

Puiſqu'elle veut fuir, elle n'a ſurement pas reconnu Damis. (*Haut.*) Arrêtez un moment.

EMILIE.

Tu m'appelles en vain.

MARTON, *à part.*

Pour la retenir, il n'y a qu'à la mettre tout bas de la confidence. (*Bas à Emilie.*) Mademoiſelle, l'homme qui ſe cache eſt un pauvre diable d'amoureux qui a recours à cette ruſe, pour ſavoir bien au vrai ce que vous penſez de lui.

EMILIE.

Quoi ! je ſerai toujours perſécutée par mon tyran !

MARTON.

Eh non ! c'eſt...

EMILIE.

Je ne t'écoute point.

DAMIS, *à part.*

Approchons pour entendre. Dieux! quel moment flatteur l'Amour me prépare!

MARTON *bas à* EMILIE.

Apprenez...

EMILIE.

A quoi bon se cacher? Je lui aurois dit à lui-même qu'il m'obsede en vain.

DAMIS, *à part.*

Comment donc!

MARTON.

En voici bien d'un autre!

EMILIE.

Que je ne l'aime point...

DAMIS, *à part.*

L'ingrate!

EMILIE.

Que je ne l'aimerai jamais...

DAMIS, *à part.*

La perfide! Ah, j'en mourrai!

MARTON *à* EMILIE *en l'arrêtant, faisant signe à* DAMIS *d'approcher.*

Tournez-vous.

EMILIE.

Non.

DAMIS, *d'une voix étouffée.*

Elle ne veut pas me voir! Paroissons & forçons l'infidelle à rougir.

avec elle, les moyens de persuader ou de vaincre votre Tuteur.

EMILIE.

Allons : puissions-nous y réussir !

(1) MARTON, *se jettant entre les Amants.*

Que les Amants sont imprudents ! Arrêtez : il y a long-temps que Monsieur Richard est sorti ; il peut revenir dans la minute : il vous a défendu de voir votre tante. Aurois-je le temps, malgré ma vigilance, de vous avertir, & vous, de rentrer sans qu'il vous voye ? Sa jalousie lui fera naître mille soupçons : il éclairera désormais si bien toutes vos démarches, que vous ne pourrez plus vous parler, pas même vous écrire.

EMILIE, *à Marton.*

Ah, tu me fais frémir !

DAMIS.

Ma chere Marton ...

MARTON, *sur le même ton.*

Mon cher Monsieur, je vous parois cruelle : eh non, non, je ne le suis point ! Attendez un instant plus favorable, la prudence l'exige ...

---

(1) ÉMILIE, MARTON, DAMIS.

SCENE V.

ÉMILIE, DAMIS, MARTON; MERLIN, *qui sort de chez M. Richard.*

MARTON.

MAIS voici Merlin. Qu'il a l'air triſte!

MERLIN, *ſanglottant.*

Ah! tendres Amants, que vous êtes heureux!

DAMIS.

Nous, Merlin?

MERLIN.

Vous-mêmes. Je viens vous annoncer la plus agréable des nouvelles.

ÉMILIE, *à Merlin.*

Le moyen de te croire, ſi tu pleures toujours?

MERLIN.

Réjouiſſez-vous, vous dis-je; & laiſſez-moi ſanglotter à mon aiſe.

DAMIS.

Ce ton lamentable s'accorde mal avec les heureuſes nouvelles que tu viens, dis-tu, nous annoncer!

MERLIN.

Hélas! j'ai un chagrin....ſi chagrinant!....

ÉMILIE.

Explique-toi, je te prie.

DAMIS.

Apprends-nous pourquoi nous devons nous réjouir.

MARTON, *à Merlin.*

Dis-moi le ſujet de tes larmes.

MERLIN.

Je vais vous ſatisfaire tous trois, en vous racontant mon aventure : vous rirez de ce qu'elle peut avoir de bon pour vous; je gémirai des coups dont le deſtin barbare accable le héros de l'hiſtoire.

DAMIS.

Allons, dépêche-toi.

MERLIN.

Mille circonſtances m'ont fait croire qu'un des murs de la chambre de Mademoiſelle, recéloit un tréſor : je m'étois livré d'avance au doux plaiſir d'en prendre poſſeſſion. Je viens de lever la tapiſſerie. Je travaillois avec un ſoin, une ardeur infatigable. Hélas! & mille fois hélas!.... C'eſt ici que votre joie & mes larmes doivent redoubler : félicitez-vous, & plaignez l'infortuné Merlin.

ÉMILIE.

Acheve vîte.

MERLIN.

Au lieu de ce cher, de ce précieux tréſor, j'ai trouvé une porte pratiquée avec beaucoup d'art,

qui donne dans la maiſon & dans l'appartement de Madame Argante.

DAMIS.

Eh bien, Merlin ?

MERLIN, *avec vivacité & une ſorte d'humeur.*

Eh bien, Monſieur ! ne voyez-vous pas la facilité que cela vous donne pour vous entretenir, en dépit....

DAMIS.

Il a raiſon. Ah ! ma chere Émilie ! ah ! mon cher Merlin, quel bonheur !

ÉMILIE.

Quelle joie !

MERLIN.

Quel coup affreux ! Ah, fortune !

MARTON.

Ma foi, je ne ſais ſur quel ton le prendre.

DAMIS, *à Emilie*

Par ce moyen, nous pourrons nous voir & nous parler à toute heure en préſence de votre Tante. Mon cher Merlin, je ne veux pas qu'une ſi heureuſe découverte ſoit infructueuſe pour toi : tu ſeras content. Crois de plus, qu'au lieu de deux mille écus que je t'ai fait promettre, je t'en donnerai quatre mille, ſi tu réuſſis à m'unir avec Emilie.

MERLIN.

Quatre mille écus ?

DAMIS.

Oui.

MERLIN.

Oui ! je ſuis auſſi content que vous, Monſieur ; vos propos ſont bien conſolants. Je vais rêver à vos affaires.

MARTON.

Et moi, je veux te ſeconder.

ÉMILIE.

Comptez tous deux ſur ma reconnoiſſance.

MARTON, *à Emilie.*

Et vous, ſur notre zele. Allons ſurprendre agréablement Madame Argante. (*à Merlin*) Toi, va faire ſentinelle ſur la route qui doit conduire ici Monſieur Richard.

(*Emilie, Damis & Marton entrent chez Madame Argante.*)

SCENE VI.

MERLIN, *seul.*

ALLONS Merlin.... du courage, mon ami, de la tête : il faut se signaler ici. Les douze mille livres que Damis vous promet, sont précisément douze mille raisons qui prouvent que Monsieur Richard doit être dupé.... Cela est fort bien calculé : mais la chose a ses difficultés. Réfléchissons un peu. Premierement, Monsieur Richard, très honnête Parisien, n'est pas un homme d'esprit, tant s'en faut ; mais il croit en avoir beaucoup ; par conséquent, il est fort attaché à ses opinions : une fois qu'il a pris un parti, il faut bien du ménagement & de l'adresse pour le faire changer d'avis, sans blesser son amour-propre. Secondement, il déteste qu'on le conseille : & voilà le diable ! Comment réussir à le tromper, s'il ne suit jamais mes conseils ? Allons, allons ; on est bien fort quand on connoît le foible de son adversaire ; & si d'ailleurs je manque de ressources, l'amour & l'intérêt sauront m'en procurer.

ACTE SECOND.

SCENE I.

MERLIN, *seul, venant du côté droit.*

MONSIEUR Richard vient sur mes pas : rentrons avant qu'il me voie.

SCENE II.

MERLIN, *dans le fond*; RICHARD.

RICHARD, *venant du côté droit.*

AH ! Madame Argante, vous me jouez de ces tours ! vous avez beau faire, je ne suis pas opiniâtre ; mais quand j'ai résolu quelque chose, plus on me contredit, moins j'en démords.

(1) MERLIN, *à part.*

Il murmure.

RICHARD.

J'entreprends un long & pénible voyage ; je m'é-

(1) RICHARD, MERLIN, *dans le fond.*

loigne de Paris... de trois mortelles lieues, pour fuir les ennemis de mon repos : ils viennent me troubler ici ! Oh, c'eſt trop fort !

MERLIN, *à part.*

Les affaires vont mal : courons vîte ſéparer nos Amants.

RICHARD.

Merlin, te voilà ? Eh, Merlin ! Merlin ! écoute !

MERLIN, *s'approchant.*

Excuſez, Monſieur : je ne vous appercevois pas. (*à part*) Il eſt pourtant néceſſaire que je rentre avant....

RICHARD.

Merlin, je ſuis content de toi : tu es toujours de mon avis.

MERLIN.

Par ce moyen je ſuis sûr d'être du parti de la raiſon.... Permettez....

RICHARD, *l'arrêtant.*

Le bon ſujet ! Je veux te donner....

MERLIN.

Quelques louis ?

RICHARD.

Fi ! je veux te récompenſer plus noblement.

MERLIN, *à part.*

Peſte ! voyons.... (*haut*) Ah ! la généroſité eſt la premiere des vertus, & vous la poſſédez.

RICHARD.

Je veux te donner.... toute ma confiance.

MERLIN.

Monsieur, en vérité.... l'honneur que vous me faites me pénetre.... Votre confiance est un bien.... J'en ferai bon usage.

RICHARD.

Mon pauvre Merlin; il est une personne dont l'arrivée m'alarme beaucoup.

MERLIN, *à part.*

Auroit-il appris l'arrivée du Marquis? (*Haut.*) Ah, Monsieur, il faut convenir que Madame Argante est bien acharnée après vous.

RICHARD.

Ce n'est pas ce qui me fait le plus de peine: elle est arrivée, m'a-t-on dit, avec un jeune homme, & j'ai reconnu dans le village la livrée de Damis.

MERLIN,

Tout est perdu!

RICHARD.

Non, tout n'est pas perdu: il sera bien adroit s'il réussit à voir Emilie.

MERLIN.

Assurément: vous y avez mis bon ordre.

RICHARD.

Je ne veux pas aller chez Madame Argante; crainte d'éclater. Va lui dire de ma part, qu'elle & son Marquis sont venus fort inutilement. Ajou-

te que je ſerois déjà le mari d'Emilie, ſi je n'attendois mon frere pour aſſiſter à mes noces.

MERLIN.

Vous ſacrifiez vos plaiſirs à l'amitié fraternelle! cela eſt édifiant. On voit que vous tenez du bon vieux temps.

RICHARD, *en confidence.*

Il eſt mon aîné; il n'a point d'enfants; & je compte être ſon héritier.

MERLIN, *à part.*

Je me trompois, ſon amitié eſt du ſiecle.

RICHARD.

Il m'a prié de l'attendre deux jours. Auſſi-tôt après ſon arrivée j'épouſe Emilie: tu peux l'aſſurer à Madame Argante. Pars.

MERLIN.

Très-volontiers.

RICHARD, *retenant Merlin.*

Non, attends encore: voyons ce que veut Grégoire, avec cet air effaré.

SCENE III.

GRÉGOIRE, RICHARD, MERLIN.

GRÉGOIRE, *venant du côté gauche, d'un air essoufflé.*

OUF ! morgué, si vous saviez c'que j'savons ; vous creveriez de rage.

RICHARD,

Qu'est-ce ? Il m'alarme !

MERLIN,

Il m'alarme aussi. Je suis ravi de n'être pas rentré. Sachons....

GRÉGOIRE.

Comme je r'venions de par-là-bas... attendez... m'est avis que je chantions....

RICHARD, *à Grégoire.*

Eh, bourreau, que fait ton chant à ce que tu veux me dire ?

GRÉGOIRE.

Morgué, un tantinet de patience ! Comme vous vous échauffez sans rian savoir ! vous vous échafferez bian plus quand vous saurez ce que j'ons vu.

MERLIN, *à part.*

Je suis à la torture.

RICHARD.

Parle donc vîte.

GRÉGOIRE.

Oh, très-volontiers!.... Nanin, Morgué ..., chut, bec couſu ... ce que j'avons à vous dire eſt par trop chagrinant: il vaut mieux que vous n'en ſachiez rian.

RICHARD.

Traître, parleras-tu ... ou je t'étrangle.

GRÉGOIRE.

Eh bian! j'ons vu darrière les vitres de Madame Argante, deux philoſomies qui ſe parlions de très-près: l'une appartient à un jeune homme, l'autre à Mamneſelle Emilie.

MERLIN, *à part.*

Ah! le coquin nous perd!

RICHARD.

Après les défenſes que je lui ai faites d'aller chez ſa tante!

GRÉGOIRE.

Tenez, not maître, j'vous conſeillons de bonne amiquié de laiſſer ſte jeuneſſe-là tranquille.

RICHARD.

Le traitre a la manie de donner des conſeils!

GRÉGOIRE.

Et vous, celle de n'en vouloir recevoir aucuns.

RICHARD.

Tais-toi; & courons tous ſurprendre Emilie.

MERLIN, *à part.*

Ahie ! (*haut*) Tout beau, Monſieur ; tout beau ; un peu de ſang-froid.

RICHARD, *à Merlin.*

Du ſang-froid, quand on m'aſſaſſine !

MERLIN.

Je ne ſuis pas moins intrigué que vous.

RICHARD.

Volons donc...

MERLIN, *l'arrêtant.*

Un moment, s'il vous plaît, un moment !

RICHARD.

Va-tu auſſi me donner des conſeils ?

MERLIN.

Moi, Monſieur ? oh que non ! je ne ſuis pas aſſez ſot. La peſte !... je vous connois trop bien ! Je vous prierai ſeulement de réfléchir ſur le projet que vous formez.

RICHARD.

Comment, mon idée n'eſt-elle pas bonne ?

MERLIN.

Excellente ! divine ! & votre trouble vous empêche d'en voir toute la bonté.

RICHARD.

Je le croirois aſſez.

MERLIN.

Pour peu que vous vouliez réfléchir, vous pou-

vez en tirer un meilleur parti. Vous verrez que ſi nous entrons tous en déſordre chez Madame Argante, Emilie peut ſe gliſſer dans l'appartement de ſa Tante, de-là dans la cour, gagner la grande-porte, ſortir de la maiſon, rentrer chez vous, & ſoutenir que Grégoire s'eſt trompé. Au contraire, pour qu'Emilie n'eût pas le mot à dire, Grégoire devroit aller doucement à la porte de ſon appartement écouter ſi effectivement elle n'y eſt point.

GRÉGOIRE.

Oh, morgué, j'en ſommes sûr.

MERLIN.

N'importe. J'irai, moi, fort vîte, voir ce qui ſe paſſe chez Madame Argante. Pendant ce temps-là vous reſterez ici les yeux attachés ſur ces deux portes, & par ce moyen je défie qu'on puiſſe vous en faire accroire.

RICHARD.

En effet, en réfléchiſſant un peu, je vois tout cela.

MERLIN.

Je vous le diſois bien : ce n'eſt qu'une ſuite de ce que vous avez d'abord imaginé. Voilà l'effet d'une bonne penſée ; elle en fait naître mille autres.

RICHARD.

Ce garçon-là s'eſt bien formé, depuis qu'il eſt à mon ſervice.

MERLIN.

Si cependant vous trouvez plus à propos que nous allions tous enſemble chez Madame Argante....

RICHARD.

Non, je ne ſuis pas aſſez imprudent.

MERLIN.

Ne perdez donc pas ces deux portes de vue... (*à Grégoire*) Souviens-toi que tu dois marcher fort doucement.... & moi fort vîte. (*il part comme un éclair.*)

SCENE VI.

RICHARD, *ſeul, les yeux attachés ſur les deux portes.*

PARBLEU, de cette façon, je défie Emilie de rentrer ſans que je la voie! Il faut convenir que je viens d'avoir une bonne idée.... Perſonne ne ſort encore. Cependant Emilie eſt avec mon rival.... Je ſuis ſur les épines.... J'étouffe; je ſuis mort....

SCENE V.

RICHARD: ÉMILIE, MARTON, GRÉGOIRE; *les trois derniers ſortant de chez M. Richard.*

RICHARD, *à lui-même.*

Ah, je renais! Emilie étoit chez elle : Grégoire s'étoit trompé.

GRÉGOIRE, *à lui-même.*

Morgué, jarnigué, tatigué, ſi Mamneſelle n'eſt pas ſorciere, je ſommes un ſot. Stapendant.... (*il regarde les deux maiſons.*)

ÉMILIE, *avec une fierté décente, à Richard.*

Quoi, Monſieur! eſt-ce vous qui ordonnez à Grégoire de faire ſentinelle juſques dans mon appartement.

RICHARD.

Pardon, belle Emilie....

MARTON.

Voilà qui crie vengeance! on nous interrompt dans le ſeul moment de ſatisfaction que nous ayons goûté depuis un temps infini. Nous en étions à l'endroit le plus intéreſſant d'un Roman : deux tendres Amants ſe voyoient, en dépit d'un jaloux; ils ſe parloient avec cette vivacité, cet enthouſiaſme

charmant, que l'on ſent mieux qu'on ne peut l'exprimer ; ils cherchoient le moyen de tromper leur tyran.....

RICHARD, *vivement à Marton.*

Vous liſiez-là un fort vilain livre, ma mie.

MARTON.

Nous partagions ſi bien leur ſituation, au moment où nous avons été troublées par ce maraud....

GRÉGOIRE.

Grand-marci, Mamneſelle Marton.

RICHARD.

Pardon, encore une fois, belle Emilie. L'amour qui fait tout excuſer, m'a rendu coupable.... Vous détournez vos beaux yeux..... (1) Un ſeul mot de douceur de cette bouche adorable, & je mourrai de joie.

MARTON, *à part.*

Ah, ſi nous en étions bien ſûres !....

ÉMILIE, *ſoupirant.*

Hélas !

RICHARD.

Qu'entens-je ! votre petit cœur ſoupire !

ÉMILIE, *d'un ton affectueux.*

Oui, Monſieur, vous m'affligez. Il n'eſt pas flatteur pour une ame bien née de rendre un galant homme malheureux, & de faire naître une

(1) MARTON, RICHARD, ÉMILIE, GRÉGOIRE.

tendreſſe

tendreſſe qu'elle ne peut partager. Oubliez une ingrate qui ne ſauroit ceſſer de l'être. Voudriez-vous poſſéder ma main ſans mon cœur ?

RICHARD.

Je connois votre vertu : le devoir fera naître la tendreſſe.

MARTON.

Monſieur, le devoir ne fait plus de tels miracles, ſur-tout quand l'époux a ſoixante ans.

RICHARD.

Taiſez-vous. Vous me reprochez ſans ceſſe mon âge. Hé ! qui n'a pas ſoixante ans ?

MARTON.

Qui ? votre rival, qui n'en a que vingt : auſſi ſait-il plaire ?

RICHARD.

Voilà tout le mérite de la jeuneſſe, celui de ſavoir ſéduire.

ÉMILIE, *d'un ton pénétré.*

Non, Monſieur ; Damis n'a jamais employé l'art de la ſéduction pour toucher mon ame. Élevés enſemble dès la plus tendre enfance, nos cœurs faits l'un pour l'autre ſe ſont inſenſiblement pénétrés du plus doux ſentiment. Loin de vous obſtiner à traverſer notre bonheur, goûtez, au contraire, le plaiſir de faire deux heureux, qui vous regarderont toujours comme leur pere, & qui, guidés par la plus vive reconnoiſſance...

RICHARD.

(1) Mademoiſelle, tout ce que vous me dites eſt très touchant; mais plus vous me faites connoître la tendreſſe, la délicateſſe de vos ſentiments, plus je perſiſte dans mes réſolutions, &c.....

EMILIE, *fiérement & d'un ton poſitif.*

Cela ſuffit, Monſieur. J'ai fait mon devoir, en vous parlant avec tous les égards, avec toute l'honnêteté poſſible. Mais puiſque la raiſon & mes prieres ne peuvent rien ſur vous, je vous déclare très-poſitivement que je ne me bornerai plus à gémir de votre tyrannie, & que je mettrai tout en uſage pour m'en affranchir. (*Elle entre chez M. Richard.*)

SCENE VI.

RICHARD, MARTON, GRÉGOIRE.

RICHARD.

ET moi je mettrai tout en uſage pour conſerver un bien ſi précieux. Dieu merci, je ſuis fin.

MARTON, *gravement & faiſant une grande révérence.*

Avec votre permiſſion, nous allons reprendre le fil de notre Roman; l'intrigue en eſt attachante,

(1) RICHARD, ÉMILIE, MARTON, GRÉGOIRE.

& nous commençons d'eſpérer un dénouement heureux. (*Elle donne un ſoufflet à Grégoire.*) Toi, voilà pour te récompenſer de tes ſoins. (*Elle entre chez Monſieur Richard.*

GRÉGOIRE.

J'aurions tort de nous plaindre : la récompenſe eſt de poids.

SCENE VII.

MERLIN, RICHARD, GRÉGOIRE.

Merlin fait le guet ſur la porte de Mme Argante.

RICHARD.

Je ne ſuis pas fâché de cette petite correction ; cela t'apprendra, mon pauvre benêt, à voir plus clair une autre fois.

GRÉGOIRE.

Morgué, je n'ſavons pas qui voit pus clair de vous ou de moi, ou ſi la magie ſe mêle des affaites de Mamneſelle Emilie ; mais il eſt çartain que je l'ons vue ; ce qui s'appelle vue ; chez ſa tante.

RICHARD, *à lui-même.*

Il y a là dedans quelque choſe que je ne comprends pas bien : mais ils n'ont pas affaire à un ſot.

Je vais les épier de si près, qu'aucune de leurs démarches ne pourra m'échapper: (*à Grégoire*) viens, suis-moi (*Ils entrent chez M. Richard.*)

SCENE VIII.

MERLIN, *seul.*

AH je me doutois bien que ce traitre de Grégoire seroit continuellement occupé à nous nuire!...

SCENE IX.

MERLIN: MARTON, *sortant de chez M. Richard.*

MERLIN.

C'EST toi, Marton? Richard rentre chez lui; où est Emilie?

MARTON.

Elle est dans son appartement: la porte est bien fermée, & notre secret est en sureté.

MERLIN.

Nous l'avons échappé belle! Mais Grégoire jure toujours qu'il a vu Emilie chez sa tante. Il est es-

ſentiel de bien perſuader à Monſieur Richard que ſon Jardinier s'eſt trompé ; ſans quoi ſes ſoupçons continuels, ou la moindre démarche haſardée de notre part, feront bientôt découvrir cette bienheureuſe porte qui nous ſert ſi bien.

MARTON.

Hélas ! oui ; comment faire ?

MERLIN.

Attends.... La reſſemblance des deux ſœurs ne pourroit-elle pas nous ſervir ?

MARTON.

On ne peut mieux penſer ; je te devine.

MERLIN.

Cette reſſemblance eſt-elle bien parfaite ?

MARTON.

Au point que tout le monde s'y tromperoit, ſi Hortenſe ne ſe faiſoit aiſément diſtinguer par ſon étourderie, ſes airs trop délibérés, & ſur-tout ſa parure trop recherchée. Tu peux en juger par l'habit de campagne que je te montrai hier : il lui appartient.

MERLIN.

Comme mon imagination s'échauffe !.... Le ſon de la voix ?

MARTON.

Eſt auſſi le même : mais Hortenſe parle avec plus de vivacité.

MERLIN.

Me voilà fort.

MARTON.

De la prudence. Souviens-toi que Monſieur Richard eſt rétif.

MERLIN.

Parbleu, je ne le ſais que trop. Ces caracteres petits & rétrécis ſont quelquefois plus difficiles à maîtriſer que les autres. Mais ſois tranquille : j'ai étudié notre homme ; je le ſais par cœur, & je lui ferai déſormais imaginer tout ce que je voudrai qu'il croie ou qu'il faſſe. De cette façon, il tiendra comme tous les diables à mes idées, qu'il prendra de bonne foi pour les ſiennes.

MARTON.

Ah, l'excellent fourbe !

MERLIN.

Fripponne, tu me cajoles..... Chut, le patron avance, rentre par cette porte, afin de l'éviter ; j'irai te faire part de mes ſuccès. (*Marton va chez Madame Argante.*)

SCENE X.

MERLIN, *seul.*

MONSIEUR Richard, malgré votre pénétration, nous saurons vous en donner à garder.

SCENE XI.

MERLIN, RICHARD, *venant de chez lui.*

MERLIN, *courant à Richard.*

AH, Monsieur! Grégoire avoit raison : j'ai vu votre pupille chez sa tante!

RICHARD.

Cela ne se peut pas : elle étoit ici avec moi dans l'instant; je l'ai vue sortir & rentrer par cette porte; elle est maintenant chez elle.

MERLIN.

Que dites-vous-là! je suis pourtant sûr de mon fait : j'ai reconnu Emilie, malgré son habit d'amazone, & l'air vif & étourdi qu'elle a pris pour me tromper.

RICHARD.

Un air vif, étourdi, dis-tu,..... Un habit d'amazone ?

MERLIN.

Oui, comme si elle arrivoit dans la minute. Sa tante, appuyant l'artifice, vouloit me persuader que c'étoit une sœur d'Emilie, & l'a nommée Hor....., Hor.....

RICHARD.

Hortense ?

MERLIN.

Hortense, précisément : je n'ai pas été assez simple pour la croire.

RICHARD.

Oui.... Je me souviens d'avoir vu ici Hortense en habit d'Amazone : voilà le nœud secret. (*il rit.*)

MERLIN, *sérieusement.*

Vous riez ! que vous dis-je donc de si ridicule ?

RICHARD, *riant.*

L'aventure est trop singuliere !.... Emilie a réellement une sœur qui lui ressemble tout-à-fait : on les distingue seulement par les airs qui t'ont frappé. Voilà ce qui a causé la surprise de Grégoire, la tienne, & mes fausses alarmes.

MERLIN.

N'est-ce pas un tour que vous me jouez, pour vous amuser de ma crédulité ?

RICHARD.

Non, d'honneur.

MERLIN.

Sérieuſement ?

RICHARD.

Oui, ma foi !

MERLIN.

Oui ? Oh, je ris donc avec vous de mon erreur !

RICHARD, *d'un air capable.*

Je m'étois toujours douté qu'il y avoit du quiproquo dans tout ceci.

MERLIN.

Je fais réparation à Madame Argante : je l'accuſois de vouloir vous tromper, ſur-tout quand elle m'a dit que déſeſpérant de vous détacher d'Emilie, & aimant beaucoup le Marquis, elle avoit fait ſortir Hortenſe du Couvent pour la lui donner.

RICHARD.

Oh, l'agréable nouvelle ! conçois-tu l'excès de mon bonheur ?

MERLIN.

Pas tout-à-fait.

RICHARD.

Emilie, piquée de l'infidélité de ſon Amant, ſe déterminera à me donner la main.

MERLIN.

Parbleu, vous avez raiſon ! & je n'y ſongeois pas-

RICHARD.

Et Madame Argante ne comptant plus sur moi, n'hésitera point à me rendre ma promesse.

MERLIN, *à part.*

Voilà une restitution à laquelle réellement je n'avois pas songé : la vieille n'y consentira jamais.

RICHARD.

Je vais dire à ma pupille, que Damis est sur le point de se marier ; nous verrons comme elle prendra la chose.

MERLIN, *à part.*

Peste ! il faut éviter qu'il ne lui prenne fantaisie de parler aux deux sœurs en même-temps. (*haut*) Monsieur, gageons que vous cacherez à votre pupille l'arrivée de sa rivale & du Marquis : elle tenteroit mille moyens pour ramener son perfide & pour engager sa sœur à n'aller pas sur ses brisées. Vous comprenez bien...

RICHARD.

Sans contredit. Sois tranquille : elle ne saura rien qu'au moment où il faudra qu'elle signe mon contrat.

MERLIN.

Quelle tête ! On ne sauroit imaginer combien cette précaution est essentielle.... (*bas, à part*) pour nous.

RICHARD.

Encore une fois, l'agréable nouvelle ! voilà comme, lorſqu'on y penſe le moins, tout nous réuſſit au gré de nos vœux. (*il va chez lui.*)

SCENE XII.

MERLIN, *ſeul.*

TOUT va bien. La reſſemblance des deux ſœurs nous ſera d'un grand ſecours. Pour conſerver mes avantages ſur M. Richard, continuons à mettre ſa vanité de mon parti : avec cette politique on maîtriſe le cœur de tous les hommes..... (*revenant*) & plus aiſément encore celui des femmes.

Il entre chez Madame Argante.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

Mme ARGANTE, DAMIS, MERLIN.

Tous ſortent de chez Madame Argante.

Mme ARGANTE.

NE me retenez pas : je veux lui dire qu'il eſt un vieux fou, & lui prouver qu'il n'a pas le moindre goût, puiſqu'il dédaigne mes charmes.

MERLIN.

Mais Madame, quand vous aurez bien querellé Monſieur Richard, en ſera-t-il plus diſpoſé à vous donner la main ? Feignez au contraire de renoncer à ſon alliance, & rendez-lui ſa promeſſe.

Mme ARGANTE.

Me déſaiſir de ſa promeſſe ! quelle imprudence ! Oh, je n'en ferai rien.

MERLIN.

Il le faut abſolument, ſi vous voulez le faire tomber dans le piege que nous lui tendons, & dont je vous ai fait part.

Mme ARGANTE.

Le volage !

DAMIS.

Et moi, Merlin, que ferai-je pour hâter mon hymen ? Je ſuis peu fait à diſputer un cœur à force de ſupercheries.

MERLIN.

Auſſi avons-nous dreſſé notre plan en conſéquence : chacun doit travailler dans ſon genre. Feignez ſeulement d'être déterminé à épouſer Hortenſe ; ſoupirez & faites des vœux, la choſe n'eſt pas difficile.

DAMIS.

Penſe-tu qu'Emilie ſache ſe déguiſer au point...?

MERLIN.

Se déguiſer ... Il ſeroit beau vraiment qu'une femme fît manquer un mariage qui lui plaît, faute de ſavoir feindre !

Mme ARGANTE.

Si Monſieur Richard veut voir les deux ſœurs en même temps, comme il n'eſt que trop vraiſemblable, nous voilà perdus ſans reſſource.

MERLIN.

Ne craignez rien, vous dis-je. Avez-vous aſſez mauvaiſe opinion de moi pour croire que je n'aie pas ſongé à parer le coup le plus affreux qui puiſſe nous arriver ? Que diroient de moi tous nos illuſtres fourbes ? Je mériterois d'être rayé de leur tableau.

Mme ARGANTE.

Mais, Merlin....

MERLIN, *avec impatience.*

Mais ; Madame, Monsieur Richard ne peut épouser sa pupille qu'après l'arrivée de son frere : il n'est plus question à présent que de l'engager à donner l'Amazone à Monsieur avant ce temps : c'est à quoi nous allons travailler.

Mme ARGANTE.

L'ingrat! qu'il faille le rendre heureux malgré lui!.... Regardez-moi, Damis : mille femmes qui sont moins bien que moi, & qui m'ont vue naître, n'épousent-elles pas tous les jours des jeunes gens?

DAMIS.

Sans contredit, Madame ; & vos graces.... (*bas à Merlin*) Tire-moi d'embarras.

MERLIN.

Oui, Madame, vous avez raison : cent riches douairieres, moins belles que vous, s'allient journellement à de jeunes plumets qui passeroient pour leurs arriere-petits-fils ; mais Monsieur Richard n'est pas un cadet de Normandie ou de Gascogne.... vîte, vîte, sa promesse!

Mme ARGANTE.

Je vais donc la chercher. Donnez-moi la main, Damis. Toi, songe que tu promets de ramener mon volage dans mes chaînes.

MERLIN.

Eh oui, encore une fois !..... Chut, mon maître vient : il faut abſolument que je lui parle pour préparer ſon eſprit. Rentrez, & que Mademoiſelle Emilie ſoit prête à ſortir de chez Madame quand je touſſerai.

SCENE II.

MERLIN, RICHARD.

RICHARD, *ſortant de chez lui.*

MERLIN, tout va au gré de mes deſirs : Emilie m'a laiſſé entrevoir que j'obtiendrois ſa main dès qu'elle ne pourroit plus eſpérer de s'unir à Damis.

MERLIN, *bas, à part.*

Elle a bien ſuivi mes conſeils.

RICHARD.

Mon frere arrive dans trois jours ; le quatrieme, nous inſtruirons ma pupille de tout ce qui ſe paſſe, & nous ferons un double mariage.

MERLIN, *bas, à part.*

Doucement ; je ne l'entends pas ainſi. (*haut*) Faut-il abſolument attendre monſieur votre frere ?

RICHARD.

Aſſurément. J'ai de bonnes raiſons pour le ménager.

MERLIN.

En ce cas je crains pour vos amours.

RICHARD.

Pourquoi ?

MERLIN.

Dans quatre jours quelqu'événement imprévu peut découvrir à votre pupille tout ce que nous voulons lui cacher ; dans quatre jours le Marquis, qui n'épouseroit pas Hortense si l'on vouloit lui donner Emilie, peut reconnoître la folie qu'il fait de quitter une personne douce, prudente, raisonnable, dont il est aimé, pour s'allier à une étourdie qui ne l'aime point.

RICHARD.

Hortense n'aime point Damis ?

MERLIN, *en confidence.*

Non. Je vous dirai bien plus.... Je la crois éprise de vous.

RICHARD.

Oui !.... Il seroit bien malheureux pour moi de charmer les femmes dont je ne me soucie pas, & de déplaire à la seule de qui je voudrois être aimé.

MERLIN.

Que voulez-vous ! ce sont des caprices de l'amour, auxquels on est exposé. Votre fidele Merlin ne sera tranquille qu'après le mariage du Marquis & de l'Amazone.

RICHARD.

RICHARD.

Je ſens bien qu'alors on n'auroit plus rien à craindre.

MERLIN.

Sans contredit. Voilà ce qui me fait deſirer ſi ardemment que la choſe ſe faſſe.

RICHARD.

Je rêverai aux moyens d'ajuſter tout cela.

MERLIN, *bas, à part.*

Oh, nous t'en ferons bien vîte trouver un ! (*il touſſe.*)

SCENE III.

ÉMILIE, *en Amazone, ſortant de chez Mme Argante,* MERLIN, RICHARD.

RICHARD.

HORTENSE paroît. Ah! Merlin, ſi elle n'avoit pas ces airs étourdis, & ſi je ne venois pas de voir Emilie dans ſon appartement, je croirois que c'eſt elle ſous un autre habit.

MERLIN.

Tout autre que vous s'y tromperoit.... (*bas à Emilie*) Le propos léger, parler vîte, beaucoup d'amour.

(1) ÉMILIE.

Eh, bon jour, Monſieur Richard ! je ne vous ai pas vu depuis un ſiécle ; vous avez toujours un embonpoint charmant, une fraîcheur brillante : vous êtes au mieux, mais au mieux.

RICHARD.

Vous êtes auſſi toujours la même, vive, enjouée.

ÉMILIE.

Comment ſe porte Emilie ? Souffrez que j'aille l'embraſſer : je brûle, je meurs d'envie de la voir.

RICHARD, *arrêtant Emilie.*

Elle a la migraine ; elle dort.

ÉMILIE.

J'en ſuis au déſeſpoir. C'eſt une bonne enfant : je l'aime.... comme moi-même, quoique nos caracteres paroiſſent différents.

RICHARD.

Ils le ſont en effet : elle n'a pas votre gaieté.

ÉMILIE.

Tant pis pour elle. Avouez qu'un petit air de folie ſied bien à une jolie femme. Son teint, ſes yeux, tous ſes traits en ſont plus animés ; elle frappe, elle ravit, elle enchante ; tous les cœurs volent après elle.

---

(1) ÉMILIE, RICHARD, MERLIN.

RICHARD, *d'un air railleur.*

Oui, oui, un air de folie ſied bien, & vous êtes parfaite.

ÉMILIE.

Vous en convenez donc ? Vous me charmez !... (*à demi-voix*) Si j'oſois dévoiler les ſentiments de mon cœur.... Hélas !

RICHARD, *à part.*

Oh, oh ! Merlin auroit-il deviné ?

ÉMILIE, *toujours à demi-voix, & un peu tendrement.*

Pourquoi ne pas avouer une choſe qu'on ne peut long-temps cacher ? un mot, un ſoupir, un coup-d'œil, un ſourire, un moment de dépit ou d'humeur, tout décele tôt ou tard la tendreſſe la mieux déguiſée : un amour dirigé par l'eſtime, n'a rien qu'on doive taire.

RICHARD, *bas.*

Merlin, tu ne diſois que trop vrai ! elle va me faire une déclaration.

MERLIN, *bas.*

Ne vous laiſſez pas ſéduire.

RICHARD, *bas.*

Je la connois trop bien.

ÉMILIE.

Vous me trouvez charmante ; ce compliment flatteur en mérite un autre.... (*d'un ton pénétré*) Vous combleriez mes vœux les plus doux, ſi, aban-

donnant Emilie à Damis, vous donniez la main à Hortenſe.

RICHARD.

Mademoiſelle ..... l'offre de votre main..... Ah ! Emilie, pourquoi n'en dites-vous pas autant !

ÉMILIE.

N'eſt-ce point la même choſe ? Je lui reſſemble beaucoup. Si nos caracteres ſont différents, je vous en félicite. Le beau monde, attiré par votre dépenſe & par mon humeur enjouée, rendra notre maiſon un ſéjour de délices.

RICHARD.

Je ne me ſens pas le talent néceſſaire pour figurer avec vous dans un cercle brillant....

ÉMILIE.

N'ayez point d'inquiétude : je ferai les honneurs ; & je m'en acquitterai bien....

MERLIN, *bas à Richard.*

Voyez ſi cela vous accommode.

RICHARD, *bas à Merlin.*

J'aimerois mieux mourir que de l'épouſer... (*haut*) Mademoiſelle, j'ai le goût un peu bourgeois ; je préfere une vie douce, tranquille, au bruit, au fracas du grand monde.

ÉMILIE.

Il eſt un moyen de nous ſatisfaire tous deux. Vous donnerez à dîner à des gens graves, ſérieux, à des Savants même, ſi vous voulez : j'y paroîtrai

un moment en peignoir, ſeulement pour y faire la critique des Pieces nouvelles ; ou je n'y paroîtrai pas du tout, ſi vous le trouvez bon. A mon tour je donnerai à ſouper à des hommes agréables, légers, qui broderont les nouvelles du jour, à des femmes adorables qui me raconteront les aventures de leurs meilleures amies ; & vous pourrez vous diſpenſer d'être des nôtres.

MERLIN, *gravement.*

Tel eſt l'uſage.

RICHARD, *à Merlin.*

Il eſt ridicule, & je m'en moque.

ÉMILIE.

Voici donc un autre accomodement. Une belle ne peut décemment courir toute l'année, les bals, les ſpectacles, les promenades : on s'accoutumeroit trop à la voir : il eſt prudent de s'éclipſer quelque temps, pour reparoître avec plus d'éclat. Je me laiſſerai entraîner ſix mois par le tourbillon du grand monde : le reſte de l'année (*d'un ton paſtoral*) nous viendrons dans cette ſolitude ; je ſerai Philis, vous ſerez mon aimable Tircis....

RICHARD, *à part.*

Autre extravagance !

ÉMILIE.

Nous jouirons des ſpectacles champêtres : le roſſignol & la fauvette ſeront nos muſiciens ; les tourterelles nous peindront les plaiſirs de l'amour ;

des Bergers, des Bergeres compoſeront nos ballets; & nous, aſſis nonchalamment ſur un trône de gazon émaillé de mille fleurs odoriférantes, nous verrons célébrer, par la nature entiere, le Dieu de nos cœurs.

RICHARD, *à Merlin.*

Elle eſt folle; il n'en faut plus douter.

MERLIN.

Oui, il y a quelque choſe approchant.

RICHARD.

Mademoiſelle, je n'aime ni les airs de Reine, ni ceux de Bergere.

ÉMILIE.

Vous n'avez qu'à parler : j'ai réſolu d'être un vrai Prothée pour vous plaire toujours.

RICHARD.

De grace, épargnez-vous ce ſoin.

ÉMILIE.

Voici comme je raiſonne. L'inconſtance eſt le partage des hommes : aujourd'hui une brune les charme par ſa vivacité, demain une blonde indolente obtient la préférence : bientôt la prude ſuccede à la coquette, la romaneſque à la naïve, l'orgueilleuſe à la modeſte. Eh bien ! ai-je dit, il faut marcher ſur les traces de pluſieurs femmes de ma connoiſſance, & changer ſi ſouvent d'humeur, de caractere, même de taille & de figure, que mon

époux goûte les charmes de l'inconſtance au ſein même de la fidélité.

MERLIN, *bas à Richard.*

Tudieu, quelle femme!

RICHARD.

Je ſuis flatté de vos bontés; mais je ſuis trop vieux.

ÉMILIE.

Tant mieux! je n'aurai point à redouter mille folies trop ordinaires aux jeunes gens.

RICHARD.

Je ſuis goutteux (1).

ÉMILIE.

Tant mieux! j'aurai le plaiſir de vous prouver ma tendreſſe par mes ſoins.

RICHARD, *bas.*

J'enrage. (*haut*) Je ſuis ſérieux, mélancolique.

ÉMILIE.

Tant mieux! il eſt flatteur d'amuſer l'objet de ſon amour: je rirai tant, que vous ſerez obligé de rire.

RICHARD.

Oh, cela eſt trop fort: je ne veux rire, ni voir rire. Allez-vous encore dire tant mieux?

ÉMILIE.

Oui, tant mieux! les hommes ſérieux ſont tou-

(1) MERLIN, ÉMILIE, RICHARD.

jours beaucoup plus tendres que les autres : ils font de l'amour, une affaire eſſentielle.

MERLIN, *bas à Emilie.*

Ferme.

RICHARD.

Mais voyez quel acharnement !

ÉMILIE.

Vous faites le cruel ! Ah, la bonne folie. (*d'un air enfantin & léger*) Baiſez ma main, petit ingrat (1).

RICHARD.

Oh, je n'y puis plus tenir ! enfin, il faut que j'éclate..... Mademoiſelle, vous me forcez à dire que je ne puis vous aimer.

ÉMILIE, *feignant beaucoup de colere.*

Dieux ! quel outrage ! craignez ma vanité & mon amour offenſés. Je vois votre but, & le moyen de me venger. Je refuſerai le Marquis : ma ſœur, eſpérant toujours de le ramener à elle, vous traitera avec le même dédain que vous me traitez aujourd'hui.

MERLIN, *bas à Richard.*

Ahie, ahie ; vous êtes perdu, ſi elle perſiſte dans cette réſolution.

RICHARD.

Mademoiſelle, ſi vous n'épouſez le Marquis,

(1) ÉMILIE, RICHARD, MERLIN.

je n'approuverai aucun des partis qui ſe préſenteront pour vous, & vous reſterez au Couvent.

ÉMILIE, *feignant un dépit étouffé.*

Je ſuis bien bonne; jeune, aimable, belle, comme on dit que je le ſuis, de briguer une telle conquête! c'en eſt fait; le dépit me ramene à la raiſon. J'aimerai le Marquis; je m'étudierai ſi fort à faire ſon bonheur, que vous ſerez jaloux de ſon ſort. (*ſe donnant des graces*) Ah, voyez ce que vous perdez! Vous me regretterez. (*elle va pour entrer chez Madame Argante.*)

RICHARD.

Soit: ne ſongez qu'à me punir.

SCENE IV.

Mme ARGANTE, DAMIS, ÉMILIE, RICHARD, MERLIN; *Emilie va au-devant du Marquis, qui ſort de chez Madame Argante avec elle.*

RICHARD, *bas à Merlin.*

Si je differe ſon mariage, il lui paſſera quelque autre folie par la tête. Je veux, en homme fin, ſaiſir ce moment de dépit.

MERLIN, *bas à Richard.*

Fort bien, fort bien!.... La voyez-vous qui, pour

vous faire enrager, va affectueuſement au-devant du Marquis.

RICHARD.

J'en ſuis ravi : il croira être aimé tout de bon. Je vais feindre d'être la dupe de cette tendreſſe. Je ferai le benêt, le nigaud.

MERLIN.

Encore mieux : c'eſt votre rôle.

RICHARD.

Pendant ce temps-là, cours à la poſte, voir s'il y a des lettres pour moi.

MERLIN.

J'y vole : auſſi-bien crois-je n'être plus néceſſaire ici. (*il ſort du côté du village, à droite.*)

SCENE V.

Mme ARGANTE, DAMIS, ÉMILIE, RICHARD.

ÉMILIE, *d'un ton ironique.*

VENEZ, Damis, venez remercier Monſieur : c'eſt lui qui, m'exhortant à donner de nouvelles forces à mon amour, vient de me faire entendre que ſon plus grand plaiſir eſt de nous unir au plutôt.

DAMIS.

Seroit-il bien vrai, Monſieur ? & vous devrois-je le bonheur de mes jours ?

RICHARD, *à Damis.*

Oui, vous me paroiſſez nés l'un pour l'autre.

Mme ARGANTE, *bas, à part.*

Voyez ſi l'ingrat m'adreſſe la parole ! Ah, que je me veux de mal de l'aimer !

DAMIS.

Vous m'accuſerez peut-être d'inconſtance ?

RICHARD.

Point du tout. Mademoiſelle reſſemble tout-à-fait à Emilie ; pourquoi ne vous inſpireroit-elle pas les mêmes ſentiments ? Je les approuve, pourvu que Madame ne contrarie plus les miens.

Mme ARGANTE.

Perfide, je ſuis le jouet de vos caprices ! par quelle fatalité ne voyez-vous pas en moi des graces ?

RICHARD.

Là, là, parlons ſans paſſion.

Mme ARGANTE.

Oui, je dois étouffer une flamme à laquelle vous n'êtes plus ſenſible. Ne craignez plus de tendres reproches de ma part, cœur volage : voilà votre promeſſe.

RICHARD, *fort joyeux.*

Ah ! donnez : je l'accepte & la déchire avec grand plaiſir. Je vous avouerai que je craignois toujours,

de votre part, quelque tracaſſerie. Réjouiſſez-vous, tendres Amants ; je vous unirai ce jour même.

DAMIS.

Quel bonheur !

ÉMILIE.

Que j'en ſuis enchantée !

Mme ARGANTE, *bas, à part.*

Vous ſerez forcé de reprendre mes fers, Monſieur Richard ; & pour lors.... patience, patience !

SCENE VI.

Mme ARGANTE, DAMIS, ÉMILIE, MERLIN, RICHARD.

MERLIN, *venant du village, dit à Richard :*

MONSIEUR, voilà une lettre.

RICHARD, *à Merlin.*

Donne : elle peut être intéreſſante..... Préciſément..... Permettez.... (*il lit bas.*)

DAMIS, *bas à Merlin.*

Ah ! mon cher Merlin, tout a bien réuſſi.

ÉMILIE, *bas à Merlin.*

Je te dois mon bonheur.

Mme ARGANTE, *bas à Merlin.*

Je me ſouviendrai de toi.

MERLIN, *bas.*

Chut : il ne faut pas qu'il nous voie parler enſemble. Je vole annoncer votre bonheur à Marton. (*il entre chez M. Richard.*)

SCENE VII.

Mme ARGANTE, DAMIS, ÉMILIE, RICHARD.

RICHARD, *à lui-même, après avoir lu à demi-voix.*

OUI! vous ne pouviez me faire un plus grand plaiſir. (*haut*) Mademoiſelle, vous m'avez paru fort impatiente d'embraſſer votre ſœur : vous allez être ſatisfaite.

ÉMILIE, *ſurpriſe, à Richard.*

Quoi ?

RICHARD.

Ecoutez ce que mon frere m'écrit. (*il lit haut*)

« Des affaires eſſentielles me retiennent à Paris. Je ne veux « pas abuſer plus long-temps de votre complaiſance. Epou- « ſez votre pupille : j'en attends la nouvelle avec impatience. »

(*Tous ſont conſternés.*)

ÉMILIE, *à part.*

O Ciel !

RICHARD.

Nous ferons, dès ce soir, un double mariage. Je vais au village en ordonner les apprêts : à mon retour, nous nous raſſemblerons tous, & nous ne parlerons que de joie.

SCENE VIII.

MME ARGANTE, DAMIS, ÉMILIE; *tous ſe regardent quelque temps ſans ſe rien dire.*

DAMIS.

Ah! ma chere Emilie, que devenir!

ÉMILIE.

Hélas! je ſuis au déſeſpoir ; il va tout découvrir.

MME ARGANTE.

Je ſuis furieuſe! voilà mon mariage plus éloigné que jamais. La promeſſe de Monſieur Richard étoit mes ſeules armes..... J'entrevois une fourberie de Merlin. Le traître étoit d'accord avec ſon maître, pour la retirer d'entre mes mains.

DAMIS.

Ah, ſi je le croyois! le ſcélérat paieroit cher les chagrins qu'il nous cauſe.

SCENE IX.

Mme ARGANTE, DAMIS, ÉMILIE, MARTON ET MERLIN *ſortant de chez M. Richard.*

MERLIN, *conduiſant Marton d'un air triomphant.*

VIENS, ma chere Marton ; ſois témoin de mon triomphe ; (*à Damis & à Emilie*) & vous, faites éclater votre reconnoiſſance, Monſieur Richard ne vous gêne plus.

DAMIS.

Te voilà, coquin !

ÉMILIE.

Qu'as-tu fait, malheureux !

Mme ARGANTE.

Il faut le faire pendre.

MARTON, *à Merlin.*

Il me ſemble que la réception n'eſt pas trop brillante.

MERLIN.

Il me le ſemble auſſi : c'eſt, ſans doute, une plaiſanterie ?

DAMIS.

Une plaiſanterie! ah, traître!.... te voilà ſatisfait; ton Maître eſt nanti, par tes ſoins, de la promeſſe qu'il avoit faite à Madame. Préſentement il veut, dit-il, procurer à Mademoiſelle le plaiſir d'embraſſer ſa ſœur, & conclure ce ſoir un double mariage.

MERLIN, *avec un grand étonnement.*

Ce que vous dites-là eſt-il bien vrai? Par quel malheur Monſieur Richard a-t-il changé d'avis?

ÉMILIE.

La lettre que tu lui as portée eſt de ſon frere, qui le diſpenſe de l'attendre, & le preſſe de m'épouſer au plutôt.

MERLIN.

En ce cas, tout eſt perdu. Vous pouvez jouer alternativement le rôle d'Hortenſe & d'Emilie; mais vous ne pouvez pas épouſer votre Tuteur, & Monſieur en même-temps.

DAMIS.

Il plaiſante encore, après nous avoir fait la trahiſon la plus horrible!

MERLIN, *à Damis.*

Doucement, s'il vous plaît. (*très-ſérieuſement.*) N'offenſez pas ma probité. Si j'étois d'accord avec Monſieur Richard, il ſauroit qu'Hortenſe eſt dans ſon Couvent, & n'auroit point parlé de faire un double mariage.

Mme Argante.

Mais cette promeſſe, qui auroit pu du moins nous ſervir pour alarmer mon perfide, mon volage, ou pour gagner du temps, pourquoi me l'enlever?

Merlin.

Je croyois bien faire.

Damis.

Voilà les intrigants! ils mêlent, ils brouillent tout : enſuite, ils vous abandonnent. Si tu ne répares ta ſottiſe.... (*il tire l'épée*) (1).

Marton, *retenant Damis.*

Tout beau! Songez qu'il doit être mon époux.

Merlin.

Retiens-le, Marton. La mort eſt la choſe que je hais le plus.

Damis.

Tu mourras de ma main, ſi tu ne nous retires du précipice où tu nous a jettés.

Merlin.

Donnez-moi du moins quelque temps pour réfléchir.

Damis.

Réfléchis, mais promptement; ou bien....

Merlin.

Attendez..... (*bas*) Que ne ſuis-je loin d'ici! (*haut*) Paix....oui....pas mal..... Je le tiens. La

(1) Mme Argante, Émilie, Damis, Marton, Merlin.

nécessité m'a dicté un stratagême qui va me tirer d'embarras.

ÉMILIE.

Que je t'aurai d'obligation !

MERLIN.

On ne le goûtera peut-être pas d'abord ; mais si l'on prend garde à ma situation, on conviendra que je n'en ai point d'autre.

DAMIS.

Eh oui ! tout est permis dans des cas pressants.

MERLIN.

Je suis ravi que vous pensiez ainsi. Madame est-elle de cet avis ?

Mme ARGANTE.

Mon cœur au désespoir goûtera tous les partis que tu prendras. (*ils se rassemblent tous pour écouter.*)

(1) MERLIN.

C'est au mieux.... Cachez premierement ce fer dont la vue m'épouvante. (*d'un air de confidence*) Or sus, le seul & le meilleur parti qui me reste.... est.... de décamper. (*il s'enfuit.*)

---

(1) Mme ARGANTE, ÉMILIE, MERLIN, DAMIS, MARTON.

SCENE X.

Mme ARGANTE, ÉMILIE, DAMIS, MARTON.

DAMIS *veut poursuivre Merlin ; Marton le retient.*

NE crois pas échapper à ma vengeance.

Mme ARGANTE, *avec fracas.*

Me voila sans promesse, me voilà sans époux! le scélérat! il est digne du dernier supplice. Je vole armer mes gens contre lui, & le faire assommer.

SCENE XI.

ÉMILIE, DAMIS, MARTON.

MARTON.

VOUS l'avez alarmé..... mais il m'aime : je vais l'engager à vous servir encore. Mademoiselle, rentrez chez votre tante pour quitter cet habit, & passez vîte dans votre appartement.

ÉMILIE, *s'en allant.*

Fut-il jamais deux Amants plus malheureux! (*elle entre chez Madame Argante.*)

SCENE XII.

DAMIS, MARTON.

DAMIS.

J'EMBRASSE l'eſpoir que tu me donnes. Tu connois Emilie : juge de mon déſeſpoir, ſi je la perds. Promets tout à Merlin.

MARTON.

Raſſurez-vous. Quand on eſt généreux, & qu'on a une jolie femme dans ſes intérêts, il n'eſt rien dont on ne vienne à bout.... Demandez. (*elle entre chez M. Richard ; Damis, chez Madame Argante.*)

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

GRÉGOIRE, *seul, sortant de la maison de M. Richard, & regardant derriere lui.*

Voici, morgué, trois parsonnes qui sont, comme l'an dit, trois têtes dans un bonnet. Alles manigançont queuque chose : faut se tapir darriere ces âbres pour acoûter. Ah, le grand coup! si, en prouvant que ce Marlin qu'on me parfere, cache un fourbe sous son pourpoint, je pouvions l'empêcher de jouer not Maître!.... Mais, chut. (*il se cache à gauche.*)

SCENE II.

GRÉGOIRE, *caché ;* MARTON, *ſortant de chez M. Richard*, MERLIN, ÉMILIE.

ÉMILIE.

MERLIN, mon ſort eſt entre tes mains.

MERLIN.

Que puis-je faire !..., J'ai beau ruminer...,

MARTON.

Abandonneras-tu deux Amants ſi tendres !..... (*bas*) Et ſi généreux !

MERLIN.

Hélas !

ÉMILIE.

Pour t'intéreſſer davantage à mon ſort, je te donne cette bague.

MERLIN.

Marton, vois quelle tournure nous pourrons donner à cette affaire. Les diamants ſont beaucoup d'effet ſur l'imagination des femmes.

MARTON.

On te donne le bijou : c'eſt à toi d'être reconnoiſſant.

MERLIN.

Je ne ſais trop comment je le gagnerai.... J'y vais rêver. Mademoiſelle, rentrez chez vous, & ſoyez prête à prendre à chaque inſtant l'habit & les airs de votre ſœur, pour que Monſieur Richard puiſſe s'y méprendre, & vous donner au Marquis en croyant lui donner Hortenſe. Quelque expédient que je trouve, il faudra toujours en venir-là.

GRÉGOIRE, *dans le fond à demi-voix, d'un air content.*

Bon! j'avons tout entendu, & j'allons vîte au devant de not Maître li tout dégoiſer. (*il ſort du côté du village.*)

SCENE III.

MARTON, MERLIN, ÉMILIE.

MARTON.

MERLIN?....

MERLIN.

Marton?....

ÉMILIE.

Tout eſt perdu!

MERLIN.

Je le vois bien.

ÉMILIE.

Tout eſt déſeſpéré !

MERLIN.

Oui, tout eſt découvert : nous n'avons rien oublié.

ÉMILIE.

Grégoire va dire à Monſieur Richard ſous quel déguiſement j'eſpérois le tromper.

MERLIN.

Le diable s'en mêle.

MARTON.

Allons, Merlin ; il ne faut pas te laiſſer abattre : un nouveau péril doit redoubler ton courage.

ÉMILIE.

Fais de nouveaux efforts, je t'en conjure.

MERLIN.

Marton, ſois mon génie, inſpire-moi.

MARTON.

Je le veux bien.

MERLIN.

La fortune a beau me regarder de travers ; je la brave, ſi tu me favoriſes d'un regard bien tendre.

MARTON.

Voyons : que lis-tu dans mes yeux ?

MERLIN.

Bien des choſes. Qu'ils ſont éloquents !..... Ecoutez, Monſieur Richard connoît-il l'écriture d'Hortenſe ?

MARTON.

Non.

MERLIN.

Et la tienne ?

MARTON.

Encore moins.

MERLIN.

Vivat ! une lettre a fait le mal, une lettre le réparera.

ÉMILIE.

Oui ; mais la découverte du déguiſement ne nuira-t-elle pas ?

MERLIN.

Au contraire ! je tournerai tout à notre avantage.

ÉMILIE.

Je reſpire.

MARTON.

Fais-nous part de tes nobles projets.

MERLIN.

J'y conſens.... Mais j'apperçois M. Richard & Grégoire. (*M. Richard & Grégoire écoutent au fond du Théâtre ; ils viennent du village.*)

SCENE IV.

MARTON, MERLIN, ÉMILIE, GRÉGOIRE, RICHARD.

ÉMILIE.

OH Ciel!

MERLIN.

Ne vous troublez point.

MARTON.

Ils nous regardent.

MERLIN.

J'en ſuis ravi. Cours, Marton, écrire à-peu-près. (*il lui parle à l'oreille.*)

MARTON, *s'en allant.*

Je ſuis au fait. (*elle entre chez M. Richard.*)

SCENE V.

MERLIN, ÉMILIE, RICHARD, GRÉGOIRE.

MERLIN, *bas,*

Et nous, Mademoiſelle, reſtons encore ici, pour donner à Marton le temps de faire ce que je lui ai dit, & à Monſieur Richard, celui de voir que nous ſommes en grande intelligence. Il eſt ſur-tout eſſentiel qu'il vous voie rentrer chez vous..... (1) Ils approchent : priez-moi tout haut de vous ſervir.

ÉMILIE, *haut.*

Mon cher Merlin, puis-je compter ſur toi ?

MERLIN, *fort haut.*

N'en doutez pas, Mademoiſelle. Rentrons, & venez vous préparer à votre déguiſement ; je vous ſervirai, puiſque je l'ai promis. Entre nous, Monſieur Richard eſt un bonhomme que je joue par-deſſous la jambe. (*il s'en va avec Emilie chez M. Richard.*)

(1) RICHARD & GRÉGOIRE *dans le fond ;* MERLIN, ÉMILIE.

SCENE VI.

RICHARD, GRÉGOIRE.

GRÉGOIRE.

Eh bian, morgué! vous avez vu & entendu que je vous disions vrai ; & que votre Factoton est un traître !

RICHARD.

Qui l'auroit jamais cru !

GRÉGOIRE, *d'un air de bonhommie.*

Tenez, mon cher Monsieur Richard, je sommes tout joyeux d'empêcher qu'on ne vous joue un vilain tour. J'en avons dans le cœur un plaisir.... là.... une joie.... tant y a, le bian que je faisons aux honnêtes gens nous fait itou un grand bian.

RICHARD.

Comment a-t-il pu m'en imposer, à moi qui suis si bon physionomiste ?

GRÉGOIRE.

Bon, bon ! je sommes bian meilleur philosomiste que vous : j'ons toujours dit qu'il étoit un coquin, & v'là que tout prouve que j'ons bian décidé.

RICHARD.

Je veux l'aller trouver : je veux le confondre. Suis-moi : tu verras.... Je ferai beau bruit.

GRÉGOIRE.

Eh, morgué, à quoi ſarvira vot'bruit ? Boutez-le à la porte, ſans autre lantiponage. S'il vous parle, il vous en fera encore accroire.

RICHARD.

Je l'en défie... Il ne me croyoit pas ſi près. Ne vient-il pas lui-même de me confirmer ſa trahiſon ?

SCENE VII.

MERLIN, *écoutant à part, & ſortant de chez M. Richard ;* RICHARD, GRÉGOIRE.

GRÉGOIRE, *à M. Richard.*

N'IMPORTE : les pu grands frippons ſont ceux qui ſavont le paraître le moins.

MERLIN, *bas à lui-même.*

C'eſt de moi qu'il parle, ſans vanité.

GRÉGOIRE.

Cettui-ci, morgué, vous perſuadera qu'il vous ſart fidèlement... Je vous conſeillons...

RICHARD.

Te voilà toujours avec tes conſeils ! tais toi... Je ne ſuis pas dupe.

MERLIN, *bas à lui même.*

A la preuve. (*Haut à M. Richard* (1)) Ah ! Monsieur, je vous trouve à propos, pour vous instruire d'un tour qu'on veut vous jouer.

RICHARD, *à Merlin.*

Ah, maître fourbe !

MERLIN.

Pourquoi vous fâcher contre Grégoire ? il est si bon enfant ... Mais parlons de moi. Que vous m'aurez d'obligation ! vous me recompenserez.

RICHARD.

Traître, pendart, infâme !

MERLIN, *se retournant, comme pour voir à qui parle M. Richard.*

A qui dédiez-vous donc ces épithetes ? Seroient-elles pour moi qui viens vous rendre un signalé service ?

RICHARD, *ironiquement.*

Je te connois trop bien pour te traiter si mal. Merlin est un domestique si zélé ...

MERLIN.

Ah, Monsieur ... Il est vrai !

RICHARD.

Voyons le ~~signalé~~ service que tu viens me rendre.

MERLIN.

Voilà premierement une bague qu'Emilie m'a

(1) RICHARD, MERLIN, GRÉGOIRE.

donnée, pour m'engager à vous tromper. Je l'ai prise, afin de mieux cacher mon jeu ; & je vous la rends. Puisque vous devez épouser votre pupille, tous ses biens sont à vous.

RICHARD, *à part.*

Vraiment ceci commence à me prouver qu'il pourroit être honnête homme. Voyons, voyons.

GRÉGOIRE, *bas, à part.*

Voyons comme il se tirera d'affaire.

MERLIN.

Je suis un serviteur incorruptible.

RICHARD, *haut.*

Sachons quel est le tour qu'on veut me jouer.

MERLIN.

Vous savez qu'Emilie veut vous tromper...

RICHARD.

Oui.

MERLIN.

Vous savez qu'Hortense veut vous épouser ?

RICHARD.

Oui, oui.

MERLIN.

Quand les femmes ont résolu quelque chose, vous savez...

RICHARD.

Eh, de grace, dis-moi ce que j'ignore, & non pas ce que je sais.

MERLIN.

Daignez m'apprendre auparavant s'il eſt vrai que vous avez réſolu de réunir les deux ſœurs pour faire un double mariage.

RICHARD.

Oui, dans l'inſtant : mon frere me diſpenſe de l'attendre.

MERLIN.

Ah, comme ces ruſées femelles ſavent adroitement ſaiſir les occaſions ! Pour en juger, liſez ce billet qu'Hortenſe, pendant votre abſence, a jetté à ſa ſœur par cette fenêtre.

RICHARD.

Donne vîte : voyons. (*il lit :*)

« On veut me marier au Marquis : j'aimerois mieux « donner la main au vieux Richard, dans l'eſpoir d'être « bientôt veuve..... »

(*Il s'interrompt.*)

Je dois donc les folies qu'elle m'a dites à la généreuſe envie d'enterrer vîte un mari ?

MERLIN.

Vous avez deviné du premier mot : c'eſt là ſon ambition.

RICHARD.

Elle eſt louable.

MERLIN.

Elle eſt du moins fort à la mode.

RICHARD *lit.*

« Dès que nous pourrons nous joindre, il faut changer « d'habit, & nous copier mutuellement jusqu'à ce que votre « Tuteur, trompé par notre ressemblance, vous ait donnée « à votre Amant, & m'ait épousée. Adieu. »

(*à part*)

Voilà le déguisement dont cet imbécille de Grégoire m'a parlé. Voyons jusqu'au bout. De la prudence, du jugement, Richard.

GRÉGOIRE, *à part.*

Il va, morgué, donner dans le panneau!

MERLIN, *empêchant Richard d'écouter Grégoire.*

Emilie m'a communiqué ce billet, pour m'engager à lui faciliter une entrevue secrette avec sa sœur. J'ai refusé : elle m'a suivi avec cette bague. Voyant son obstination, j'ai feint de vouloir la servir : elle auroit pu s'adresser à quelque domestique moins fidele, à Grégoire, par exemple.

GRÉGOIRE.

Fort bian : je serai le coquin, & li l'honnête homme.

RICHARD.

La bague l'auroit peut-être tenté. Il t'écoutoit dans l'instant où tu disois à Emilie de se préparer au déguisement : il a mal pris la chose, il est venu, comme un étourdi, me la raconter à tort à travers ; & m'a fait un pot-pourri...

MERLIN.

Vous me ſurprenez !

GRÉGOIRE, *à Richard.*

Quoi ! vous croyez ?....

RICHARD.

J'admire comme un idiot peut donner une tournure déſagréable à tout ! ſelon ſon rapport, tu étois clairement un frippon.

MERLIN.

Qui, moi ?.... Il a bien mal entendu.

GRÉGOIRE.

Tu Dieu, qual hypocrite !.... Acoutez-moi.

MERLIN, *l'interrompant.*

Grégoire a eu mauvaiſe opinion de moi !... N'importe : ſa démarche prouve ſon zele. Permettez que je l'embraſſe. Je me ſens, pour les ſerviteurs fideles, une eſtime..... une..... (*il embraſſe Grégoire, & lui ſerre la gorge.*)

GRÉGOIRE.

Ouf, il m'étrangle !

MERLIN, *à Grégoire.*

C'eſt par excès de tendreſſe.

GRÉGOIRE, *à part.*

Morgué, ma préſence li nuit : il veut, à force de careſſes, que je dénichions : duſſions-nous crever, je n'en ferons rian.

MERLIN, *bas, à lui-même.*

Oh ! le bourreau prend racine à cette place !

RICHARD.

Merlin, vois la bague.... Je ne te la rends pas : ce bijou te seroit inutile ; mais tu seras content. On ne sauroit assez payer les bons services.

MERLIN.

Monsieur.... Il n'y a pas de quoi.

RICHARD.

Oh ça, Merlin, il est question à présent de parer le coup qu'on veut me porter.

MERLIN.

Allons, vous plaisantez ! Je connois votre prudence. Vous savez trop bien que les complots des deux sœurs ne sauroient vous nuire, si elles ne se voient pas avant le mariage du Marquis ; & vous éviterez toute surprise, en revenant à votre premier projet. Oh, je vous devine !

RICHARD.

En effet, les premieres idées des gens d'esprit sont toujours les meilleures. Voilà qui est décidé ; je ne changerai plus d'avis. (*il fait quelques pas pour sortir.*)

MERLIN, *à part.*

Nous voilà sortis d'un grand labyrinthe.

GRÉGOIRE, *à part.*

Je sommes certain que mon pauvre diable de Maître donne tête baissée dans quelque piége ; Marlin est trop content.

MERLIN, *à part.*

Ce drôle cherche à me pénétrer.

RICHARD, *revenant.* (1)

Attends.... Je réfléchis.... oui : il me vient une penſée beaucoup meilleure.

MERLIN, *bas, à part.*

Ahie, tant de fécondité me chagrine !

RICHARD.

Loin de différer mon bonheur, je vais, au contraire, commencer par épouſer ma pupille.

MERLIN, *bas, à part.*

Nous ſommes morts, enterrés !

RICHARD.

Je vois que tu es ſurpris de ma réſolution ; tu l'admires ?

MERLIN.

Beaucoup aſſurément.... Mais, ſelon ce que vous a dit Emilie ; elle ne ſe déterminera jamais à vous donner la main, que le Marquis ne ſoit lié à une autre, ou tout-à-fait ſur le point de l'être.

RICHARD.

Ne va-t-il pas épouſer Hortenſe ?

MERLIN.

Bon ! Emilie oſe toujours ſe flatter qu'il n'en fera rien.

---

(1) MERLIN, RICHARD, GRÉGOIRE.

RICHARD.

J'invente tout-à-coup un moyen pour lui prouver le contraire, & pour accorder en même-temps mon impatience avec ma sûreté....

MERLIN.

Eh, Monsieur, votre premier projet étoit si beau! Pourquoi en changer? Vous m'alarmez.

RICHARD.

Rassure-toi. Lorsque le Notaire & son Clerc seront ici, je ferai appeller les deux sœurs: l'une sortira par cette porte; l'autre, avec Damis, par celle-là. Je ne les perdrai pas de vue, & les obligerai à signer chacune de son côté.

MERLIN, *consterné, à part.*

Il faut céder à tant de coups de foudre.

GRÉGOIRE, *bas, à part.*

Bon! Je voyons visiblement sur la phylosomie de Marlin que not Maître avise bian.

RICHARD.

Je me fais une fête de voir l'embarras de ceux qui vouloient me tromper, & de me divertir à leurs dépens.... Ah, ah, ah.... (*il rit.*)

GRÉGOIRE, *haut, malignement.*

Allons, de la joie, Monsieur Marlin, tout ira à marveille.

MERLIN, *haut.*

Oui, oui; je vois que la scène peut être fort plaisante.

RICHARD.

Oh! très plaisante!..... Et je touche au moment de la voir, puisque l'on va m'apporter les deux contrats dans la minute.

MERLIN, *très surpris.*

Dans la minute!

RICHARD.

Oui. Je ne suis retourné dans le village que pour les ordonner: nous n'aurons qu'à remplir les blancs. Garde-moi le secret; & les trompeurs seront trompés. Tu sens bien cela.

MERLIN.

Mieux que personne.

RICHARD, *riant.*

Ah! ah! que je vais m'amuser! D'où vient donc que tu ne ris pas, toi?

MERLIN.

Vous m'excuserez; je ris tant que je puis.

RICHARD.

Suis-moi, Grégoire: toi, reste ici pour m'avertir lorsque les Notaires viendront. (*il rentre chez lui avec Grégoire.*)

SCENE VIII.

MERLIN, *ſeul.*

FERME ! pourſuis, Fortune cruelle ! Il ne te manquoit plus que de me forcer à rire du coup affreux que tu me portes ! Les Amants ſont perdus ſans reſſource ; & moi je n'ai qu'à me pendre..... Me pendre ! Non, ma foi, je n'en ferai rien..... Jamais aucun Merlin ne s'eſt pendu lui-même.... Tremblez, Monſieur Richard : vous ſerez l'époux de Madame Argante ; j'unirai Damis à ſa chere Emilie ; &..... malheur à Grégoire !

ACTE CINQUIEME.

Dans la nuit.

SCENE I.

MERLIN, *ſeul, en rêvant.*

DOUCEMENT, doucement, Monſieur Richard ! Vous avez formé un projet trop contraire à nos deſſeins ; &, en bonne conſcience, nous ne pouvons pas vous le paſſer. Comment voulez-vous que nous vous faſſions voir les deux ſœurs en même-temps, puiſqu'il n'y en a qu'une dans le pays ? La choſe n'eſt pas poſſible. Il faut être raiſonnable. Tout ce que nous pouvons pour votre ſervice, c'eſt de vous faire abandonner cette idée, & de vous en faire prendre une autre plus conforme à nos vœux. Emilie, Marton & Madame Argante me ſeconderont..... Il vient : à l'ouvrage, Merlin, à la gloire !....

SCENE II.

MERLIN, RICHARD.

MERLIN, *à Richard.*

Eh vîte, eh vîte, Monſieur! j'ai fait une découverte de la derniere importance.

RICHARD.

Eh bien, qu'eſt-ce?

MERLIN.

Apprenez....

RICHARD.

Quoi?

MERLIN.

Tâtez ma joue : elle peut vous atteſter une partie de ce que j'ai à vous dire.

RICHARD.

Parle, toi-même.

MERLIN.

Marton, de ſa main potelée, vient de me donner une douzaine de ſoufflets.

RICHARD.

L'impertinente! Pourquoi ce traitement?

MERLIN.

Pour me récompenſer des ſoins que je me ſuis donnés en vous remettant la lettre d'Hortenſe.

RICHARD.

D'où a-t-elle pu ſavoir que tu trahis pour moi Hortenſe & ſa ſœur ? tu me ſurprends.

MERLIN.

Vraiment, vous n'êtes pas au bout de votre ſurpriſe. O temps ! ô mœurs ! Grégoire, le ſeul témoin de notre converſation, ce même Grégoire que j'embraſſois avec tant de cordialité, eſt mon rival : & charmé de faire ſa cour à mes dépens, il a tout rapporté à Marton.

RICHARD.

Le traître !

MERLIN.

Oh, le trait eſt indigne !... En vérité, quand je vois la fauſſeté qui regne dans le monde, je ſuis tenté de fuir dans un déſert. Vous avez des lumieres, Monſieur ; vous connoiſſez les hommes : convenez qu'on en voit rarement de ma probité & .... de la vôtre.

RICHARD.

Oui, certainement.

MERLIN.

Le plus grand mal, c'eſt que votre Jardinier a pouſſé l'indiſcrétion amoureuſe, juſqu'à révéler les précautions que vous devez prendre pour rompre les meſures d'Hortenſe & d'Emilie.

RICHARD.

Le pendard !..... (*d'un air ſatisfait*) J'oſe dire

moins me flatter qu'on déſeſpere à préſent de me tromper.

MERLIN.

Au contraire.

RICHARD.

Comment, au contraire !

MERLIN.

Oui, Monſieur, j'ai compris que Marton & Emilie forment les plus belles eſpérances ſur votre projet même. Dans le moment où je vous parle, Marton eſt chez Hortenſe : elle l'exhorte à ne pas ſe rebuter.

RICHARD.

Tu m'alarmes. Je donnerois tout au monde pour découvrir quel eſt leur eſpoir.

MERLIN.

Peſte, je le crois bien ! cette découverte ſeroit très importante pour vous..... Chut, quelqu'un marche : écoutons.

SCENE III.

MARTON, ÉMILIE, *en Amazone, ſortant de chez Mme Argante;* MERLIN, RICHARD.

MARTON.

VENEZ, belle Hortenſe. Grégoire m'a promis de ſe rendre ici pour parler de nos affaires, ſans riſquer d'être ſurpris par M. Richard, & ſur-tout par Merlin, ſon digne confident.

MERLIN, *bas à Richard.*

Ah, comme le hazard nous ſert! Si vous voulez aller retenir Grégoire chez vous, je jouerai ici ſon perſonnage à la faveur de la nuit. Marton me fera part de ſes ſecrets, & je vous rapporterai tout.

RICHARD, *bas à Merlin.*

Que tu es ſimple! ne vaut-il pas mieux que tu ailles toi-même amuſer mon jardinier? il ſera plus plaiſant qu'on me faſſe part de la trame qu'on ourdit contre moi-même.

MERLIN, *bas.*

Vous avez une préſence d'eſprit qui me ſurprend toujours.

RICHARD, *bas.*

Il faut que je contrefaſſe ma voix.

MERLIN.

Sans doute : parlez bas, & peu. Je vais trouver Grégoire... (*bas à Emilie & à Marton en paſſant*) Je l'ai mis ſur le bord du précipice : une ſecouſſe. (*Il entre chez M. Richard.*)

SCENE VI.

ÉMILIE, MARTON, RICHARD

MARTON.

J'ENTENDS du bruit... Grégoire, eſt-ce toi ?

RICHARD, *contrefaiſant ſa voix.*

Me voici.

MARTON.

Approchons, Mademoiſelle ; c'eſt lui-même.

RICHARD, *bas à part.*

Comme elle donne dans le piége !

MARTON.

Au nom de notre amour, mon cher Grégoire, exhorte ton Maître à ne point changer de réſolution, & à réunir les deux ſœurs pour ſigner les contrats.

RICHARD, *contrefaiſant ſa voix.*

Pourquoi ?

MARTON.

Ne vois-tu pas que l'imprudence même lui a dicté ce projet en notre faveur. Il faut néceſſairement que le Marquis ſoit préſent à la ſignature : il ne brave Emilie que parcequ'il ne la voit pas : dès qu'il l'appercevra, il rougira de ſon infidélité, & volera à ſes pieds, lui demander un généreux pardon, qu'elle brûle d'accorder.

RICHARD, *bas à part.*

En effet, cela ſe pourroit bien. J'y mettrai bon ordre.

EMILIE.

Tu comprends bien auſſi, mon cher Grégoire, que puiſque ton Maître a l'imprudence, la folie de vouloir à ſon âge épouſer une jeune perſonne, il me donnera la main dès qu'il déſeſpérera d'obtenir ma ſœur.

RICHARD, *bas, à part.*

Elle n'en démordra point.

EMILIE, *riant.*

Je ne puis m'empêcher de rire, quand je me figure la mine que fera Monſieur Richard, en voyant Damis aux pieds d'Emilie.... Ah, ah, ah!...

MARTON, *riant auſſi.*

Grégoire, n'eſt-il pas bien amuſant de jouer les Amants ſurannés, qui oublient que l'amour eſt fait pour les jeunes gens, & veulent plaire avec une hu-

meur bizarre, revêche, capricieuſe, jalouſe...; avec l'air d'un ſiécle ambulant?...

RICHARD, *bas à part.*

Ah, ſerpent domeſtique!

MARTON.

Avoue donc que cela eſt divertiſſant.

RICHARD, *contrefaiſant ſa voix.*

Oui, oui.... très-divertiſſant.... (*à part*) Euh!...

EMILIE.

Marton?

MARTON.

Mademoiſelle?

EMILIE.

J'admire la ſimplicité de Monſieur Richard, qui enfante avec peine préciſément le projet le plus dangereux pour lui; tandis qu'il lui étoit ſi facile de rompre toutes nos meſures. Il pouvoit attendre ici les Notaires, ſigner les contrats ſans nous; les envoyer remplir en même temps, l'un chez ma ſœur, l'autre chez moi: &, pour rendre toutes nos tentatives inutiles, ne pas perdre ces deux portes de vue, comme on dit qu'il a fait ce matin, lorſqu'il croyoit ma ſœur chez ma tante.

RICHARD, *bas, à part.*

Tout ce qu'elle dit m'avoit déjà paſſé par la tête.

MARTON.

Il eſt vrai qu'alors...

ÉMILIE.

Alors, ma chere Marton, notre meilleur parti eût été de cacher notre dépit, & de ſigner en enrageant tout bas.

MARTON.

Vous m'y faites ſonger : nous étions perdues, ſi Monſieur Richard eût eu cette idée. Mais, raſſurons-nous ; il n'aura pas l'eſprit de prendre de ſi ſages précautions.

RICHARD, *vivement avec ſa voix ordinaire.*

Si fait, parbleu, il les prendra : ſoyez en ſûres.

EMILIE ET MARTON, *feignant d'être troublées.*

Ahie.

SCENE V.

ÉMILIE, MARTON, GRÉGOIRE, MERLIN, RICHARD : *Merlin & Grégoire ſortent de chez M. Richard.*

MERLIN, *bas, dans le fond.*

VOYONS l'effet qu'aura produit notre ruſe.

GRÉGOIRE, *bas dans le fond.*

Puiſque Marlin ne nous guette plus, je voulons le guetter à not' tour.

RICHARD,

RICHARD, *bas, à part, riant.*

Elles ſont furieuſes.

MERLIN, *bas, à lui-même.*

Monſieur eſt de ce côté, j'entends du bruit de l'autre : courons-y ! ce ne peut être qu'Emilie & Marton.

GRÉGOIRE, *bas.*

Motus.

MERLIN, *bas à Grégoire, croyant parler à Marton.*

Marton, Monſieur Richard a-t-il renoncé à ſon maudit projet?

GRÉGOIRE, *contrefaiſant la voix de Marton.*

Oui.

MERLIN, *bas.*

Bon! la dupe eſt maintenant dans nos filets.

GRÉGOIRE, *avec éclat.*

Oh ! pour le coup, not Maître, Marlin vient de ſe trahir ; il croyoit parler à Marton.

RICHARD.

Oh, oh ! diroit-il vrai ?

MARTON, *bas à part.*

Le traître !

ÉMILIE, *bas.*

Nous ſommes perdues.

MERLIN, *bas à lui-même.*

Le bourreau !... Tâchons de le rejoindre...

(*il ſaiſit Richard.*) Scélérat, ſi tu me trahis, je t'étrangle.

RICHARD, *haut.*

Doucement ... comme on me ſerre ! ... Mais j'ai ſûrement entendu la voix de Merlin.

MERLIN, *bas à lui-même.*

Autre infortune ! fuyons vîte.

GRÉGOIRE *ſaiſit Merlin.*

Non jarni, vous ne fuiraiz pas ... Monſieur, je l'tenons.

RICHARD, *haut.*

Il y a ici quelque choſe d'extraordinaire. Pour ſavoir la vérité, courons nous emparer de la porte.

GRÉGOIRE.

Il ſe démène bian ; mais morgué, il ne nous échappera pas.

RICHARD, *ſur ſa porte.*

Grégoire, le tiens-tu toujours?

GRÉGOIRE.

Pas tout-à-fait : c'eſt li qui me tiant bian fort par les deux oreilles. Mais c'eſt à-peu-près la même choſe, puiſque je ſavons qu'il n'eſt pas rentré ... Ahie, ahie ! ... (*Merlin s'échappe, & entre chez Madame Argante.*)

SCENE VI.

ÉMILIE, MARTON; GRÉGOIRE, RICHARD.

RICHARD.

HOLA hé, vîte, quelqu'un ! qu'on apporte de la lumiere..... Allons donc! qu'on ſe dépêche.

SCENE VII.

ÉMILIE, MARTON, GRÉGOIRE; MERLIN, RICHARD; *Merlin, qui étoit rentré par la porte de Madame Argante, revient par celle de M. Richard, un flambeau à la main, qu'il remet enſuite à un Domeſtique.*

MERLIN.

D'où vient tout ce tapage? Ah, mon cher Maître! vous ſeroit-il arrivé quelque malheur?

RICHARD, *étonné.*

Que vois-je! c'eſt Merlin!

GRÉGOIRE.

C'eſt le diable!

MARTON, *à Emilie.*

Mademoiſelle, ne déſeſpérons de rien.

MERLIN.

Qu'eſt-ce ? vous voilà tous bien ſurpris !

GRÉGOIRE.

Moi, ſur-tout !

RICHARD, *avec étonnement.*

Ah ! mon pauvre Merlin, juge de mon étonnement. Grégoire m'a ſoutenu que tu étois ici, qu'il te tenoit pour t'empêcher de rentrer.

MERLIN, *à Richard.*

Qui, moi ? ah, vous avez vu ?

RICHARD.

Préſentement je vois bien que cela eſt faux.

GRÉGOIRE.

Que j'enrageons de bon cœur.

RICHARD.

Le ſcélérat a voulu me prouver que tu me trahiſſois.

MERLIN.

Ah ! ah ! Grégoire, mon ami ! n'étoit-ce pas aſſez de m'enlever ma Maîtreſſe, ſans vouloir me ravir encore le bien le plus précieux, l'honneur ?

GRÉGOIRE.

Morgué !

MERLIN.

Et vous, Monſieur, avez-vous pu me ſoupçon-

ner un moment? vous qui avez tant de preuves de ma fidélité.

RICHARD.

Il eſt vrai.

GRÉGOIRE.

Jarnigué!

MERLIN.

Vous qui connoiſſez tous les ſtratagêmes que l'amour peut dicter à l'amoureux Grégoire!

GRÉGOIRE, *à Merlin.*

Amoureux vous-même.

RICHARD.

Tout autre auroit été, comme moi, la dupe de ce fourbe. Croirois-tu qu'il a eu l'effronterie de contrefaire ta voix pour me tromper plus facilement, & de me ſauter à la gorge pour te rendre plus criminel à mes yeux?

GRÉGOIRE.

Tatigué!

MERLIN.

Comment diable, vous ſauter à la gorge! cela paſſe la raillerie.... Et, contrefait-il bien ma voix?

RICHARD.

A s'y méprendre.

MERLIN.

Ah, Grégoire, Grégoire!.... Les fourbes font tôt ou tard une mauvaiſe fin.

GRÉGOIRE.

Par la jarnigoi!... Cela me feroit jurer comme un chartier embourbé. (*à Richard*) Tant y a que j'ons tantôt vu pâlir Marlin, quand vous avez parlé de réunir les deux ſœurs : cela doit être le grand *tuautem*. Tenez-vous-y ; je vous le conſeillons.

MERLIN, *bas, à Richard.*

Comme il va toujours à ſon but !

RICHARD, *bas, à Merlin.*

Oui ; & comme il donne toujours des conſeils!.... (1) (*à Grégoire*) J'aime à te voir tout faire, tout tenter pour plaire à Marton : il eſt vrai qu'elle a de beaux yeux.

MARTON, *à Richard.*

Monſieur, vous êtes trop poli.... (*à Grégoire à demi-voix*) Feins de n'avoir pas remarqué s'ils ſont jolis ou laids.

GRÉGOIRE, *à Marton.*

Il ne faut point de feintiſe à ça.

MARTON, *à demi-voix.*

Bien !

ÉMILIE, *à demi-voix, à Grégoire.*

Ferme ; continue.

GRÉGOIRE, *à toutes deux.*

Vous gauſſez-vous de moi? ou à quel jeu jouons-nous ?

(1) ÉMILIE, MARTON, GRÉGOIRE, RICHARD, MERLIN.

RICHARD, *à toutes deux.*

Ah, la belle fineſſe ! je vous entends toutes les deux.... (*à Grégoire*) Et toi, ne te donne plus une peine inutile : je ſuis inſtruit des motifs qui te font agir.

GRÉGOIRE.

Je ne les cachons pas. Mon grand-pere, qui étoit Jardinier de votre grand'mere, avoit de l'affection pour alle ; ma mere, qui étoit Jardiniere de votre pere, avoit de l'affection pour li : partant je devons, pour bian des raiſons, vous affectionner itou beaucoup ; &....

RICHARD.

Cependant tu as beaucoup plus d'affection pour Marton que pour moi ?

MARTON, *à demi-voix.*

Jure qu'il n'en eſt rien : il te croira, peut-être.

ÉMILIE, *à demi-voix.*

Oui, jure bien fort.

GRÉGOIRE.

Sont-ils tretous devenus fous ? tenez not'cher Maître, Marlin vous braſſe je ne ſavons quel tour, je ne ſavons comment, je ne ſavons par où ; mais je vous conſeillons.... eh non, non, je vous prions de ne bouter votre patarafe ſur aucun contrat, que vous n'ayez fait venir les deux ſœurs ici, & que vous ne les ayez bian examinées enſemblement : vous ne riſquez rian à le faire.

RICHARD.

Quelque ſot ! tu le ſais bien ce que j'aurois à redouter.... Et Monſieur le Marquis, eh ?.... Si tu dis encore un mot, ta ſcélérateſſe ſera punie.

MARTON, *careſſant Grégoire.*

C'eſt en vain que nous feignons, mon cher Grégoire, on eſt inſtruit de notre amour. Laiſſe-toi rouer de coups, s'il le faut : ma tendreſſe ſaura te faire oublier ces petits malheurs.

GRÉGOIRE, *à Marton.*

Allez vous promener.... J'enrageons, je crêvons ! Celui-ci me veut battre, l'autre me veut embraſſer : il n'y a morgué pas pu de raiſon d'un côté que de l'autre.... Je nous en allons, car je n'y pouvons pu tenir : mais je ne ſommes pas ſurpris ſi y a pu de frippons que d'honnêtes gens ; ils jouont un pu biau jeu. (*il entre chez M. Richard.*)

SCENE VIII.

ÉMILIE, MARTON, RICHARD, MERLIN.

MERLIN, *à Richard.*

Il ſort déſeſpéré de n'avoir pu vous tromper: mais, peſte, cela n'eſt pas auſſi facile qu'on le croit!

RICHARD.

Non, parbleu! Pour vous, Meſdames, qui me trouvez ſi ſimple, je veux vous prouver que vous vous trompez, & renchérir ſur les précautions que vous m'avez généreuſement dictées.

MERLIN, *bas, à part.*

Ahie, ahie! va-t-il encore tout détruire?

RICHARD.

Je ſais, à n'en pouvoir douter, qu'Emilie eſt chez elle.

MERLIN, *haut, vivement.*

Oh, rien n'eſt plus sûr!

RICHARD.

Je l'y laiſſe, loin des regards du Marquis....

MERLIN.

A merveille!

RICHARD, *à Emilie.*

Je m'empare de vous : je vous retiens ici.....

MERLIN.

Encore mieux.

RICHARD.

Et ne vous perds pas de vue, que vous n'ayez ſigné votre contrat avec Monſieur le Marquis..... (*avec un air ravi*) Eh bien, admirez à préſent ma ſimplicité !

MERLIN.

Comment diable, c'eſt un trait de génie !..... (*bas, à part*) Je n'aurois pas mieux fait cet arrangement..... (*haut*) Tandis que vous ferez ſigner l'Amazone ici, j'emploierai toute mon éloquence auprès de votre future, pour la faire ſigner de ſon côté : de ſorte que tout ſera terminé en même-temps ; & cela, ſans courir le moindre danger, & ſans que vous ſoyez obligé d'entendre tous les mauvais propos qu'Emilie tiendra contre vous dans le premier moment de dépit.

ÉMILIE, *ironiquement.*

Je vois, par cet arrangement, quel eſt mon ſort.

MARTON, *à Merlin.*

Monſtre indigne du jour, tu nous perſécutes bien ; mais je conſens de mourir fille, ſi je ne t'arrache les yeux.

MERLIN.

Me voilà sûrement aveugle !

RICHARD, *avec ſatisfaction.*

Elles ſont au déſeſpoir !

(ÉMILIE & MARTON *ne peuvent s'empêcher de rire.*)

RICHARD, *étonné.*

Elles rient, Merlin !

MERLIN, *à Richard.*

Ce n'eſt que du bout des levres, & pour vous cacher leur rage. Riez d'elles à votre tour : ainſi va le monde, à raiſon qui peut.

RICHARD.

C'eſt bien dit. (*riant*) Oui, oui, riez. Voici les Notaires. Voyons ſi votre belle humeur continuera.

MERLIN, *riant auſſi.*

Oh, voilà le plaiſant ! Pour le coup, rira bien qui rira le dernier.

SCENE IX.

ÉMILIE, MARTON, LE NOTAIRE, LE CLERC, RICHARD, MERLIN.

LE NOTAIRE, *à Richard.*

J'APPORTE les deux contrats, tels que vous les avez demandés. Voilà celui de Monſieur le Marquis ; voilà le vôtre.

RICHARD, *au Notaire.*

Donnez le dernier, que je ſigne au plus vîte. (*il ſigne*) *JEAN-GILLES RICHARD.* Allez chez moi : vous y trouverez ma future : dites-lui que Damis ſigne ici, & priez-la très poliment de mettre ſon nom à côté du mien.

LE NOTAIRE.

Ne venez-vous pas avec moi ?

RICHARD.

Je m'en garderai bien : il eſt très important que je reſte ici, & pour cauſe. Merlin, accompagne Monſieur, & ſur-tout que ton zele ne ſe démente point.

MERLIN, *à Richard.*

Soyez tranquille : je ne vous laiſſerai aucun doute ſur ma fidélité. (*il entre, avec le Notaire, chez M. Richard.*)

SCÈNE X.

MARTON, ÉMILIE, Mme ARGANTE, DAMIS, LE CLERC, RICHARD.

RICHARD, *à Damis & à Madame Argante.*

Vous arrivez tous deux fort à propos. Liſez ce contrat, monſieur le Marquis : j'eſpere que vous en ſerez content.

DAMIS.

Vous vous intéreſſez ſi généreuſement à mon ſort, que j'aurois tort de ne me pas confier entiérement à vous.

RICHARD, *à Madame Argante.*

Pour vous, Madame, ayez la complaiſance de ſigner.

Mme ARGANTE, *à Richard, avec douceur.*

Il le faut bien, puiſque vous êtes inſenſible à ma douceur, à ma complaiſance, à ma beauté. (*elle ſigne.*) Vous voilà ſatisfait... En vérité, je ne comprends plus rien aux hommes... Je me retire, (*avec colere*) pour cacher le dépit que me cauſe ton mauvais goût, monſtre de perfidie! (*elle entre chez elle.*)

RICHARD, *à Madame Argante qui ſort.*

Là, là, ce chagrin paſſera.

SCENE XI.

MARTON, ÉMILIE, DAMIS, LE CLERC, RICHARD.

RICHARD, *à Emilie.*

A vous maintenant, Mademoiſelle ; allons, ſignez : que ma préſence ne vous gêne point; jurez à votre époux la tendreſſe la plus vive, la plus conſtante.... (*bas à part.*) Je ſuis malin !

EMILIE *ſigne.*

Un véritable amour n'employa jamais les ſerments : la ſeule perfidie y a recours. J'ai fait voir à Damis toute ma ſenſibilité. L'empreſſement avec lequel je ſigne lui prouve que mon cœur eſt toujours le même, & il l'en croit bien mieux que les diſcours les plus étudiés.

DAMIS, *ſaiſiſſant la plume.*

Oh oui ! permettez que j'aſſure au plutôt mon bonheur. (*Il ſigne.*) Quel plaiſir je vais goûter à vous aimer, à vous le dire, à vous le prouver, par les attentions les plus tendres, les plus délicates ! Ah, Monſieur, que ne puis-je vous peindre la ſituation de mon ame ! vous verriez aux délices, à la volupté qu'elle éprouve, à quel point je vous ſuis redevable.

RICHARD, *bas à part.*

Ah, la dupe! (*haut*) Je ſuis enchanté de contribuer à votre félicité. Donnez ce contrat, que je ſigne à mon tour... Non, cela ne ſeroit pas prudent: il faut que je ſache auparavant ſi Emilie a ſigné de ſon côté.

DAMIS, *bas à part.*

Ciel!

ÉMILIE, *bas, à part.*

Quelle réflexion fatale!

MARTON, *bas.*

Pour cette fois, il ne nous reſte plus de reſſource.

SCENE XII.

MARTON, ÉMILIE, DAMIS, LE NOTAIRE, LE CLERC, RICHARD.

LE NOTAIRE, *venant de chez M. Richard.*

LA Dame a ſigné de très bonne grace.

RICHARD.

Eſt-il bien vrai? Ah, quel bonheur! Je n'ai plus rien à craindre; voilà ma ſignature, & vivez heureux. (*Il ſigne.*)

DAMIS.

Mon bonheur eſt maintenant certain.

EMILIE, *à part.*

Je reſpire.

MARTON, *à part.*

Nous avons eu une furieuſe peur.

SCENE XIII.

LE NOTAIRE ET LE CLERC, *dans le fond :* MARTON, ÉMILIE, DAMIS, RICHARD, Mme ARGANTE, MERLIN, GRÉGOIRE; *Madame Argante, Merlin & Grégoire ſortent de chez M. Richard.*

GRÉGOIRE, *accourt en riant.*

PLACE, place à la poulette, à la jeune mariée.

RICHARD.

Venez, ma pouponne, ma charmante ... Ciel! que vois-je? (*il recule.*)

Mme ARGANTE, *appuyée ſur Merlin, à Richard.*

Votre épouſe! Faut-il qu'on ſoit obligé de vous tromper, pour vous faire remplir votre parole? (*ſe donnant des graces*) Mourez de honte d'avoir cauſé tant de chagrin à une jolie femme.

RICHARD,

RICHARD, *à Madame Argante.*

Non, mais j'étouffe de dépit. Par où êtes-vous paſſée ?

MERLIN, *à Richard.*

Par une porte que nous vous indiquerons : nous n'avons plus d'intérêt à vous la cacher. . . . .

RICHARD. . . .

Oh, le ſcélérat ! que n'ai-je pas à redouter ! Emilie, ma chere Emilie, où êtes-vous ?

MARTON.

La voici. C'eſt bien mal à vous de l'avoir ſi cruellement refuſée.

EMILIE, *à Richard.*

Oui, Monſieur. Hortenſe n'eſt point ſortie de ſon Couvent. J'ai joué alternativement deux rôles : je reprends mon vrai caractere, pour vous prier de pardonner une ſupercherie à laquelle vous m'avez contrainte ; c'eſt la derniere fois que vous aurez à vous plaindre de moi.

DAMIS, *à Richard.*

Je veux vous forcer par mes bons procédés, à vous féliciter d'avoir comblé mes vœux.

RICHARD.

Ouf, je ſuis confondu ! . . .

GRÉGOIRE.

Et nous, je ſommes tout joyeux, & je vous falicitons de bian bon cœur, note cher Maître. Tenez, j'ons remarqué dans not' jardinage que lorſ-

qu'un arbriſſeau ſe joint à un vieux âbre, le prémier languit, & l'autre crêve, ou ne fait que pouſſer du bois. Partant je vous conſeillons d'être bianaiſe ; &...

RICHARD, *à Grégoire.*

Paix.... (*au Notaire*) Monſieur le Gardenote, vous êtes un...

LE NOTAIRE, *à Richard.*

Doucement, Monſieur ! de quoi vous plaignez-vous ? Vous me priez d'aller préſenter le contrat à votre future. Je vois Madame Argante : je ſais que vous lui avez fait jadis une promeſſe : elle ſigne ; je la laiſſe faire, & je ſuis très innocent.

Mme ARGANTE.

Vous héſitez en vain, petit perfide : je ſuis votre femme : je vous le prouverai, & je ferai valoir tous mes droits, tous mes droits.

RICHARD.

Et moi, je ferai... je ferai... du moins... murer cette maudite porte qui fait mon malheur. (*il rentre chez lui.*)

MERLIN.

Maintenant nous vous le conſeillons.

GRÉGOIRE, *ſuivant ſon Maître.*

Il eſt, morgué, bien tems.

SCENE XIV.

MARTON, ÉMILIE, DAMIS, Mme ARGANTE, MERLIN.

MARTON.

Je te donne à Monsieur le Marquis. Allons faire notre mariage à l'ombre du sien.

LES
ÉTRENNES DE L'AMOUR,

COMÉDIE-BALLET

EN PROSE, ET EN UN ACTE,

Représentée pour la premiere fois sur le Théâtre de la Nation, le premier Janvier 1769.

PRÉFACE.

On me diſpenſera de faire une poétique, pour prouver que les Pièces allégoriques peuvent être agréables ; mais que les épigrammes, les madrigaux, les *calembourgs* galants dont ce genre vit, ſont incompatibles avec la bonne Comédie.

D'après cet aveu, le Lecteur ne me ſoupçonnera certainement pas de faire grand cas de cet Ouvrage.

Las d'entendre répéter que je ne mettois pas le moindre eſprit dans mes Comédies, je voulus m'eſſayer dans le ſeul genre où ce miſérable *eſprit* fût permis, peut-être même néceſſaire ; & je crois ne pouvoir mieux reconnoître la complaiſance avec laquelle le Public a toujours reçu cette bagatelle, qu'en lui promettant bien de n'avoir plus la même foibleſſe.

PERSONNAGES.

L'AMOUR.

LINDOR, } Amants extrêmement jeunes.
ZIRPHÉ, }

UN ACTEUR.

MONDOR, vieux Financier.

L'ABBÉ.

La COMTESSE, jeune veuve, Coquette.

La SUITE DE L'AMOUR, composée des Graces, des Jeux & des Ris.

La SUITE DE L'HYMEN, composée d'un vieux Robin, d'un Invalide, d'un Pâtre, d'un vieux Seigneur, & de leurs Femmes, tous vêtus à l'antique.

La Scène est d'abord sur le Théâtre, ensuite dans le Temple de l'Hymen.

LES ETRENNES DE L'AMOUR,

COMÉDIE-BALLET.

SCENE PREMIERE.

L'ACTEUR *annonçant.*

MESSIEURS, nous aurons l'honneur de vous donner demain une repréſentation de, &c. ſuivie... (*On fait du bruit derriere le Théâtre.*) Chut... ſuivie de.... (*le bruit redouble, l'Acteur dit avec humeur*) Quel train derriere le Théâtre?

Les trois portes du fond s'ouvrent : l'Amour paroît à celle du milieu, entouré des Graces ; des grouppes de Ris & de Jeux occupent les deux autres.

L'AMOUR, *s'avançant tout-à-coup avec sa ſuite.*

C'eſt l'Amour qui fait du fracas dans vos couliſſes.

L'ACTEUR.

On s'apperçoit bien qu'il ne marche plus à petit bruit.

L'AMOUR, *ſe rajuſtant.*

Heureuſe année & bonne recette.... Vous me voyez tout eſſoufflé & bien en déſordre.

L'ACTEUR, *malignement.*

Il ſeroit quelquefois indiſeret de vous en demander la cauſe.

L'AMOUR.

Je puis maintenant vous la dire ſans fatuité. J'ai promis de donner aujourd'hui des étrennes; mille perſonnes de tout âge & de tout ſexe ſe ſont d'abord jettées ſur moi.

L'ACTEUR.

Tout ce qui vient de vous eſt ſi précieux....

L'AMOUR.

Une foule de Petits-Maîtres m'ont arraché mes aîles.... (*avec fineſſe*) Eh! qu'en ont-ils affaire?

L'ACTEUR.

Vous les connoiſſez bien, à ce qu'il me paroît.

L'AMOUR.

Cependant je ne les vois jamais qu'en paſſant.

L'ACTEUR.

Ces Meſſieurs ſont accoutumés à bruſquer l'Amour. Que vois-je ! vous êtes ſans arc ?

L'AMOUR.

Quelques Prudes me l'ont enlevé... Voudroient-elles s'en ſervir pour lancer les traits de la médiſance & de la calomnie ?... Mais non, je les connois, elles en feront un meilleur uſage.

L'ACTEUR.

Vous êtes trop complaiſant de vous dépouiller ainſi.

L'AMOUR.

Bon ! Je connois vingt Déeſſes ſurannées qui ſeront flattées de refaire mon équipage.... Changeons de diſcours. Savez-vous ce qui m'amene ?

L'ACTEUR, *myſtérieuſement.*

Avons-nous cette obligation à quelqu'une de nos Actrices ?

L'AMOUR.

Je viens pour vous tous. Il me reſte des préſents à faire ; vous avez à la porte pluſieurs perſonnes qui les deſirent : ordonnez qu'on les laiſſe entrer ; elles formeront des Scènes variées qui pourront faire une petite bagatelle ſans prétention, & nous l'offrirons au Public pour ſes étrennes.

L'ACTEUR.

L'Amour eſt ſûr de faire recevoir favorablement tout ce qu'il imagine ; mais il me permettra de lui

dire, qu'une bagatelle amuſe beaucoup mieux, quand elle eſt ornée de chants & de danſes.

L'AMOUR *à l'Acteur.*

AIR (1).

Qui mieux que moi poſſede l'art de plaire?
Qui mieux que moi peut combler vos deſirs?

A ſa ſuite.

Mariez à ma voix une danſe légere;
Prouvons que le Dieu de Cythere,
Eſt le Dieu des talents, & le Dieu des plaiſirs.

La ſuite de l'Amour exécute une danſe vive & légere.

L'ACTEUR.

Je ſuis comblé de vos bontés, & je vole les annoncer à mes camarades.... (*il ſort*)

L'AMOUR.

Euphroſine, Aglaé, Cyane, allez augmenter le nombre des Beautés qui parent cette ſalle. Puiſſiez-vous voir ſans chagrin qu'il y a plus de trois Graces.

Vous Jeux, vous Ris, paſſez dans le Parterre, & dites à chacun de ces Meſſieurs, que l'Amour traitera déſormais favorablement tous ceux qui ſeront indulgens... partez... Quelqu'un s'avance déjà; on ſait que je n'aime point à languir.

(1) On trouvera, à la fin du volume, tous les Airs gravés; ils ſont de la compoſition de M. *Boyer*.

SCENE II.

L'AMOUR, LINDOR ET ZIRPHÉ, *au fond du Théâtre.*

L'AMOUR.

VOILA deux amants bien occupés. Ils ſont dans l'âge heureux de l'innocence ! cachons-nous un inſtant pour les écouter. Que j'aime à entendre le langage de deux cœurs qui ne connoiſſent pas encore l'art !... Hélas ! c'eſt un plaiſir que je goûte ſi rarement !... (*il ſe cache.*)

LINDOR, *un livre à la main.*

Oui, ma chere Zirphé ; partages-tu ma joie ? C'eſt de l'amour que nous ſentons. Ce Roman vient de nous l'apprendre ; qu'il m'eſt cher !

ZIRPHÉ, *avec une ſurpriſe ingénue.*

Quoi, Lindor ! c'eſt l'Amour qui nous cauſe tant de chagrin quand ma bonne nous ſépare ?

LINDOR.

Oui, Zirphé ; mais c'eſt lui qui redouble notre plaiſir, quand nous nous revoyons après un moment d'abſence.

ZIRPHÉ.

Et, dis-moi, Lindor ; eſt-ce lui qui me trouble, qui agite mon cœur dès que tu me prends la main ?

LINDOR.

Oui, ma chere Zirphé! c'eſt auſſi lui qui me cauſe une joie infinie, quand les Dames trouvent ta taille admirable, tes yeux charmants, & qui me donne de l'humeur, quand les hommes te font le même compliment.

ZIRPHÉ.

Ah! ah! pourquoi cela?.... Et dis-moi encore, eſt-ce l'Amour qui, depuis quelque temps, me rend inſipides tous les petits jeux de mes compagnes, ſur tout lorſque tu n'es pas de la partie?

LINDOR.

Oui; c'eſt lui qui dirige tous nos ſentiments. Ne ſommes-nous pas dans la même ſituation que les perſonnages de ce Roman? Tout ce qu'ils ſentent, nous le ſentons; nous penſons tout ce qu'ils penſent.

ZIRPHÉ, *ſoupirant.*

A-peu-près.

LINDOR.

Tu préferes de ſimples fleurs préſentées de ma main, aux dons les plus magnifiques que les autres voudroient te faire.

ZIRPHÉ.

Oh, oui! & je n'en crois bien reſpirer l'odeur qu'en les couvrant de mes baiſers.

LINDOR.

Que je les trouve brillantes, quand tu veux bien

me les rendre, après les avoir portées quelque temps ! Qui peut leur donner ce prix ? Ah ! l'Amour.

ZIRPHÉ.

Je goûte un plaiſir infini à le croire.

LINDOR.

Tiens, ma chere Zirphé ; je t'aime encore plus que le Héros de ce livre n'aime ſa maîtreſſe. Il eſt, dit-il, ému, troublé, quand il la voit ; & moi, je le ſuis, en appercevant la moindre des choſes qui t'appartiennent. La vue ſeule de ton ſerin me cauſe un trouble.... une agitation....

ZIRPHÉ.

Il ne me paroît jamais plus aimable que lorſqu'il vient à moi en te quittant ; il me ſemble qu'il veut me faire partager toutes les careſſes que tu lui as faites. Ah ! Lindor, comme je les lui rends de bon cœur !

LINDOR, *un peu fâché.*

Ce que tu dis devroit me faire plaiſir ; cependant je ſuis préſentement un peu piqué contre ton ſerin... je ne ſais pourquoi.

ZIRPHÉ, *ſoupirant.*

Ah ! mon cœur me dit auſſi bien des choſes que je ne puis définir.

(*l'Amour reparoît.*)

LINDOR.

Eh bien, Zirphé ! volons vers l'Amour ; j'eſ-

pete que les étrennes qu'il nous donnera.... Zirphé..... C'eſt lui-même, mon cœur me le dit.

ZIRPHÉ, *tournant la tête.*

Comme le cœur me bat!... je n'oſe le regarder... Eſt-il laid, comme ma bonne me le dit, ou joli, comme le peint ma couſine?

LINDOR.

Il eſt charmant! il a ton ſourire, tes traits!

ZIRPHÉ, *s'enhardit peu-à-peu, regarde l'Amour, & s'écrie:*

Ah, Lindor! c'eſt bien plutôt à toi qu'il reſſemble. Que je vais l'aimer! que je l'aime déjà!

L'AMOUR.

Voilà comme penſent les vrais Amants. Je ſuis toujours le fidele portrait de l'objet qu'ils adorent... Approchez, aimables enfants, demandez tout ce qu'il vous plaira; ſi j'oblige ſouvent des perfides, pourrois-je refuſer quelque choſe aux Amants parfaits?

ZIRPHÉ.

Demande, Lindor; nos intérêts ſont communs.

LINDOR.

Non, Zirphé, choiſis toi-même.

L'AMOUR.

Voulez-vous mon bandeau, Zirphé.

ZIRPHÉ.

Je ne pourrois plus voir Lindor.

L'AMOUR

L'AMOUR.

Desirez-vous mes traits ?

LINDOR, *vivement.*

Elle n'en a pas besoin.

L'AMOUR.

Et vous, Lindor ; voulez-vous mon flambeau ?

LINDOR.

Il est dans mon cœur !

L'AMOUR.

Voyons ce livre.... Oh ! oh ! il est dicté par le sentiment même. Celui-là ne corrompra pas vos cœurs. Allez achever de le lire : il vous éclairera sur le choix que vous devez faire.

LINDOR, *avec empressement.*

Oui, Zirphé ; allons. Tu liras, toi.

ZIRPHÉ.

Non, tu fais mieux sentir ce que tu dis.

LINDOR.

Ah ! ta bouche embellit tout ce qu'elle prononce.

ZIRPHÉ.

Attends, Lindor ; il me vient une idée..... Nous lirons tous deux ensemble.

LINDOR.

Oui, oui ; tous deux ensemble. Oh dieux ! je n'ai jamais eu tant de goût pour la lecture.

SCENE III.

L'AMOUR, *seul.*

QUE mon empire seroit agréable, si tous mes sujets leur ressembloient ! Mais, hélas ! dans un siecle soumis à l'inconstance, l'Amour est contraint d'être moins difficile .... sur-tout s'il craint l'oisiveté.

SCENE IV.

L'AMOUR, MONDOR, L'ABBÉ.

L'ABBÉ, *d'un ton pincé.*

L'AIMABLE fils de Cypris n'ignore pas que je sers sous ses étendarts.

L'AMOUR.

Votre uniforme me l'annonce.

L'ABBÉ.

Au moins, je ne suis encore qu'un petit Abbé volontaire ; & l'offre de ma main peut accompagner celle de mon cœur.

L'AMOUR.

C'est fort bien ; mais peu m'importe.

MONDOR.

Vous voyez un honnête financier à qui vous devez des étrennes brillantes. J'ai rangé ſous vos loix une Dame de la premiere qualité... Oh, je ſuis pour la qualité, moi!

L'AMOUR.

La Reine & la Bergere ſont égales à mes yeux.

MONDOR.

Peſte! c'eſt une femme fiere! Il falloit être magnifique, avoir mes manieres nobles pour lui plaire.

L'ABBÉ.

Une veuve douce, modeſte, des plus aimables, avoit juré de fuir votre Empire; & quoique ſtylé à rendre les femmes parjures à de pareils ſerments, ma conquête m'a coûté beaucoup.

MONDOR.

Parbleu! je défie qu'elle vous ait autant coûté que la mienne. Je donnai hier à ma Comteſſe pour ſes étrennes, une fête de vingt mille livres.

L'ABBÉ.

Bah!... Et moi j'ai préſenté ce matin à ma Belle, un Madrigal... délicieux, en vérité.

L'AMOUR.

Vous êtes, tous les deux, certains d'un retour bien tendre!

L'ABBÉ.

Je ne ſuis pas vain; mais je puis me flatter d'être

aimé ..... prodigieuſement ..... Avec tous les talents d'Ovide, on trouve aiſément des Corines.

MONDOR.

Je ſuis sûr de mon fait auſſi. Plutus court la poſte ſur vos terres. Donnez-moi à réduire.... une Pénélope, ſi vous en trouvez, je lui enverrai tant de navettes d'or.... tant de navettes d'or, que ſa toile ſera bientôt achevée.

L'AMOUR.

Avant de vous récompenſer, il eſt bon que je parle à la Dame qui paroît. (*à part*) Voilà deux originaux d'eſpece différente qui vont être bien humiliés.

MONDOR, *à part.*

C'eſt ma Comteſſe.

L'ABBÉ, *à part.*

C'eſt mon incomparable veuve.

MONDOR, *bas à l'Amour.*

Ma fête n'a pas été inutile. On vient ſe féliciter avec vous de m'avoir captivé.

L'AMOUR, *malignement.*

Vous êtes un heureux mortel!

L'ABBÉ, *bas à l'Amour.*

Ma belle veuve a médité ſur mes vers. Elle vient prier le Dieu des cœurs de lui conſerver le mien.

L'AMOUR, *d'un ton railleur.*

Rien ne vous réſiſte.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *avec beaucoup d'étourderie.*

L'AMOUR veut bien permettre que je lui faſſe ma révérence.... Ah! vous voilà Monſieur Mondor.... (*à l'Amour*) Je me flatte d'avoir une réputation formée dans votre empire.... Eh! c'eſt encore le petit Abbé.... (*à l'Amour*) Sans doute, mon nom eſt gravé en lettres d'or dans vos Temples.... Mais, mais, en vérité, c'eſt que je ſuis enchantée de me trouver ainſi en pays de connoiſſance.

L'AMOUR.

Vous arrivez à propos, Madame, pour décider auquel de ces Meſſieurs je dois votre cœur. Ils penſent tous deux l'avoir rangé ſous mes loix.

LA COMTESSE.

Quoi, ſérieuſement! tous les deux s'en flattent! Ah! la bonne plaiſanterie!

L'ABBÉ, *à part.*

C'eſt la conquête que prétendoit avoir fait Mondor?... (*bas, à la Comteſſe*) Avouez, Madame, qu'il exiſte des mortels bien préſomptueux.

LA COMTESSE, *faiſant effort pour ne pas éclater, & malignement.*

Je ne vois que cela.

MONDOR, *à part, ricannant.*

Comment? l'Abbé vouloit aller ſur mes briſées ?.... (*bas, à la Comteſſe*) Il faut convenir, Madame, qu'on trouve des gens bien ſimples, bien crédules.

LA COMTESSE.

Oh, vous n'avez jamais dit plus vrai.

L'AMOUR.

A quoi bon vous contraindre? Riez ouvertement, vous en avez tous ſujet.

LA COMTESSE, *riant aux éclats.*

D'honneur, je ne pouvois plus m'empêcher d'éclater!.... L'aventure eſt plaiſante.... Mais, mais, très plaiſante! (*l'Abbé rit de Mondor, Mondor de l'Abbé, la Comteſſe de tous les deux. Tout-à-coup elle ſe jette entre Mondor & l'Abbé, & leur dit, avec le ſérieux le plus impoſant:*) Doucement, Meſſieurs, doucement! je ne ris plus, & je fais réflexion que je dois être très fâchée. Je commence par me plaindre de vous, Monſieur Mondor. Quel ſonge vous a fait croire que je vous aimois, & vous le fait publier?

L'ABBÉ.

Jettons-nous dans ce fauteuil, pour écouter tranquillement. Sa ſituation eſt tout-à-fait piquante.

MONDOR, *embarraſſé.*

Pardon, ma belle Dame..... J'ai cru que faire part à l'Amour de mon bonheur.....n'étoit pas une indiſcrétion.

LA COMTESSE.

Non, puiſque c'eſt un menſonge ; mais je ſuis outrée que vous m'ayez prêté ce ridicule.

MONDOR, *piqué*

Quoi ! Madame ; eſt-ce un ridicule.... (*la Comteſſe lui jette un coup-d'œil impoſant. Il dit, à part, à demi-voix :*) Que je ſuis ſot ! ſa condition & ſon air de dignité m'en impoſent à moi, qui ai déjà cinquante ans de Finance ! Je n'oſe lui parler de la fête que je lui ai donnée.

LA COMTESSE, *avec un petit air nonchalant.*

A propos de votre fête ; je vous félicite. Elle vous a fait honneur dans le monde..... je ne ſais pas trop pourquoi ; lorſqu'on a fait l'éloge de votre cuiſinier, de vos muſiciens, de votre artificier, du demi bel-eſprit qui ordonne tout cela, (*avec dédain*) vous m'avouerez qu'il ne vous reſte qu'un bien petit mérite.

MONDOR.

Ah ! j'enrage !

L'AMOUR.

Et moi, je ſuis vengé. Vous voyez que les traits de Plutus, quoique dorés, ne valent pas les miens.

MONDOR.

Quelle fatalité, attachée à notre état, nous rend les jouets de nos maîtreſſes?... Oh! je ſuis las d'être dupe, & je vais .... me marier.

LA COMTESSE.

Bien! les autres femmes, par égard pour la vôtre, ne vous duperont plus. Il eſt juſte qu'elle ait ſon tour.

L'AMOUR, *arrêtant Mondor.*

AIR.

Que votre deſſein ſait me plaire!
Vous ſerez un très bon époux.
Pour venir folâtrer chez vous,
Je quitterai ſouvent Cythere.
En attendant, recevez mon bandeau,
C'eſt le meilleur cadeau
Que je puiſſe vous faire.

MONDOR *ne ſait ſur quel ton le prendre; il accepte enfin le préſent avec un ris forcé.*

La plaiſanterie n'eſt pas mauvaiſe..... J'accepte votre préſent pour moi, & .... pour mes amis.

SCENE VI.

L'AMOUR, LA COMTESSE, L'ABBÉ.

L'ABBÉ, *ricannant avec fatuité.*

UN Amant disgracié ne rit que du bout des levres.... Me traiterez-vous aussi cruellement?

LA COMTESSE, *sur le même ton.*

Comme vous le méritez.

L'ABBÉ.

Je suis trop flatté!

LA COMTESSE.

En effet, le moyen de lui résister? Il est tout charmant, au moins, mon petit Abbé.

L'ABBÉ.

De grace, épargnez ma modestie.... (*à l'Amour.*) Vous entendez?

L'AMOUR, *malignement.*

Mieux que vous.

LA COMTESSE.

Oh ça!... Devinez le motif qui m'a engagée à souffrir vos assiduités.

L'ABBÉ.

Un fat diroit hardiment que c'est son mérite; mais... Je n'ose.

LA COMTESSE.

Et vous faites bien.... Je voulois ſimplement voir ſi votre déclaration ſeroit galante, ſpirituelle, ou mauſſade.

L'ABBÉ, *à l'Amour.*

Madame plaiſante.

L'AMOUR.

Oui... (*à part*) La plaiſanterie commence à devenir ſérieuſe.

LA COMTESSE, *ſur un ton moitié tendre, moitié malin.*

Savez-vous quelle eſt à préſent ma plus forte envie?

L'ABBÉ.

Mais... celle de me fixer, je penſe.

LA COMTESSE.

Tout au contraire! celle de voir ſur quel ton vous recevrez votre congé. ... Allons, Monſieur l'Abbé, un petit Madrigal pour chanter votre retraite.

L'ABBÉ.

Quel vertige! je tombe des nues.

L'AMOUR.

Vous avez tort. Pourquoi ne pas faire un choix plus conforme à votre état? Ecoutez-moi:

AIR.

Un Militaire
Semillant,
Qui ne veut plaire
Qu'en paſſant,
Doit, de la coquette
Bruſquer la défaite.

Qu'un Robin doucereux
Près d'une Beauté rigide,
Par ſon air timide
Hâte l'inſtant heureux.

Chez une joueuſe,
Un Financier adroit,
Sur une carte malheureuſe
Peut s'établir un droit.

Mais la fauſſe prude
Qui veut ménager en ſecret
Une tendre habitude,
Eſt le lot du petit collet.

Tenez ... je vous fais préſent de mes tablettes; vous y trouverez le nom des Femmes qui affichent la réforme.... Faites-en votre profit.

LA COMTESSE.

En effet, ne vous adreſſez plus à ce qu'on appelle dans le monde une jolie Femme. Vous partageriez, à la vérité, avec ſon ſapajou, ſon perroquet & ſes femmes, l'honneur de l'amuſer à ſa toilette; mais qu'eſt-ce en comparaiſon du rolle intéreſſant que vous pourriez jouer auprès de ces

Beautés ... que l'âge rend déſœuvrées ? ... vous m'entendez.

L'ABBÉ, *avec une politeſſe maligne.*

On ne peut pas mieux, Madame ! Je me ſuis trop preſſé de vous adreſſer mes vœux ; je conviens de mes torts : mais le bonheur de vous plaire me paroît trop précieux pour le perdre de vue, & j'eſpere que dans deux ans... oui, dans deux ans à peu-près, vous voudrez bien recevoir mon hommage.... (*à l'Amour*) Je ſors enchanté de votre préſent.... (*à la Comteſſe*) & flatté du plus tendre eſpoir. Dans deux ans donc, ma belle Dame... oui, dans deux ans.

SCENE VII.

LA COMTESSE, L'AMOUR.

LA COMTESSE.

MAIS... mais... il s'aviſe de perſifler, je penſe. Je n'ai pas fait attention à ce qu'il a dit.

L'AMOUR.

Il vous donnoit un tendre rendez-vous. Voulez-vous que je le rappelle ? (*feignant d'aller après l'Abbé.*)

LA COMTESSE, *l'arrêtant.*

Non, non : c'eſt une eſpece dont la converſation me donnoit déjà la migraine.

L'AMOUR.

Vous traitez mal vos adorateurs.

LA COMTESSE.

Qu'ils m'aiment, j'y conſens ; la plus ridicule conquête flatte toujours une femme : qu'ils ſoient aſſez ſots, pour ſe croire payés de retour, je ſuis bonne & veux bien le permettre : mais qu'ils oſent ſe vanter d'être aimés ! Le reſte des hommes me croiroit fixée, & ne m'adreſſeroit plus de vœux. Oh ! cela tire trop à conſéquence.

L'AMOUR.

Le bon petit cœur !

LA COMTESSE.

Parlons des étrennes que vous allez me donner. Faites-moi préſent de tous vos traits. Vous vous repoſerez à l'ombre de vos mirtes ... (*malignement*) Quelques jours de repos ne nuiſent pas à l'Amour ... Je tiendrai fort bien votre place dans le monde, à moins que vous ne redoutiez pour moi le deſtin de Phaéton.

L'AMOUR.

AIR.

De Phaéton la fin cruelle,
Sur votre ſort, ne me chagrine pas.
Dans mon empire on peut faire un faux pas,
Sans que la chûte ſoit mortelle.

(*à part*) En lui remettant mes armes je ne riſque point de faire des malheureux ; mes traits dé-

cochés par les mains d'une coquette ne font pas des bleſſures bien profondes. (*haut*) Voilà le préſent que vous deſirez, mais à condition que vous ne vous oppoſerez pas à la tendreſſe de deux jeunes Amants... Vous ne ſerez pas la ſeule mere que j'aurai rendue indulgente pour ſa fille.

LA COMTESSE, *ſurpriſe.*

Quoi ! ma fille !... (*riant*) En effet ! la voici avec mon pupile. Ah ! les pauvres enfants !

L'AMOUR.

Eloignez-vous un inſtant.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, ZIRPHÉ, LINDOR.

LINDOR *accourt.*

AMOUR ! Amour ! faites-nous préſent de votre guirlande. Nous ſavons maintenant qu'une chaîne de fleurs eſt ce que vous avez de plus précieux.

ZIRPHÉ.

Arrête. Nous avons lu que l'Amour ne doit pas nous unir ſans l'Hymen.

LINDOR.

Pardonne ! j'oubliois ce Dieu..... mais j'étois bien excuſable.

LA COMTESSE *paroiſſant entre les Amants, dit, avec ironie :*

C'eſt au mieux ! je ſuis enchantée de vous voir joliment enſemble !

LINDOR.

Nous ſommes perdus !

ZIRPHÉ, *très naïvement.*

Voilà, comme dans le Roman, des parents qui viennent traverſer nos amours.

LA COMTESSE *les embraſſe.*

Raſſurez-vous, mes enfants ; je ne puis blâmer en vous des ſentiments que j'ai éprouvés à votre âge.

L'AMOUR.

Je connois bon nombre de femmes qui ne ſont pas auſſi ſinceres.

ZIRPHÉ.

Dieux ! quel bonheur !

LINDOR.

Ah ! Madame !..... Ah ! Zirphé !..... mon cœur ne peut ſuffire à toute ma joie.

L'AMOUR.

Reparoiſſez, Jeux, Ris, Graces ; conduiſons Lindor & Zirphé au Temple de l'Hymen. Il eſt loin d'ici ; mais l'Amour fait en peu de temps bien du chemin.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LA SUITE DE L'AMOUR; L'HYMEN, LA SUITE DE L'HYMEN. *Une toile ſe leve : on voit l'Hymen endormi ſur ſon trône, & ſa ſuite autour de lui. Un Autel ſans feu eſt à ſes pieds.*

LINDOR, *reculant vers l'Amour.*

Quoi! c'eſt l'Hymen ?

ZIRPHÉ, *ſe jettant entre les bras de l'Amour.*

Qu'il eſt laid de près !

L'AMOUR.

C'eſt aſſez l'avis général; mais ne vous effrayez pas, & vous verrez qu'à mon aſpect il s'embellira.

(*L'Amour avance vers le temple, qui s'éclaire peu-à-peu. L'Hymen s'éveille ; ſa ſuite auſſi.*

L'HYMEN, *avec ſurpriſe.*

L'Amour aux pieds de mes autels ! c'eſt du plus loin qu'il me ſouvienne !

LA COMTESSE.

Sa ſurpriſe eſt fondée ; la plupart des époux lui ſont préſentés par l'intérêt.

L'AMOUR.

Comme freres, on nous voit rarement enſem-

ble

ble ; mais je veux me raccommoder avec toi. Pour te le prouver, reçois mon flambeau ; ce ſont les étrennes que je te donne.

L'HYMEN, *héſitant.*

Quoi !....

L'AMOUR.

Tu aurois bonne grace à le refuſer ! L'indifférence n'a-t-elle pas éteint depuis long-temps le tien ?

AIR.

De tes froideurs on murmure,
L'on s'en plaint à moi chaque jour.
Tu n'es un Dieu qu'en peinture,
Sans le flambeau de l'Amour.

L'HYMEN, *embraſſant l'Amour.*

Je reconnois mon frere à ſa généroſité.

L'AMOUR, *malignement.*

Bon ! tu n'es pas inſtruit de tous les ſoins que je me donne en ſecret pour toi. Mais réuniſſons-nous pour faire le bonheur de ces jeunes amants.

L'HYMEN.

Volontiers. Nous nous réconcilions toujours en faveur des cœurs vertueux.

L'AMOUR.

Pour rendre la fête plus complette, je veux que ta ſuite y prenne part. (*il regarde la ſuite de l'Hymen*) Ah ! les bonnes figures ! ces vieillards ſemblent ſe dire : quoi !... eſt-ce qu'il y a encore un

Amour ? ... Je veux le leur prouver en les rajeuniſſant : je ne ſaurois leur donner des étrennes plus brillantes.

L'Amour fait un ſigne : tout ce qui caractériſe les Vieillards, diſparoît ; & l'on voit à la place un jeune Robin, un Berger galant, un Officier élégant, un jeune Seigneur : leurs femmes éprouvent la même métamorphoſe. Ils témoignent leur joie, & remercient l'Amour en danſant.

VAUDEVILLE.

L'AMOUR.

TENDRES Amants, ſi vous voulez me plaire,
Par vos tranſports célébrez chaque jour
Tous les plaiſirs que donnent à Cythere
Les étrennes de l'Amour.

LINDOR.

Dieux ! quel bonheur ! mon ame eſt dans l'ivreſſe.
On ne commence à vivre que du jour
Où l'on reçoit des mains de la Tendreſſe,
Les étrennes de l'Amour.

LA COMTESSE.

Dans un boſquet cher à Zéphire & Flore,
Eglé, Damon ſe rendent chaque jour ;
Qu'y cherchent-ils tous deux avant l'aurore ?...
Les étrennes de l'Amour.

L'HYMEN.

Cloé nommoit l'Hymen un eſclavage ;
Depuis trois mois, Cloé me fait ſa cour :
Elle eſt prudente, & je dois ſon hommage
Aux étrennes de l'Amour.

L'AMOUR.

Le contrat fait, d'où vient donc que Thémire
Pleure, ſourit, ſoupire tour-à-tour ;
La pauvre enfant craint l'Hymen, & deſire
Les étrennes de l'Amour.

UNE PETITE FILLE.

Tous ces bonbons, dont j'étois ſi friande,
Vont me ſembler plus fades chaque jour ;
C'eſt que j'aſpire, en devenant plus grande,
Aux étrennes de l'Amour.

ZIRPHÉ.

Je ſens pourquoi ma Bonne vous outrage,
Et contre vous déclame chaque jour ;
C'eſt qu'elle n'oſe eſpérer, à ſon âge,
Les étrennes de l'Amour.

L'AMOUR, *au Public.*

Cibelle envain de traits mordants m'accable,
Pourvu qu'Hébé, l'ornement de ma Cour,
Daigne applaudir, d'un geſte favorable,
Aux étrennes de l'Amour.

LE
MARIAGE INTERROMPU,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES, ET EN VERS,

Repréſentée pour la premiere fois ſur le Théâtre de la Nation, le 10 Avril 1769.

PRÉFACE.

LOIN de cacher les larcins que je fais à l'Antiquité, je les décele toujours avec plaiſir. J'avouerai même que ma vanité eſt flattée d'avoir ſu glaner des richeſſes échappées à mes Prédéceſſeurs.

Le Mariage interrompu eſt tiré en partie de l'*Epidique* de Plaute. Voici l'avant-ſcène de la Piece latine.

« *Stratipocle*, fils de *Périphanès*, aime « éperduement une Courtiſanne. Il charge « *Epidique* de lui en procurer la jouiſ- « ſance. Celui-ci eſt fort embarraſſé, lorſ- « que *Périphanès* apprend qu'*Acropoliſ-* « *tide*, ſa fille naturelle, eſt priſonniere « de guerre. Il compte quarante mines à « ſon eſclave *Epidique*, & lui ordonne « d'aller délivrer ſa chere enfant qu'il n'a « jamais vue. *Epidique* court acheter la « Courtiſanne de ſon jeune Patron, & la « conduit au Vieillard qui, croyant em- « braſſer ſa fille, loge commodément chez « lui la Maitreſſe de ſon fils. »

Le reſte de la Piece latine n'a aucun rapport avec la mienne. *Plaute* ne fait paroître la Courtiſanne qu'une ſeule fois ſur la ſcène; & le dénouement ne nous apprend pas ſi elle reſte ou non dans la maiſon de *Périphanès*, après que la fourberie d'*Epidique* eſt découverte. Le Public décidera ſi cette même fourberie eſt plus décente ſur notre Théâtre.

J'ai encore mis à contribution les *Bacchides* du même Auteur; & je me félicite de devoir, à la Piece latine, une ſcène que je puis dire excellente, puiſqu'elle ne m'appartient pas.

Dans la Comédie que je viens de citer, « *Chriſale* favoriſe les amours de ſon jeune « Maître, & lui remet une ſomme conſi- « dérable qu'il a enlevée à ſon vieux Pa- « tron. Le jeune homme, piqué contre « ſa Maîtreſſe, qu'il croit infidelle, rend « l'argent à ſon pere; & voit, un inſ- « tant après, qu'il en a le plus grand be- « ſoin. Il s'adreſſe à l'adroit *Chriſale*: « celui-ci, découragé, ne veut plus le ſe-

« courir : mais bientôt il ſe laiſſe toucher ;
« il ordonne à ſon jeune Maître de pren-
« dre des tablettes, & lui dicte à-peu-près
« cette Lettre :

« SALUT A MON PERE.

« *Chriſale* me gronde ſans ceſſe, parce-
« que je vous ai rendu votre argent. Je
« vous avertis de prendre garde aux trames
« qu'il ourdit pour rattraper cette ſomme,
« & me procurer le plaiſir de la dépenſer
« avec des Courtiſannes, &c. &c. »

Je défie qu'un fourbe ait jamais mis en uſage un reſſort plus comique, & en même-temps plus attachant. C'eſt dommage que l'écrit ne reparoiſſe plus, & que l'intrigant n'en faſſe pas uſage, après l'avoir dicté avec tant d'emphaſe. J'ai tâché de tranſporter ſur notre Théâtre les beautés de la Scène latine : j'ai oſé davantage, j'ai tâché d'en tirer un plus grand parti que Plaute, & de la dénouer, en la rendant utile à l'intrigue. Ai-je réuſſi ? ce n'eſt point à moi à prononcer.

PERSONNAGES.

ARGANTE, pere de Damis.
DAMIS, Amant de Julie.
FORLIX, Frere d'Argante.
JULIE, jeune veuve.
MARTON, Femme-de-chambre de Julie.
FRONTIN, Valet de Damis.
Un vieux PORTIER,

La Scène eſt à Paris, & doit repréſenter un ſalon, au rez-de-chauſſée, ſur un jardin.

LE MARIAGE INTERROMPU,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, ET EN VERS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FORLIX, UN VIEUX PORTIER.

Ils entrent sur la pointe du pied, & traversent le Théâtre d'un air fort mystérieux.

FORLIX.

CHUT!

LE PORTIER.

Chut!

Il lui remet quelques clefs, & le fait entrer dans un cabinet.

SCENE II.

LE PORTIER, *seul.*

Je suis un sot: d'accord, Monsieur Frontin;
Mais je vous lâche là quelqu'un de plus malin.
D'ailleurs, certain billet, qu'au pere on a fait rendre,
Ce petit cabinet d'où l'on peut tout entendre,
Plus, la clef du jardin .... suffit.... de son congé
Le benet de Portier sera bientôt vengé;
Ensuite.... Paix, l'on vient.

(*il sort.*)

SCENE III.

MARTON, FRONTIN.

FRONTIN.

Il faut que je t'embrasse.

MARTON, *le repoussant.*

Tout beau!

FRONTIN.

De notre amour, que veux-tu que je fasse?

MARTON.

Notre amour!.... Je te hais.

FRONTIN.

Depuis quand ? Et pourquoi ?

MARTON.

Mais.... depuis que tu fais le discret avec moi.

FRONTIN.

Je t'ai découvert tout, ou le diable m'emporte.

MARTON.

Qu'il faut être effronté, pour mentir de la sorte !

FRONTIN.

Je t'ai dit que mon maître aimoit éperduement
Ta maîtresse Julie ; & que, dans cet instant,
Il peignoit à ses pieds son amoureux martyre.
Tu connois mon amour, je n'ai plus rien à dire.

MARTON.

Rien ?

FRONTIN, *d'un ton positif.*

Rien.

MARTON, *d'un ton d'ironie.*

Adieu, Frontin ; sincere Amant, bon soir.
Je sors pour m'acquiter d'un important devoir.

FRONTIN, *l'arrêtant.*

Où cours-tu ?

MARTON.

Vers Julie, en toute diligence ;
Je vais lui révéler un secret d'importance.

FRONTIN.

Ne peut-on pas savoir ce que c'est ?

MARTON.

Pourquoi non ?
Tu ne me caches rien ; par la même raiſon,
Mon cœur reconnoiſſant ne doit plus te rien taire.

FRONTIN.

Ah, que c'eſt bien parler ! voyons vîte, ma chere.

MARTON, *malignement.*

Je paſſois tout-à-l'heure auprès d'un cabinet
Où ton maître Damis te parloit en ſecret.
Il diſoit que Julie étoit belle & charmante,
Qu'il voudroit l'épouſer : mais qu'un certain Argante....

FRONTIN, *à part.*

Aih !

MARTON.

Pourroit s'oppoſer à cet engagement ;
Qu'il faudroit terminer ſans ſon conſentement,
Et bien cacher ſur-tout cet obſtacle à Julie....

FRONTIN, *à part.*

L'y voilà.... Comment faire ?

MARTON.

Or, conçois, je te prie,
Comme il eſt important que j'aille l'avertir.
J'y vole....

FRONTIN.

Ecoute.

MARTON.

Non.

FRONTIN, *la retenant.*

Attends.

MARTON.

Je veux ſortir.

FRONTIN

Tu nous perdras.

MARTON.

Tant mieux.

FRONTIN.

Je te demande grace,
Et je vais t'informer de tout ce qui ſe paſſe.

MARTON.

Me parleras-tu vrai ?

FRONTIN.

J'en jure, par la peur
Que j'ai de te voir faire ici quelque malheur ;
Mais, en revanche auſſi, promets d'être muette.

MARTON.

Va, parle ; ſois ſincere, & je ſerai diſcrette.

FRONTIN.

Dans un Hôtel garni tu crois loger ?

MARTON.

Eh bien ?

FRONTIN.

Reviens de ton erreur, ma belle ; il n'en eſt rien.
Tu crois Damis ſon maître ?

MARTON.

Oui ; n'ayant plus de pere.

FRONTIN, *regardant de tous côtés.*

Chut.

MARTON.

Quoi ?

FRONTIN.

Son pere vit.

MARTON.

A quoi bon nous le taire ?

FRONTIN.

Fripponne ! je vois bien qu'il faut te dire tout.
Voici notre Roman de l'un à l'autre bout.

MARTON.

Voyons.

FRONTIN.

Monſieur Argante a donné la naiſſance
A mon maître Damis, à la belle Conſtance :
Cette derniere, âgée environ de trois ans,
Fut conduite à Bordeaux chez un de ſes parents ;
Très riche....

MARTON.

Je connois Forlix & ſa richeſſe.

FRONTIN.

Forlix donc ſous ſes yeux fait élever ſa niece.
Sa grace, ſon eſprit & ſes attraits naiſſants,
Pour le tourment des cœurs, croiſſent avec le temps.
On lorgne cette fleur par la dot embellie ;
A peine elle a quinze ans que l'Hymen l'a cueillie.

MARTON.

MARTON.

Fort bien.

FRONTIN.

Trois ans après.... devine, mon enfant,
Ce que Conſtance fit ?

MARTON.

Un héritier.

FRONTIN.

Vraiment,
Elle fit beaucoup mieux : l'époux plia bagage ;
Conſtance recueillit un très riche héritage.

MARTON.

Au mieux !

FRONTIN.

On en reçoit la nouvelle à Paris :
Auſſi-tôt nous partons avec Monſieur Damis ;
Pour aller conſoler la dolente Conſtance.
Nous tariſſons ſes pleurs à force d'éloquence ;
Et bientôt nous allions nous remettre en chemin,
Quand deux jeunes Beautés, au teint frais, à l'œil fin,
Deux bijoux enrichis des tréſors du bel âge,
Heureuſement pour nous ſe mirent du voyage.

MARTON.

J'entends ; l'un eſt Julie, & l'autre moi ; je crois.
Ma maitreſſe étant veuve auſſi depuis vingt mois ;
Et laſſe enfin de voir ſon injuſte beau-pere
Lui diſputer ſon bien & juſqu'à ſon douaire,
De l'oncle de Conſtance elle écouta l'avis,

Réſolut de partir pour plaider à Paris :
Et Forlix vous chargea de nous pendant la route.

FRONTIN.

En chemin vous mettez nos deux cœurs en déroute.

MARTON.

S'il faut te parler vrai, je trouve ſurprenant
Que l'oncle de Damis, que Forlix, en partant
Nous ait tû qu'il avoit un frere en cette ville.

FRONTIN.

C'eſt qu'en fait de procès, c'eſt un homme inutile.
Paſſons, .. vous nous chargez du choix d'un logement ;
Mais un Hôtel garni nous paroît indécent.
Damis donne un coup-d'œil que je ſais bien entendre,
Dans notre propre Hôtel nous vous faiſons deſcendre ;
Et nous allons ailleurs prendre un appartement,
Pour bannir loin de vous tout ſoupçon outrageant.

MARTON.

Votre retour, ſans doute, eſt ignoré d'Argante ?

FRONTIN.

Parbleu, je le crois bien ; la choſe eſt importante....
Mon Patron offre enfin ſa main dans ce moment ;
Si ta belle maitreſſe accepte le préſent,
Il l'épouſe ce ſoir, ſans avertir ſon pere,
Qui n'approuveroit pas ſûrement cette affaire,
Parcequ'il eſt avare au ſuprême degré,
Et qu'un procès pour dot ne peut être à ſon gré.

MARTON.

Et vous ne parlez point de ce pere à Julie,

De crainte que, blâmant votre ſupercherie,
Sa ſévere vertu ne mît obſtacle à tout ?

FRONTIN.

Oui, ce manége là ſeroit peu de ſon goût :
Au lieu que, l'hymen fait, on ne peut le défaire ;
Et nous appaiſerons Julie & ſon beau-pere.
Bec-couſu, ſouviens-t-en.

MARTON.

Ne crains rien, j'ai promis.
Mais dans quel lieu ſe tient le pere de Damis ?

FRONTIN.

A ſa Terre.

MARTON.

Et s'il vient par hazard à la Ville ?

FRONTIN.

Jamais pendant l'été. Tu peux être tranquille.

MARTON.

Si le portier parloit ?

FRONTIN.

Pour y remédier
Nous venons à l'inſtant de le congédier.

MARTON.

Voici nos deux Amants.

FRONTIN.

Il me tarde d'apprendre
Si Julie eſt ſenſible, & voudra bien ſe rendre.
Damis de ſon refus ſeroit au déſeſpoir.

MARTON.

Ils parlent, écoutons, nous allons tout ſavoir.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, DAMIS, JULIE.

JULIE.

Vous méritez l'aveu que mon cœur va vous faire:
Je vous vis à Bordeaux, & vous sûtes me plaire.
Ma sévere raison qui s'armoit contre vous,
Me peignoit les défauts de mon premier époux;
Mais vos soins ont vaincu ma raison elle-même,
Oui, ma raison me dit qu'il faut que je vous aime;
Que vous devez regner à jamais sur mon cœur;
Que le vôtre est formé pour faire mon bonheur....
Soyons long-temps unis, & je serai contente.

DAMIS.

Resserrés par les nœuds d'une flamme constante,
Par mille tendres soins prévenus tour-à-tour,
L'Hymen prendra pour nous les charmes de l'Amour,
Et l'amour de l'Hymen n'aura que la sagesse!
Mon cœur est enchanté! quel bonheur! quelle ivresse!
Je vais donc devenir le plus heureux époux.

JULIE.

Notre sort, cher Damis, ne dépend que de nous.
Dictez notre contrat au gré de votre envie.
J'approuve tout. (*Elle sort avec Marton.*)

SCENE V.

DAMIS, FRONTIN.

FRONTIN.

VOTRE ame a lieu d'être ravie.

DAMIS *ſoupire triſtement.*

Dieux !

FRONTIN.

Le plaiſir chez vous produit un triſte effet.

DAMIS.

Ah ! mon pauvre Frontin !

FRONTIN.

Qu'avez-vous, s'il vous plaît ?

DAMIS.

Ce jour me paroîtroit le plus beau de ma vie,
Si je ne trompois point & mon pere & Julie.
Mon cœur me dit ſouvent...

FRONTIN.

Quoi ?

DAMIS.

de tout révéler.

FRONTIN.

Permis à vous, Monſieur ; vous n'avez qu'à parler.
Mais l'aveu vous perdra, ſi je ſais m'y connoître.

Votre belle, voyant que vous avez un Maître,
Vous conſervera-t-elle & ſon cœur & ſa main ?
Un beau-pere déjà lui donne du chagrin :
Penſez-vous qu'elle cherche à s'en donner un autre,
Plus ladre & plus quinteux ? Quelle erreur eſt la vôtre !

DAMIS.

Ah ! je frémis.

FRONTIN.

Monſieur... Ce n'eſt pas ſans raiſon.
D'ailleurs, de votre pere on ſait l'intention.
Ne vous a-t-il pas dit cent mille fois pour une :
(*il prend l'air & le ton d'un vieux avare*)
Mon cher fils, que l'hymen double au moins ta fortune,
Prends plutôt une laide avec beaucoup de bien,
Qu'un Phénix de beauté qui n'apporteroit rien.
Sait-on au bout d'un an ſi ſa femme eſt jolie ?
Mais l'or toujours brillant charme toute la vie !
Ma bru doit, pour me plaire, avoir beaucoup d'argent,
Ou tu peux renoncer à mon conſentement.
(*reprenant ſa voix ordinaire*)
Voilà ſes mots, ſon ton.

DAMIS.

Il eſt trop vrai !

FRONTIN.

Julie,
Eſt jeune, a de l'eſprit, eſt bien faite & jolie ;
Mais c'eſt de ſon procès qu'elle attend tout ſon bien ;
L'avare comptera tous ſes charmes pour rien.

DAMIS.

Je me rends. Mon Epouſe excuſera ſans peine
Le ſtratagême heureux qui forma notre chaîne,
Et l'Epoux obtiendra la grace de l'Amant.

FRONTIN.

Oui. D'ailleurs le beau ſexe eſt aſſez indulgent
Pour les fautes que fait l'Amour.

DAMIS.

Quant à mon pere,
Tu ſais bien, Cher Frontin, que mon cœur le révere.
Oublions que tu ſois mon valet un moment;
Et juges nous tous deux. Quel tort, quel mal ſi grand
Lui fais-je, en lui donnant une ſeconde fille,
Digne par ſes vertus d'honorer ſa famille?
Aucun.

FRONTIN.

Aucun.

DAMIS.

Mais lui, s'il a la cruauté
De rompre cet hymen dont je ſuis enchanté,
De ſéparer mon ſort de celui de Julie,
Il me perce le cœur, il m'arrache la vie.

FRONTIN, *gravement.*

Le Juge à la tendreſſe a beaucoup de penchant,
Il opine pour vous.

DAMIS, *vivement.*

L'Amour dans cet inſtant
L'emporte dans mon cœur. Fais chercher un Notaire.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ARGANTE.

ARGANTE, *entr'ouvrant une des portes du jardin.* (*bas*)

Les voilà. Bon !

FRONTIN, *à Damis.*

Ailleurs je ſerai néceſſaire ;
Mais dépêchons, je crains qu'un accident fâcheux
N'allonge le roman.

DAMIS, *ſortant.*

Je vais donc être heureux.

SCENE VII.

ARGANTE, *ſeul.*

Ah !.... mon fripon de fils ne m'a pas vu, j'eſpere.
Tandis que je le crois encore chez mon frere,
Si l'avis qu'on me donne en ſecret, eſt certain,
Monſieur ne fait-il pas ici le libertin ?
Il loge en ma maiſon une jeune friponne ...
Eſt-ce l'exemple, hélas ! que ſon pere lui donne ? ...
Dieux ! mon fils ſe ruine indubitablement.
Avant de lui parler, guettons ſon Confident :
Pour peu que, dans un coin, je puiſſe le ſurprendre,
Il m'inſtruira de tout, ou bien ... Je crois l'entendre.

Si ce qu'on dit eſt vrai, je vais faire un beau train.
Je quitte exprès ma terre, &..... Chut, voici Frontin.

SCENE VIII.

ARGANTE, FRONTIN.

FRONTIN, *joyeux, ſans voir Argante.*

Tout ſuccéde à nos vœux; & la cérémonie
S'achevera ce ſoir au gré de notre envie.

ARGANTE, *à part.*

Il parle ſeul! Voyons, approchons du pendard.

FRONTIN, *ſans voir Argante.*

Qui ſera bien ſurpris? Ce ſera le Vieillard,
Quand il découvrira cette belle nouvelle.

ARGANTE, *à part.*

Oui? la peſte!

FRONTIN.

Volons où mon devoir m'appelle;
Et pour la fête, allons commander promptement
Le bal & le feſtin.

ARGANTE, *ſe montrant.*

Là, là, tout doucement.

FRONTIN, *à part.*

Que vois-je? Je ſuis mort. J'apperçois mon vieux maître.

ARGANTE.

Ne crois pas m'échapper. Je te tiens, double traître.

FRONTIN.

(*bas*) (*haut*)
Que j'enrage !.... Je ſuis ravi de vous revoir....
(*bas*)
Comme je ments !

ARGANTE.

Ce bal ſera-t-il pour ce ſoir ?

FRONTIN, *voulant éluder la queſtion.*

La campagne, Monſieur, vous eſt bien favorable.

ARGANTE.

D'accord. Mais ce feſtin ?... va-t-on ſe mettre à table ?

FRONTIN.

(*à part*) (*haut*)
Euh...l'air des champs vous donne un teint brillant & frais.
Vous devriez, Monſieur, ne les quitter jamais.

ARGANTE, *avec impatience.*

Soit. Il eſt queſtion d'apprendre la nouvelle
Qui me ſurprendra tant, & le nom de la Belle
Que vous logez ici.

FRONTIN.

(*bas*)
Juſte Ciel ! il ſait tout....
(*haut*)
Damis vous inſtruira.

Il veut ſortir.

ARGANTE, *l'arrêtant.*

Tu crois venir à bout
De m'échapper. Mais non. Quelqu'un ! un Commiſſaire.

FRONTIN, *à part.*

Un Commiſſaire ! O Ciel ! jadis j'eus une affaire....
D'honneur.... il me connoît.

ARGANTE.

Tu ne veux pas parler ?

FRONTIN.

Eh bien ! puiſqu'il le faut, je vais tout révéler.

ARGANTE, *avec beaucoup de curioſité.*

Voyons !

FRONTIN, *à part.*

Tout révéler ! que deviendroit mon maître,
Et mon amour ?

ARGANTE.

Il ſonge à me tromper, le traître.

FRONTIN, *à part.*

Sa fille eſt à Bordeaux depuis quinze ans, & plus :
Elle partit fort jeune.... Ils ne ſe ſont point vus
Depuis....

ARGANTE.

Veux-tu parler ?

FRONTIN, *avec éclat.*

Voilà bien du myſtere !
Vous voulez que je parle ?

ARGANTE.

Eh, oui !

FRONTIN.

Je vais le faire ;
Mais rougiſſez d'avoir accuſé l'innocent.

Vous allez vous priver du plaiſir le plus grand....

ARGANTE.

Va, va, pourſuis toujours.

FRONTIN.

Votre fille Conſtance,
Enlevée à vos ſoins dès ſa plus tendre enfance....

ARGANTE.

Eh bien!

FRONTIN.

Elle eſt ici.

ARGANTE.

Dis-tu vrai?

FRONTIN.

Tout de bon.

ARGANTE.

Ah! quel bonheur! elle eſt, dis-tu?

FRONTIN.

Dans la maiſon.
Damis, ce tendre fils empreſſé de vous plaire,
Non content d'amener une fille ſi chere....

ARGANTE *veut ſortir.*

Je veux la voir.

FRONTIN *troublé, l'arrête.*

Monſieur, elle ſort dans l'inſtant;
Et reviendra bientôt.... Damis donc deſirant
Rendre votre entrevue encor plus agréable,
Vouloit vous faire voir ce ſoir Conſtance à table,
Sans la nommer.

ARGANTE.

J'entends. Ah ! que j'aime Damis !

FRONTIN.

Et pour vous obliger de venir à Paris,
Nous avons député quelqu'un en diligence,
Pour vous dire qu'ici des Dames d'importance
Desiroient vous parler.... Le tour eſt aſſez fin.

ARGANTE.

Pourquoi n'ai-je pas vu cet exprès ?

FRONTIN.

En chemin
Vous vous êtes croiſés apparemment.

ARGANTE.

Sans doute ;
Ou bien aura-t-il pris, peut-être, une autre route.

FRONTIN.

Oui.

ARGANTE, *avec réflexion.*

Forlix m'écrivit le mois dernier.

FRONTIN, *avec intérêt.*

Eh quoi ?....

ARGANTE.

Que vous deviez bientôt vous rendre auprès de moi :
Et qu'il pourroit fort bien, vers la fin de l'automne,
Venir me voir auſſi.

FRONTIN.

Lui ?

ARGANTE.

Lui-même en perſonne.

FRONTIN, *à part.*

Ah! qu'il differe encor.

ARGANTE.

Il ne me marquoit pas
Que ma fille devoit accompagner vos pas.

FRONTIN *embarraſſé, affectant beaucoup de ſurpriſe.*

Non?

ARGANTE.

Non.

FRONTIN, *ſe remettant.*

Vous me plaiſez avec cette franchiſe.
Quand nous vous ménageons la plus tendre ſurpriſe,
Quand nous voulons garder le plus profond ſecret;
Votre frere, connu pour un homme diſcret,
Doit-il vous prévenir?.... allez, vous voulez rire.

ARGANTE.

J'ai tort. Que je ſuis ſimple!

FRONTIN, *à part.*

Oh! oui, tu peux le dire.
(*haut*)
Damis, donc.

ARGANTE, *l'interrompant*

Je verrai ma fille! quel bonheur!

FRONTIN.

Damis, donc....

ARGANTE.

Quel plaiſir ſenſible pour mon cœur !

FRONTIN.

Damis....

ARGANTE.

Mon cher Frontin, que mon ame eſt contente!

FRONTIN, *avec attendriſſement.*

Ah ! la ſcène eût été mille fois plus touchante,
Si, ne me preſſant pas de dire mon ſecret,
Vous nous euſſiez laiſſé remplir notre projet.

ARGANTE.

J'en demeure d'accord.

FRONTIN.

L'ame eſt bien plus émue,
Quand, goûtant tout-à-coup une joie imprévue,
L'on embraſſe ſa bru....

ARGANTE.

Quoi !

FRONTIN, *ſe remettant.*

Sa fille ; pardon,
Je partage ſi bien la ſituation,
Que, malgré moi, le trouble.... Ah ! moment plein de charmes !

ARGANTE.

Si tu pleures encore, je répandrai des larmes.

FRONTIN, *ſanglottant.*

Ouf. Ne vous gênez point. Laiſſez couler vos pleurs,
Et regrettez toujours des moments ſi flatteurs.

Ah! ma fille!.... Ah! mon pere! une reconnoiſſance!

(*à part*)

Ce mot ſeul fait pleurer.... Ciel! mon maître s'avance;
Voici l'inſtant, morbleu, de pleurer tout de bon.

ARGANTE, *pleurant.*

Non, rien n'eſt plus touchant: ce Valet a raiſon.

FRONTIN, *à part, fort embarraſſé.*

Si je pouvois du moins l'inſtruire. Comment faire?

SCENE IX.

ARGANTE, FRONTIN, DAMIS.

DAMIS, *d'un air fort joyeux, ſans voir ſon pere.*

(*à part*)

Mon bonheur eſt ſigné... Dieux! j'apperçois mon pere!

ARGANTE.

Voilà Damis! Frontin, il eſt ſurpris!

FRONTIN.

Beaucoup!
C'eſt qu'il ſe doute bien qu'il a manqué ſon coup.
Vous arrivez trop tôt.

DAMIS, *à part.*

Que n'ai-je pas à craindre!

ARGANTE, *allant vers ſon fils.*

Je ſuis inſtruit. Tu peux te diſpenſer de feindre.

DAMIS.

DAMIS.

Ce coquin, près de vous, a-t-il pu me trahir ?

ARGANTE.

Lui-même. Il a bien fait.

FRONTIN, *bas.*

Chut, c'eſt pour vous ſervir.

DAMIS.

Quoi, c'eſt donc vous, faquin ?

FRONTIN.

Oui, Monſieur.

DAMIS.

Ah ! le traître !

FRONTIN.

(*bas*) (*haut*)
Ecoutez... croyez-vous être ici mon ſeul maître ?

ARGANTE.

Va, ſans t'inquiéter, ſuis toujours ton projet.

DAMIS, *ſurpris.*

Et Frontin, dites-vous, vous a dit mon ſecret ?

ARGANTE.

Sans doute ; & je paierai... la moitié de la fête.

FRONTIN.

Voilà ce qui s'appelle un pere bien honnête.

DAMIS, (*ſa ſurpriſe augmente.*)

Ai-je bien entendu !

ARGANTE.

Ah ! plaiſir ſans égal !
Oui, malgré mes vieux ans, ce ſoir je danſe au bal.

DAMIS.

Mais... ſe peut-il?...

ARGANTE.

Je veux célébrer la *journée*
Qui rendra ma vieilleſſe à jamais fortunée:
Je te devrai, mon fils, un plaiſir bien flatteur.

DAMIS.

Eh! moi-même, je ſuis au comble du bonheur.

ARGANTE.

Hélas! la chere enfant! elle eſt belle, bien faite?

DAMIS.

Oui, croyez-en mon cœur. Mon pere, elle eſt parfaite.

FRONTIN, *à part.*

L'heureux *quiproquo!* bon!

DAMIS.

Ses charmes, ſon eſprit,
Font que ſon ſexe entier l'admire avec dépit.
Son maintien, quoique ſimple, annonce la nobleſſe;
Ses yeux peignent l'amour & la délicateſſe:
Son cœur ſur-tout, ſon cœur eſt noble, bienfaiſant,
Formé par les vertus, & pour le ſentiment...
En elle, vous aurez la fille la plus tendre.

ARGANTE, *avec joie.*

Comme il en eſt charmé!

DAMIS.

Pouvois-je m'en défendre?

ARGANTE.

Elle t'aime?

DAMIS.

Au-dessus de toute expression.

ARGANTE.

Je rajeunis voyant cette tendre union.
Elle n'a pas d'enfants, & vraiment c'est dommage.

FRONTIN.

Consolez-vous, elle est au printems de son âge.
(*à part*)
Ahi! Ahi! je crains toujours.

ARGANTE.

Pour couronner mes vœux,
Il faut, mon cher Damis, qu'un hymen plus heureux
Me donne, dans un an, le titre de grand-pere.

FRONTIN.

Vous serez satisfait avant ce tems, j'espere.

ARGANTE, *à Damis.*

Cours promptement chercher cette adorable enfant.
Je brûle de la voir.

DAMIS.

Dieux! quel enchantement!
Je ne sais où j'en suis; & mon ame charmée....

FRONTIN, *à part, voulant entrainer son Maître.*

Dénichons promptement, la mienne est alarmée.

DAMIS, *sans faire attention à ce que dit Frontin.*

Je pars, & nous volons à l'instant dans vos bras.

FRONTIN, (*bas*)

Pour l'informer de tout, suivons vîte ses pas.

ARGANTE.

Que je vais t'embraſſer, mon aimable Conſtance !

DAMIS, *s'arrêtant, dit à Frontin.*

Que dit mon pere ?

FRONTIN, *le pouſſant hors du Théâtre.*

Rien. Sortons en diligence.

DAMIS, *revenant à ſon pere.*

Vous me diſiez, je crois...

FRONTIN.

Qu'il falloit vous hâter.

(*bas en l'entraînant*)

Eh ! partez donc, ou bien vous allez tout gâter.

ARGANTE.

Va, cours : dans mon Salon, moi, je vais vous attendre.

SCENE X.

ARGANTE, *ſeul, avec bonhommie.*

J'ENRAGE de bon cœur qu'on n'ait pu me ſurprendre !
J'aurois goûté ſans doute un plaiſir bien plus grand !...
Frontin eſt trop ſincère, & moi trop pénétrant.

ACTE SECOND.

SCENE I.

DAMIS, JULIE, FRONTIN.

JULIE.

Eh quoi! vous me trompiez, Damis! Ce trait m'étonne;
N'importe, je vous aime, & mon cœur vous pardonne.

FRONTIN.

Tant mieux.

DAMIS.

Vous me comblez. Quel généreux pardon!

JULIE.

Mais je dois dans l'instant quitter votre maison;
Vous allez l'habiter.

DAMIS.

Fuyez-vous ma présence?

JULIE.

Non; mais tout m'en bannit, mon devoir, la décence,
Ce contrat qui nous lie, & qu'aux pieds de l'Autel
Ne peut autoriser un serment solemnel,
A moins que nous n'ayons l'aveu de votre pere.

DAMIS.

Prenez, de la tendreſſe, un conſeil moins ſévere.
Juſqu'ici mon reſpect égala mon amour;
Je vous jure qu'il va redoubler en ce jour.
Et ce contrat enfin, qui pour toujours nous lie,
Ce contrat qui faiſoit le bonheur de ma vie,
Si vous l'autoriſez, vous n'êtes plus à vous;
Loin de vous obliger à fuir un tendre époux,
Il vous attache à lui par de trop fortes chaînes,
Et vous devez tenter.... tout, pour finir ſes peines;
Vous le pouvez; il eſt un moyen très certain:
Appuyons ſon menſonge.

FRONTIN.

Il eſt parbleu divin!

DAMIS.

Jamais je n'aurois fait ce menſonge à mon pere;
Mais, puiſqu'il eſt riſqué, qu'il nous eſt néceſſaire;
Qu'il peut contribuer enfin à nous unir,
Ne le démentons point.

FRONTIN.

Il faut le ſoutenir,
Il nous réuſſira, ſelon toute apparence.
Il part de-là.

DAMIS.

Soyez pour quelque temps Conſtance.

JULIE.

J'eſtime votre pere, & je ne prétends pas
Rougir de ſes bontés, en volant dans ſes bras.

Mais vous-même ſon fils, l'objet de ſa tendreſſe,
Songez bien...

DAMIS.

Songez, vous qui m'accablez ſans ceſſe,
Qu'en dépit de l'amour, je reconnois mes torts.
Mais mon malheur eſt tel, que malgré mes remords,
Si j'écoute leur voix, mes feux ont tout à craindre,
Tout leur nuit... Tout les ſert, ſi Julie oſe feindre.
Aux regards de mon Pere offrez vous quelque temps.
Charmé par votre eſprit, vos graces, vos talents,
Ce maintien enchanteur, cet air plein de décence,
Il vous adorera ſous le nom de Conſtance.
Quand, après le procès, je pourrai ſans détour,
En tombant à ſes pieds lui peindre mon amour;
Touché de vos vertus, ébloui par vos charmes,
De votre propre main il eſſuiera mes larmes...
Voyez que de raiſons l'amour ſait me dicter!
M'aimez-vous?

FRONTIN.

Pour le coup on ne peut réſiſter.

JULIE, *héſitant.*

Mon cœur eſt tout à vous... mais.... voyez je vous prie...

DAMIS.

Eh quoi! vous héſitez! Ah, cruelle Julie!

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, MARTON.

MARTON, *accourant*,

MONSIEUR Argante.

FRONTIN, *troublé*.

O ciel!

DAMIS, *troublé*.

Quel parti prendre, hélas!

JULIE, *plus troublée encore*.

Eſt-il encor bien loin?

MARTON.

Il marche ſur mes pas.

DAMIS.

Prononcez ſur mon ſort.

JULIE *veut ſortir*.

Evitons ſa préſence.

FRONTIN.

Il vient, il n'eſt plus temps.

MARTON.

Décidez; il s'avance.

JULIE, *avec embarras*,

Damis....

DAMIS, *aux pieds de Julie.*

Pour vous fléchir j'embraſſe vos genoux.

FRONTIN, *d'un ton ſuppliant.*

Madame ...

JULIE, *avec tendreſſe.*

Il ſera dit que j'ai tout fait pour vous ...

Mais ſi je me trahis ...

FRONTIN, *voyant Argante.*

Non ... bonne contenance.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, ARGANTE.

ARGANTE.

Je ne puis reſiſter à mon impatience.

C'eſt trop long-tems languir; & mon cœur... Ah vraîment,

La voilà.

JULIE, *troublée.*

Permettez que cet embraſſement ...

ARGANTE, *embraſſant Julie.*

Parbleu ... ce ſont mes traits. Je l'aurois reconnue,

Sans que l'on m'eût rien dit.

FRONTIN.

Vous avez bonne vue!

ARGANTE.

Oh ! oh !

MARTON, (*bas*).

Comme aiſément il donne dans l'erreur !

FRONTIN, (*bas*).

Eſt-il le ſeul Pere ?...

ARGANTE, *l'embraſſant encore.*

Ah ! quels traits, quelle douceur !

DAMIS.

Demain vous l'aimerez encor bien davantage.

JULIE.

Pour vous plaire, je veux mettre tout en uſage.

ARGANTE.

Il faut abſolument ne plus nous ſéparer.

DAMIS.

Oh ! oui.

JULIE.

S'il eſt ainſi, qu'aurois-je à déſirer ?

De ce projet, Julie...

FRONTIN, *bas à Julie.*

Euh.

JULIE, *ſe reprenant.*

Mon ame eſt trop contente.

ARGANTE, *à Damis.*

Mon deſſein te plaît-il ?

DAMIS.

Ah ! mon Pere, il m'enchante.

(*bas*)
Mais... Frontin, ſi j'oſois dévoiler mon ſecret?

FRONTIN.

Vous perdrez tout, Monſieur, d'un ſeul mot indiſcret.

ARGANTE.

Forlix a trop long-temps joui de ta préſence,
Je mérite, je crois, d'avoir la préférence.
Un pere!

JULIE.

Conſervez de grace un nom ſi doux,
Tout annonce à mon cœur qu'il eſt bien fait pour vous.
(*ſe reprenant*)
Oui, Monſieur.... Oui, mon pere.

ARGANTE.

Ah!

JULIE.

Mon ame ravie
Fait de votre bonheur le bonheur de ma vie,
Heureuſe ſi je puis l'accroître chaque jour,
Par des ſoins empreſſés, mon reſpect, mon amour!

ARGANTE.

Tu me charmes, ma fille.

JULIE, *très vivement.*

Un pere reſpectable,
Ce que j'ai de plus cher, un époux tendre, aimable,
Auront tous mes momens.

ARGANTE, *ſurpris.*

Eh!....

DAMIS, *ne ſachant comment ſon pere prendra la choſe.*

Ciel !

FRONTIN, *à part.*

Tout eſt perdu.

MARTON, *bas*

Madame !

JULIE, *bas.*

Qu'ai-je dit !

ARGANTE, *étonné.*

Plaît-il ?.... Qu'ai-je entendu ?
Que veux-tu donc me dire avec ton verbiage ?
Aurois-tu déjà fait un ſecond mariage ?
Sans mon conſentement !

DAMIS, *bas.*

Ah ! Frontin, je ſuis mort.

ARGANTE.

Le trait ſeroit affreux !

JULIE, *avec trouble.*

Vous croyez.... c'eſt à tort....

ARGANTE.

Tu me parles d'époux.

FRONTIN, *ſe jettant entre Julie & Argante.*

D'accord ; mais ſans myſtere.
Tantôt, en deſirant le titre de grand'pere,
Vous vouliez, diſiez-vous, qu'un mariage heureux ;
Fixât ici Madame, & comblât tous vos vœux ;
Nous l'en avons inſtruite, & ſon ame ſoumiſe,

Senſible à vos bontés, vous jure avec franchiſe
De ne point oublier le pere pour l'époux,
De partager entr'eux ſes moments les plus doux;
Rien n'eſt plus naturel.

ARGANTE, *riant.*

En effet, quand j'y penſe....
N'ai-je pas cru d'abord, contre toute apparence,
Qu'elle étoit mariée?

FRONTIN, *faiſant le ſurpris.*

Oui?

ARGANTE.

Rien n'eſt plus certain.

JULIE.

Vous ſeul diſpoſerez de mon ſort, de ma main.

ARGANTE.

Que je ſuis enchanté de ta délicateſſe!
Auſſi, pour te prouver juſqu'où va ma tendreſſe,
Je remplis ce jour même un projet important
Que j'ai bien digéré tout ſeul en t'attendant,
Et qui, certainement ne ſauroit te déplaire....
Je te marie.

JULIE *troublée, ainſi que tous les autres.*

O Ciel!

ARGANTE, *à Damis.*

Je la donne à Valere.
Auſſi-tôt qu'on la ſut & veuve & ſans enfants;
Je fus ſollicité, par vingt de ſes parents,
De réunir nos biens par un prompt mariage....

(*à Julie*)

Je vais chercher Valere, il te plaira, je gage ;
Il eſt bien fait : il a du crédit, des amis :
Il eſt riche ſur-tout !.... interroge Damis.

DAMIS, *bas.*

Frontin.

FRONTIN, *bas.*

Je ſuis à ſec.

ARGANTE.

Ce ſoir le mariage
Se fera.

JULIE, *l'arrêtant.*

Différez.

ARGANTE.

C'eſt un enfantillage.

DAMIS, *l'arrêtant.*

Il faudroit conſulter le penchant de ſon cœur.

ARGANTE.

Bon ! Valere eſt ſon fait.

JULIE.

Souffrez....

ARGANTE.

C'eſt par pudeur
Que tu retiens mes pas ; mais je ſais que ton âge
S'accorde mal avec les ennuis du veuvage.

DAMIS, *avec chagrin.*

Mon pere.

ARGANTE *surpris*

Pourquoi donc montres-tu de l'humeur ?....
Ah ! je comprends. Valere, a dit-on, une ſœur
Jeune, aimable, bien faite, & riche autant que belle.
Eh bien ! il eſt aiſé de t'unir avec elle.

DAMIS, *alarmé.*

Moi ?

ARGANTE.

Oui.

MARTON, *à Argante.*

Daignez ſonger, Monſieur....

ARGANTE.

A toi ? j'entends.
Eh bien ! je te deſtine un époux de vingt ans.

MARTON.

Quel marieur !

ARGANTE.

Adieu.

JULIE.

Je n'ai deſſein de plaire
Qu'à vous ſeul, à Damis.

ARGANTE, *ricannant.*

Ah ! grace pour Valere.
(*à Damis*)
Je vais te l'amener.... & toi, peins à ta ſœur
Les charmes d'un hymen qui fera ſon bonheur. *Il ſort.*

FRONTIN.

Bonne commiſſion !

SCENE IV.

DAMIS, JULIE, MARTON, FRONTIN.
Ils ſe regardent quelque temps ſans rien dire.

JULIE.

AH, cher Damis, quel trouble?...

FRONTIN.

Eh, Madame! je crains encor qu'il ne redouble....
(*avec réflexion, à Damis*)
Si Valere avoit vu votre ſœur à Bordeaux?

DAMIS, *vivement.*

Il n'eſt qu'un ſeul moyen de terminer mes maux;
Je cours tout avouer.

JULIE.

A qui donc?

DAMIS.

A mon pere.

JULIE.

Il va nous accabler tous deux de ſa colere.

DAMIS.

Non, non. Il vous a vue, & je ne crains plus rien;
Vous régnez ſur ſon cœur autant que ſur le mien.
Comme, en vous embraſſant, ſon ame étoit ravie!
Sûrement, ſans l'aimer, il n'a pu voir Julie.

Vos

Vos charmes & les pleurs d'un fils à ſes genoux,
Loin de lui pour toujours banniront le courroux.
Il voudra d'un tréſor enrichir ſa famille ;
Il va, n'en doutez point, vous adopter pour fille.

JULIE.

Eh ! voyez donc.

FRONTIN.

Monſieur, du moins ménagez-moi.

DAMIS, *le repouſſant avec courroux.*

Tu cauſes mes chagrins, &.... fuis, éloigne-toi.

FRONTIN.

Oui.... peut-être qu'encor je ſerai néceſſaire.
(*à part*)
Suivons de loin ſes pas. Voyons ce qu'il va faire.

JULIE.

Ah ! ma chere Marton !

MARTON.

Rentrez : & dans ces lieux
Croyez que je ſerai toute oreilles, toute yeux.

JULIE, *en rentrant.*

Dans quel malheur nous plonge un moment d'imprudence !

SCENE V.

MARTON, *ſeule, regardant de loin dans la couliſſe.*

Il aborde ſon pere.... il héſite.... il avance....
Le cœur me bat.... il parle, il tombe à ſes genoux.
Que ce moment devient intéreſſant pour nous!
Tout va ſe décider.... Il n'obtient pas ſa grace:
Son pere vient de faire une laide grimace....
Un moment.... je renais: ſon air ſe radoucit,
Il veut le relever, il l'embraſſe, il ſourit;
Dans ſes regards ſe peint l'indulgente tendreſſe....
Courons de ce bonheur informer ma maîtreſſe.
(*elle ſort.*)

SCENE VI.

ARGANTE, DAMIS: FRONTIN *ſuit de loin.*

ARGANTE.

Je ſais que la raiſon n'eſt que le fruit des ans;
Pour peu qu'on réfléchiſſe aux torts de ſon printems
Aiſément on pardonne à la folle jeuneſſe:

Chaque âge a ſes défauts, ſes travers, ſa foibleſſe ;
A ſoixante ans l'on gronde, à vingt l'on ſuit l'amour.

DAMIS.

Que je me trouve heureux de vous devoir le jour !

ARGANTE.

En ſignant le contrat tu jures que Julie
Penſoit que dès long-temps j'avois perdu la vie ? ...

DAMIS.

Oui.

ARGANTE.

Qu'elle te croyoit le maître de ton ſort ?

DAMIS.

Oui, mon pere.

ARGANTE.

En ce cas, elle n'a donc pas tort.

DAMIS.

Sûrement !

ARGANTE.

Elle avoit beaucoup de répugnance
A me tromper, dis-tu, ſous le nom de Conſtance ?

DAMIS.

Oh, oui, beaucoup.

ARGANTE.

Et c'eſt ce fourbe de Frontin
Qui lui ſeul eſt coupable ?

DAMIS.

Oui, rien n'eſt plus certain.

FRONTIN, *à part.*

Me voilà bien !

ARGANTE.

Pour tous il va payer, le traître.

FRONTIN, *à part.*

Je ferai banqueroute.

ARGANTE.

Il faut faire connoître
Que je ſais, ſans foibleſſe, être indulgent & bon ;
Que j'écoute les loix de la ſaine raiſon.

DAMIS.

Je n'en doutai jamais. Oui.

ARGANTE.

Tout autre, à ma place,
Te déshériteroit pour prix de ton audace ;
Traiteroit mal Julie ...

DAMIS.

Ah, mon pere !

ARGANTE.

A l'inſtant
Cours, dis-lui de quitter ma maiſon ſimplement.

DAMIS, *paſſant tout d'un coup de la joie à un ſentiment contraire.*

Quitter votre maiſon !

ARGANTE, *d'un ton ferme.*

Bien vîte ... Pour lui plaire,
Je veux tout doucement aſſoupir cette affaire ;
Pourvu, de ſon côté, que ſans bruit, ſans éclat,

Elle laiſſe annuller, déchirer un contrat
Qui, fait ſans mon aveu, ne peut être valable.

DAMIS.

Déchirer mon contrat ! ce dernier trait m'accable...
A ces ordres cruels que puis-je oppoſer ?...

ARGANTE, *ſéchement.*

Rien.
Julie eſt jeune, belle, aimable ; mais ſans bien.

DAMIS.

Elle pourſuit, mon pere, un procès d'importance,
Ses droits ſont clairs.

ARGANTE.

Sais-tu comme ira la balance ?
Qui guidera la main de l'aveugle Thémis ?
Un coup de doigt à faux peut ruiner Damis.
(*d'un ton poſitif*)
Crains pour ta liberté, pour celle de Julie.
Je ſuis maître. Obéis.

DAMIS, *anéanti.*

Vous m'arrachez la vie.

SCENE VII.

DAMIS, FRONTIN, *qui fait des révérences à son maître.*

DAMIS.

Ah ! te voilà, Frontin ?

FRONTIN.

Oui : Frontin écoutoit.

DAMIS.

Tu connois mes malheurs ?

FRONTIN.

Je suis très bien au fait.

DAMIS.

Comment revoir Julie ? & sur-tout comment faire
Pour lui signifier les ordres de mon pere ?

FRONTIN.

Je ne veux pas payer, comme il a dit, pour tous.
Adieu, Monsieur Damis, je prends congé de vous.

DAMIS.

Je suis au désespoir ; & Frontin m'abandonne !

FRONTIN.

C'est que sans me charger des dettes de personne,
Je dois assez pour moi. Serviteur.

DAMIS, *l'arrêtant.*

Quoi, Frontin,
Tu n'auras pas pitié de mon affreux deſtin ?

FRONTIN.

Puis-je guérir le mal qu'a fait votre imprudence ? ...
Si Julie en ces lieux, ſous le nom de Conſtance,
Eût encor pu reſter quelques jours ſeulement,
Tout auroit réuſſi peut-être.

DAMIS.

Aſſurément.
Mon pere à ſes vertus devenu plus ſenſible,
N'auroit pas prononcé l'arrêt le plus terrible.
Et d'ailleurs le procès peut-être auroit pris fin ...
Oh oui ... gagne du temps ...

FRONTIN.

Le projet eſt divin.
Gagne du temps ... Trouvez quelque ruſe admirable,
Qui rende ſur ce point votre pere traitable ...
(*imitant Damis*)
Fuis, éloigne-toi ... Soit. Juſqu'au revoir.

DAMIS, *ſur un ton piteux.*

Frontin.

FRONTIN, *ſur le même ton.*

Monſieur.

DAMIS.

Je te croyois touché de mon chagrin.

FRONTIN.

Vous m'avez peint trop bien au bon Mr. Argante.

DAMIS.

Sers-moi, je te promets cent piſtoles.

FRONTIN.

De rente?

DAMIS,

De rente, ſi tu veux.

FRONTIN, *avec enthouſiaſme.*

Silence! attention!

Ah! comme l'or agit!... la belle invention!
Elle va m'illuſtrer... Dites-moi, je vous prie,
Si pendant douze jours j'arrête ici Julie,
Si je gagne ce temps, ſerez-vous ſatisfait?

DAMIS.

Ah! beaucoup. Mais, comment?

FRONTIN.

Motus. C'eſt un ſecret.
Approchons cette table. Allons, mon ſecrétaire,
Il faut bien vîte écrire à Monſieur votre pere.
Je dicterai.

DAMIS.

Voyons.

FRONTIN *ſe jette dans un fauteuil, & ſe careſſe en riant.*

Pas mal...

DAMIS.

Dépêche toi.

FRONTIN.

Oh! tout beau, s'il vous plaît... Convenez avec moi

Que ce que j'entreprends eſt aſſez difficile.

DAMIS.

Oui.

FRONTIN *dicte.*

» Mon pere. Après avoir eu le malheur de vous déplaire ; je
« n'ole paroître à vos yeux ; mais je crois devoir vous aver-
« tir de ne pas ajouter foi à ce que Frontin pourra vous dire.

DAMIS.

Tu veux ?

FRONTIN.

Ecrivez.

« Non content de vous avoir déjà trompé, il veut s'excuſer
« auprès de vous en vous trompant encore.

DAMIS.

Mais...

FRONTIN.

Suis-je un imbécille?
Je ſais bien ce qu'il faut.
(*continuant de dicter*)
« C'eſt un fourbe, un ſcélérat, un traître. »

DAMIS.

Oh, pour le coup, Frontin,
C'en eſt trop.

FRONTIN, *s'impatientant.*

Vous plaît-il, mon Secrétaire, enfin
Faire mes volontés ? Ne ſuis-je pas le maître
De m'appeller un fourbe, un ſcélérat, un traître ?
Vous prenez bien ce droit, & même trop ſouvent.

DAMIS.

Soit; écrivons.

FRONTIN *lit le billet.*

Liſons. Un fourbe. Fort bien! Un ſcélérat, un traître. C'eſt excellent.

Qu'on rende ce poulet à Monſieur votre pere.

DAMIS.

Et tu crois me ſervir.

FRONTIN.

Sortez, c'eſt mon affaire.
Envain le ſort cruel veut me pouſſer à bout,
Un homme vraiment grand ſait triompher de tout.
(*Damis ſort*)

SCENE VIII.

FRONTIN, *ſeul avec enthouſiaſme.*

REINE du monde entier, divine Fourberie,
C'eſt à toi d'éclairer, d'échauffer mon génie;
Et que ſur mes hauts faits l'Univers m'admirant...
Silence, mon orgueil: réuſſiſſons avant.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

ARGANTE, FRONTIN. *Argante a dans l'une de ſes mains, ſa canne & la lettre de ſon fils; de l'autre, il tient Frontin par le haut de ſon habit, & le conduit ſans lui rien dire.*

FRONTIN.

METTRONS-NOUS aujourd'hui fin à la promenade?
Vous vous jouez, Monſieur, à vous rendre malade.

ARGANTE.

Non, je veux te parler ici dans ce Sallon.

FRONTIN, *à part.*

Ferme: voici le choc.

ARGANTE.

(*à part*)
(*haut*) Confondons ce frippon.
Le fidele Frontin voudroit-il me permettre
De lui communiquer une certaine Lettre?...

FRONTIN.

Monſieur...c'eſt trop d'honneur...je veux ce qui vous plaît.
Voyons.

ARGANTE.

L'on m'avertit qu'un maraut de valet,
Mépriſant tous les droits d'un maître reſpectable,
M'a joué ce matin un tour abominable;
Et veut continuer de me tromper... Frontin,
Comment traiterois-tu ce fourbe, ce coquin?

FRONTIN.

Ah! Monſieur, il faudroit le rouer ſur la place.

ARGANTE.

Je croyois que pour lui tu demanderois grace.

FRONTIN.

Vous me connoiſſez mal. Vous n'avez qu'à nommer
Ce traître, ce pendard, & je vais l'aſſommer:
L'on ſait que, Dieu merci, j'ai la main aſſez bonne.
(*il fait mine de vouloir ſortir*)

ARGANTE, *l'arrêtant.*

Je donnerai ce ſoin à toute autre perſonne.
Ce traître, ce pendard...

FRONTIN.

Eh bien, Monſieur?

ARGANTE.

C'eſt toi.

FRONTIN.

Cela ne ſe peut pas. Je le ſaurois bien moi.

ARGANTE.

J'en ai la preuve en main.

FRONTIN.

Bon! bon! vous voulez rire.

ARGANTE.

Toi-même en conviendras.

FRONTIN.

Cela vous plaît à dire.

ARGANTE.

(*bas*) (*haut*)

Confondons l'impoſteur. Coquin, lis ce billet...
Que me répondras-tu ? dis.

FRONTIN, *feignant d'être ſurpris.*

Je ſuis ſtupéfait...

(*après avoir réfléchi*)

Ah ! je le vois venir... Pas mal, monſieur mon maître !...
Et d'après ce billet, vous me croyez un traître ?

ARGANTE.

Il le prouve.

FRONTIN

Au contraire !

ARGANTE.

Au contraire ? Comment ?

FRONTIN.

Eh quoi ! Monſieur Argante, homme ſubtil, prudent,
En liſant cet écrit, n'en voit point le myſtere !

ARGANTE.

Quel myſtere ?

FRONTIN.

Damis ſait que je vous révere ;
Et redoutant beaucoup mon zele babillard,

Craignant que de ſon but je ne vous faſſe part,
Pour ôter tout crédit à ce que je puis dire,
Pour prévenir mes coups, il oſe vous écrire
Que je ſuis un frippon, un fourbe, un ſcélérat.

ARGANTE, *à part.*

Oui, cela ſe pourroit.

FRONTIN.

Ah! le petit ingrat!
Il mériteroit bien, qu'écoutant la vengeance,
A ſon pere de tout je fiſſe confidence.

ARGANTE.

Bien, venge-toi.

FRONTIN.

Non, non. Je veux lui faire voir,
Tout piqué que je ſuis, que je fais mon devoir.

ARGANTE.

Ton devoir eſt, Frontin, de prévenir un pere
Des ſottiſes d'un fils, & du mal qu'il peut faire.

FRONTIN.

Il eſt vrai.... mais, Monſieur, ſi Damis le ſavoit,
Pour me récompenſer, il m'extermineroit.
Ses ſecrets ſont, morbleu, des ſecrets d'importance.

ARGANTE, *plus curieux.*

Parle, je te promets un éternel ſilence.

FRONTIN.

Un moment.... laiſſez voir ſi quelqu'un n'eſt point-là.

ARGANTE.

Ah! ah! Monſieur, mon fils.

FRONTIN, *à part.*

Je vais t'en donner, va.

ARGANTE.

Voyons vîte, Frontin.

FRONTIN.

Le ſecret, je vous prie.

ARGANTE.

Ne crains rien.

FRONTIN.

Votre fils vous a dit, je parie,
Qu'étant amoureux fou d'un objet raviſſant,
Très riche en fonds d'attraits, pauvre en argent comptant,
Il n'avoit pas oſé, crainte de vous déplaire,
Vous faire de ſes feux l'aveu le plus ſincere.

ARGANTE.

Voilà préciſément ce qu'il m'a dit, Frontin.

FRONTIN.

Eh bien, croyez, Monſieur, que rien n'eſt plus certain.
Attendez.... D'un contrat, qui l'unit à la belle,
En fait-il mention ?

ARGANTE.

Oui.

FRONTIN.

Rien n'eſt plus fidele.
Attendez.... Il a dit que j'étois un frippon ;
Que par mes ſoins Julie étoit dans la maiſon,
Et vous enchantoit tous ſous le nom de Conſtance.

ARGANTE.

Ce ſont ſes propres mots.

FRONTIN, *avec éclat.*

La voilà l'impudence!
Le voilà le menſonge! ô Ciel! quelle noirceur!...
Comme je vous l'ai dit, dans l'Hôtel eſt ſa ſœur.

ARGANTE.

Pourquoi m'auroit-il fait cette horrible impoſture?

FRONTIN.

Pourquoi? pour inſtaller près de vous ſa future.

ARGANTE.

Comment?

FRONTIN.

Vous avez lu quelquefois des Romans?

ARGANTE.

Comme un autre, jadis, j'ai perdu là mon temps.

FRONTIN.

Or donc, vous connoiſſez les *Us* de Romancie....
Sans l'aveu des parents quand un fils ſe marie,
Et qu'il ne leur ſauroit faire entendre raiſon;
Sa femme adroitement entre dans la maiſon,
Sous le titre emprunté d'amie ou de parente;
Elle eſt douce, polie, adroite, inſinuante;
Tout en elle ravit, tout eſt intéreſſant:
Et, quand elle a trouvé le favorable inſtant,
Crac, elle tombe aux pieds du chef de la famille;
Qui n'oſe refuſer le nom de belle-fille
A la jeune beauté qui captive ſon cœur....

Voilà

Voilà de votre bru quel eſt l'eſpoir flatteur.
De ſorte que Damis veut, par ſa confidence,
Vous forcer à bannir de la maiſon, Conſtance,
En croyant renvoyer l'objet de ſes amours;
Et doit vous faire enſuite, au bout de quelques jours,
Sous le nom de Conſtance, embraſſer ſa maitreſſe.

ARGANTE.

Eſt-ce ainſi de ſa ſœur qu'il paieroit la tendreſſe?

FRONTIN.

La ſœur eſt du complot.

ARGANTE.

Quoi! ma fille conſent....

FRONTIN.

Elle-même a trouvé ce bel expédient;
Et, pour qu'à ſa conduite on n'eût rien à reprendre,
Chez un de vos amis elle devoit attendre
L'événement.

ARGANTE.

Tous deux, me tromper à ce point!...
(*avec réflexion*)
Non, tu mens.

FRONTIN.

C'eſt fort bien. Pour ne me croire point
Vous avez vos raiſons. Un pere eſt toujours pere.
Déſormais j'aurai ſoin d'être un peu moins ſincere.

ARGANTE.

Quoi! tu veux que Damis....

FRONTIN.

Monsieur, je ne veux rien.

ARGANTE.

Mais parle, fais-moi voir....

FRONTIN.

Je m'en garderai bien.
Ayez en votre fils entiere confiance;
Il mérite sur moi d'avoir la préférence.

ARGANTE.

Ce drôle-là me jette en un grand embarras.

FRONTIN.

Le cas est épineux, je ne le cache pas;
L'on dit que je vous trompe, & j'assure au contraire
Que mon accusateur a dessein de le faire.
D'un & d'autre côté, vous êtes averti;
Mais vous devez frémir en prenant un parti.

ARGANTE.

Le maraud s'étudie à troubler ma cervelle.

FRONTIN.

(*à part*) (*haut*)
Il dit vrai.... Pensez mieux d'un serviteur fidele.
Je suis piqué: je veux prouver ma bonne foi.

ARGANTE.

Fais, bourreau, si tu peux.

FRONTIN.

Damis vous trompe, ou moi.

ARGANTE.

Il est vrai.

FRONTIN.

Vous voyez comme je ſuis ſincere.

ARGANTE.

Eh! voyons.

FRONTIN.

Savez-vous ce qui vous reſte à faire?
Vous méfier de nous.

ARGANTE.

Soit.

FRONTIN.

Pendant quelque temps
Par vous-même chercher des éclairciſſements,
Ecrire à votre frere, & garder en ôtage
Votre nouvelle hôteſſe. ... Eh?

ARGANTE.

Le conſeil eſt ſage.

FRONTIN.

Sans vanité, je crois que je raiſonne bien.

ARGANTE.

Mais en effet.... Ainſi ... je ne riſque plus rien.

FRONTIN.

Non vraiment.

ARGANTE, *à part, à demi-voix.*

Ah, parbleu! pour le coup je défie
Que l'on puiſſe me faire aucune fourberie.

FRONTIN *l'entendant, dit à part avec fineſſe.*

Sûrement.

ARGANTE.

Je ſaurai ſi Damis ment, ou lui.
Ecrivons. Mon paquet peut partir aujourd'hui ;
Dans douze jours j'aurai la lettre de mon frere :
Malheur pour lors à qui mérite ma colere.

(*il s'enva*)

FRONTIN, *bas.*

Je le tiens.

ARGANTE *s'arrête pour conſidérer Frontin.*

Seroit-il un honnête garçon ?

FRONTIN.

Ecrivez promptement, je puis être un frippon.

ARGANTE.

Va, ſi tu m'as dit vrai, je paierai ce ſervice :
Mais ſi...

FRONTIN.

Dans douze jours vous me rendrez *juſtice.*

SCENE II.

FRONTIN, *ſeul.*

VIVAT ! tu peux t'attendre à mille tours nouveaux,
Avant que la réponſe arrive de Bordeaux.
Un Pilote qui joint l'adreſſe à la prudence,
Sait profiter du vent contraire en apparence,
Et bientôt vers le Port... Ciel ! que vois-je là-bas...

C'eſt l'oncle de Bordeaux!... Forlix!... quel embarras?
Il va tout découvrir... Ah! fortune ennemie,
Qu'oppoſer à tes coups?... beaucoup d'effronterie.

SCENE III.

FRONTIN, FORLIX.

FORLIX.

Ou donc eſt le portier? bon: j'apperçois Frontin.

FRONTIN. (*bas*)

Eh! c'eſt Mr. Forlix.... Quel bonheur... quel chagrin!
Double bourreau, d'où vient que la fiévre ou la goutte
Ne t'a pas retenu quatre ou cinq mois en route?

FORLIX.

Bon jour, Frontin. Voyons mon frere promptement.

FRONTIN, *à part.*

Si je pouvois du moins réfléchir un moment!...
(*haut, l'arrêtant*)
Votre chaiſe eſt là-bas?

FORLIX.

Oui; mais pourquoi ma chaiſe?

FRONTIN.

Vous en voyagerez beaucoup plus à votre aiſe.
Vous ſavez bien, Monſieur, que durant le beau temps,
Votre frere eſt toujours à ſa maiſon des champs.

FORLIX.

Un voiſin m'avoit dit...

FRONTIN, *le conduiſant vers la porte.*

Bon ! ce voiſin eſt ivre.
Excuſez-moi, Monſieur, ſi je ne puis vous ſuivre,
Un ordre me retient ici, pour tout le jour.

FORLIX, *à part.*

Si je n'étois inſtruit, aurois-je auſſi mon tour?
Donnons un peu le change à ce frippon habile.
(*haut*)
Quoi! mon frere & Damis ne ſont point à la ville?

FRONTIN.

Non.

FORLIX.

Eſt-ce pour long-temps qu'ils ſont abſents?

FRONTIN.

Je crois
Qu'ils doivent revenir à-peu-près dans un mois.

FORLIX, *feignant toujours.*

Je ne puis embraſſer ni Damis, ni mon frere;
Ah, tant pis!... Pour un mois une importante affaire
Me demande à Lyon, chez mon correſpondant:
La campagne pour moi n'a rien de ſéduiſant...

FRONTIN, *à part.*

Euh ! s'il pouvoit partir, nous l'échapperions belle.

FORLIX.

Je ſuis tenté d'aller où l'intérêt m'appelle,
Pour être à mon retour tout entier au plaiſir;

Et vivre avec mon frere au ſein d'un doux loiſir.

FRONTIN.

Ah! le divin projet!

FORLIX.

Tu l'approuves?

FRONTIN.

Sans doute.

FORLIX *feint de partir, & Frontin ſe félicite.*

il revient.

Tant mieux!... Il eſt trop tard pour me remettre en route;
Je partirai demain.

FRONTIN, *à part.*

Juſte ciel! qu'a-t-il dit?

FORLIX, *avec une malignité déguiſée.*

Tu me paroîs fâché... Que l'on m'apprête un lit.

FRONTIN.

Mais... en quittant la ville, on les a fait détendre.

FORLIX *feint de ſortir.*

A ces bonnes raiſons on ne peut que ſe rendre.

FRONTIN, *à part.*

De la tête, morbleu.

FORLIX, *revenant.*

J'imagine, Frontin,
Que ne voulant partir que demain au matin,
Je puis aller loger chez Madame Julie.

FRONTIN, *à part.*

A l'autre.

FORLIX.

Enſeigne-moi ſa maiſon, je te prie,

FRONTIN.

Voyant que ſon procès traineroit en longueur
Elle partit hier.

FORLIX.

Vraiment j'ai du malheur.

FRONTIN, *à part.*

Ferme !

FORLIX.

Adieu donc, je pars....

FRONTIN

Vous ne ſauriez mieux faire....
Certainement.

FORLIX.

(*bas*)

Allons.... dévoiler le myſtere.

SCENE IV.

FRONTIN, *ſeul, riant.*

COMME facilement il ſe laiſſe duper !
Eh ! ſi donc ! L'on n'a pas de gloire à le tromper.

SCENE V.

FRONTIN, DAMIS.

FRONTIN.

J'AI gagné plus de temps que Monſieur n'en deſire.

DAMIS.

Cher Frontin, eſt-il vrai? quel bonheur! je reſpire.
Deux paquets arrivés de Bordeaux dans l'inſtant
Annoncent tous les deux un accommodement;
Et nous en recevrons ſurement la nouvelle
Dans moins de douze jours. Ce délai...

FRONTIN.

Bagatelle!
Votre oncle vient ici de m'accorder un mois.

DAMIS, *troublé.*

Mon oncle?

FRONTIN.

Oui Monſieur.

DAMIS, *encore plus troublé, avec impatience.*

Mais tu rêves, je crois.
Parle... explique-toi mieux... qu'eſt-ce... que veux-tu dire?

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MARTON.

MARTON, *accourant toute troublée.*

AH! Monsieur.

DAMIS.

Qu'a Marton?

MARTON.

Il n'est plus temps de rire.

Le portier rentre:

DAMIS.

Eh bien!

MARTON.

Vous n'êtes pas au bout,
Tout est perdu: bientôt votre pere sait tout.

DAMIS.

Quoi?

MARTON, *essoufflée.*

Votre oncle....

FRONTIN.

Forlix?

MARTON.

Lui parle....

FRONTIN.

C'est le diable!

Le traître m'a joué d'un tour abominable.
Loin d'être reparti, comme il me l'avoit dit,
Arrêté dans ces lieux par ſon malin eſprit,
Il va de nos complots découvrir le myſtere.

MARTON.

Il en fait un récit exact à votre pere.

FRONTIN, *entendant crier.*

Jugez s'il eſt inſtruit, au bruit qu'ils font tous deux.

DAMIS.

Quoi ! mon oncle à jamais me rend donc malheureux....
Mais non ! c'eſt ma conduite.... Où me cacher ? Que faire ?
Comment paroître aux yeux & d'un oncle & d'un pere,
D'un trop juſte courroux animés contre moi ?
Un ſeul de leurs regards va me glacer d'effroi....
Mais de quel front ſur-tout me montrer à Julie ?
Mon imprudent amour à mes maux l'aſſocie,
L'engage par degrés dans des torts apparents,
Et l'expoſe à rougir devant tous mes parents :
De reproches cruels peut-être qu'on l'accable....
Comme fils, comme amant, combien je ſuis coupable !
Je ſuis au déſeſpoir.

FRONTIN.

Et moi j'ai peur, fuyons :
N'expoſons pas mon dos au plus grand des affronts.
Mettons-nous en partant à l'abri de l'orage....
Je ſuis perdu ! l'on vient me fermer le paſſage.
(*il ſe cache, ne pouvant ſortir.*)

SCENE VII.

TOUS LES ACTEURS.

JULIE.

L'AMOUR ſeul fit mes torts.

DAMIS.

Et mes égarements.

FORLIX, *d'un air piqué.*

Oui, l'amour ſert d'excuſe à tous les imprudents.

ARGANTE.

Qu'on ne me faſſe point de demande importune :
Ma bru doit, pour me plaire, avoir de la fortune.

FORLIX.

Voilà notre deſtin, trop aveugles parents,
Lorſque nous demandons des neveux, des enfants ;
Nous leur ſacrifions nos ſoins, notre jeuneſſe...

ARGANTE.

Nous leur gagnons du bien....

FORLIX.

Et dans notre vieilleſſe,
Nous ſommes les jouets, même de leur valet.

FRONTIN, *caché.*

Ahi ! me voilà.

DAMIS.

Le mien a tout tramé, tout fait.
Si jamais à mes yeux le coquin ſe préſente....

FRONTIN, *caché.*

Ma ſituation n'eſt pas du tout plaiſante.

JULIE, *à Damis.*

Vous le voyez, mon cœur a trop légérement
Ecouté vos avis. Viens, Marton.

(*elle veut ſortir*)

FORLIX, *l'arrêtant.*

Un moment.

JULIE.

M'allez-vous reprocher ma fatale imprudence?

FORLIX.

Non; mais je ſuis fâché que votre complaiſance
Mérite de mon frere un éternel courroux.

ARGANTE.

Un procès pour tout bien!

FORLIX.

Mon neveu moins que vous
Pourra ſe conſoler de ſon étourderie.

(*avec malignité, en regardant Damis*)

On s'empreſſe à diſtraire une veuve jolie....

DAMIS.

Chaque mot me déchire.

JULIE.

Epargnez-moi, Monſieur.

FORLIX.

Retournez à Bordeaux dans le ſein du bonheur :
Vous allez l'y trouver, puiſque votre adverſaire
M'a prié de vouloir aſſoupir ſon affaire.
Et je puis vous offrir juſqu'à cent mille écus.
Liſez.

(*il montre un porte-feuille rempli de billets*)

ARGANTE, *le ſaiſiſſant avec empreſſement.*

Quoi ! ſa fortune égale ſes vertus ?
Mais, attendez.... Ceci fait une différence.

JULIE, *avec joie.*

Ah ! Damis !

DAMIS.

J'entrevois un rayon d'eſpérance.

ARGANTE.

Mon frere, tous les deux s'aiment ſincerement....
Elle a cent mille écus....

JULIE.

Quel fortuné moment !

FORLIX, *en courroux.*

Quoi ! d'oublier leurs torts vous auriez la foibleſſe ?

DAMIS.

Mon oncle !...

JULIE.

Voulez-vous nous pourſuivre ſans ceſſe ?

DAMIS.

Ah ! laiſſez-vous fléchir.

FORLIX.

Non, perdez-en l'eſpoir.
Un fils manquera donc au plus ſacré devoir,
Diſpoſera de lui, ſans conſulter ſon pere,
Aura de tous les ſiens mérité la colere;
Et loin de le punir des torts les plus affreux,
On le couronnera, l'on comblera ſes vœux!
Pour tous nos jeunes gens la leçon ſeroit rare.
Soyez ferme, mon frere, ou bien je vous déclare
Que je pars dès demain, pour ne vous revoir plus.

ARGANTE, *à part avec humeur.*

Pourquoi m'avoir parlé de ces cent mille écus?....

DAMIS, *à ſon pere.*

D'un œil ſi courroucé verrez-vous un coupable?
Une fois criminel n'eſt-on plus excuſable?
La jeuneſſe, l'amour, des conſeils imprudents,
Le malheureux tiſſu de mille événements,
Et la crainte de perdre une main auſſi chere,
Tout a pu m'égarer.... Mais vous êtes mon pere.
(*à Forlix*)
Et vous, qui ne ſavez que rappeller mes torts,
Songez que le Ciel même eſt touché des remords....
(*avec réflexion*)
L'amour me fit coupable; eh bien!.. l'amour m'inſpire.
(*à Julie*)
Vous m'aimez?

JULIE.

Ah, Damis! plus qu'on ne ſauroit dire:

Que ne peut mon amour s'allier au devoir !
Mais ce bonheur, hélas !...

DAMIS, *vivement.*

Je vais vous le devoir.
Tombons tous aux genoux de l'auteur de nos larmes,
Son inflexible cœur va vous rendre les armes.

Julie ſe jette aux pieds de Forlix qui la retient avec tendreſſe.

FORLIX, *attendri.*

Mes enfants, faites mieux, & volez dans mes bras.
(*il rit*)
J'ai voulu vous punir, par un peu d'embarras,
De la réception que m'a fait votre traître.

JULIE & DAMIS.

Ah Dieux !

MARTON.

Qu'il eſt ruſé !

FRONTIN, *caché.*

Ma foi ! voilà mon maître.

FORLIX, *embraſſant les Amants.*

Oublions nos débats dans cet embraſſement.
Je projettois ſi bien un heureux dénouement
Que pour ſigner j'ai fait rappeller le Notaire.
(*à ſon frere*)
Venez.

ARGANTE,

ARGANTE, *avec empreſſement regardant le porte-feuille.*

Cent mille écus ! de très-grand cœur, mon frere.

DAMIS *à Julie.*

Je reſpire.

LE PORTIER *voyant qu'on ſe prépare à ſortir.*

Monſieur, voilà Frontin.

FRONTIN *ſe montre fiérement.*

C'eſt moi.

Oui.

ARGANTE.

Coquin !

FRONTIN.

Qu'eſt-ce donc ? Vous m'oubliez, je croi.

ARGANTE, *en colere.*

Non, non. Que ſerons-nous pour bien punir le traître ?

FRONTIN, *très ſérieuſement.*

Je l'étois par devoir, & je ſervois mon maître ;
D'ailleurs, tout réuſſit ; vous ſavez qu'en ce temps,
D'après l'événement, on eſtime les gens.

FORLIX.

Il plaide bien ſa cauſe.

ARGANTE, *regardant ſon porte-feuille.*

Allons, je lui pardonne.

FRONTIN.

L'on me donne de plus cette jeune friponne ?

MARTON.

Touche-là.

FRONTIN.

Que le Ciel, pour dot à nos enfants,
Accorde ta figure

MARTON.

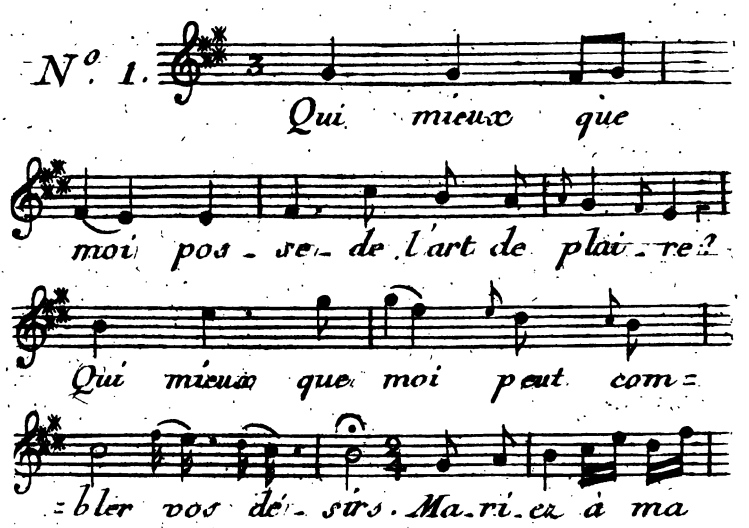
Et tes heureux talents.

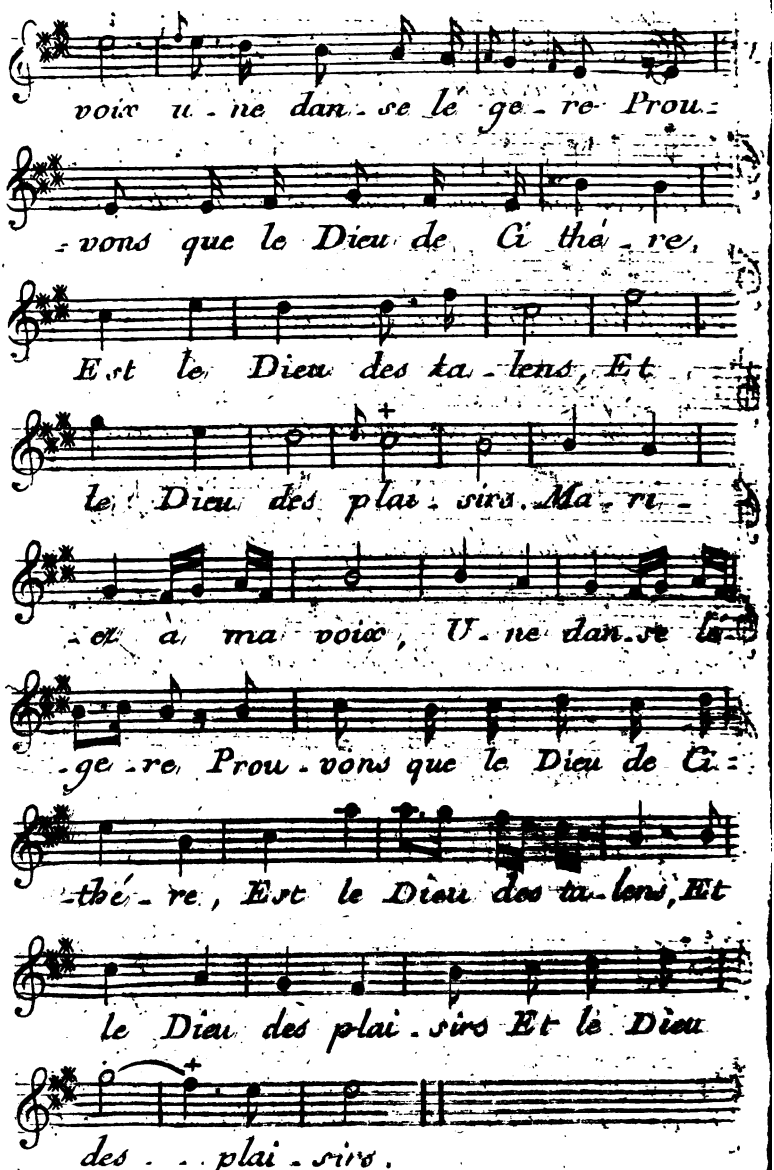
Fin du Tome premier.

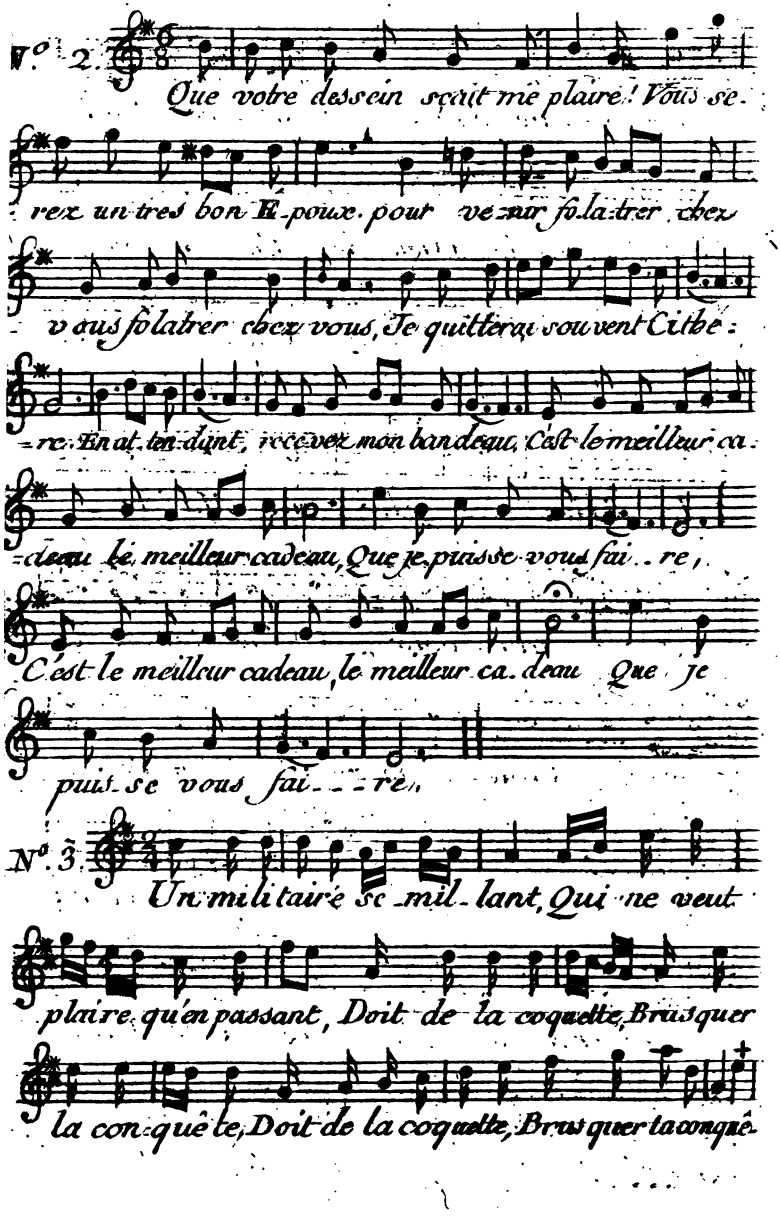
Les Etrennes DE L'AMOUR.

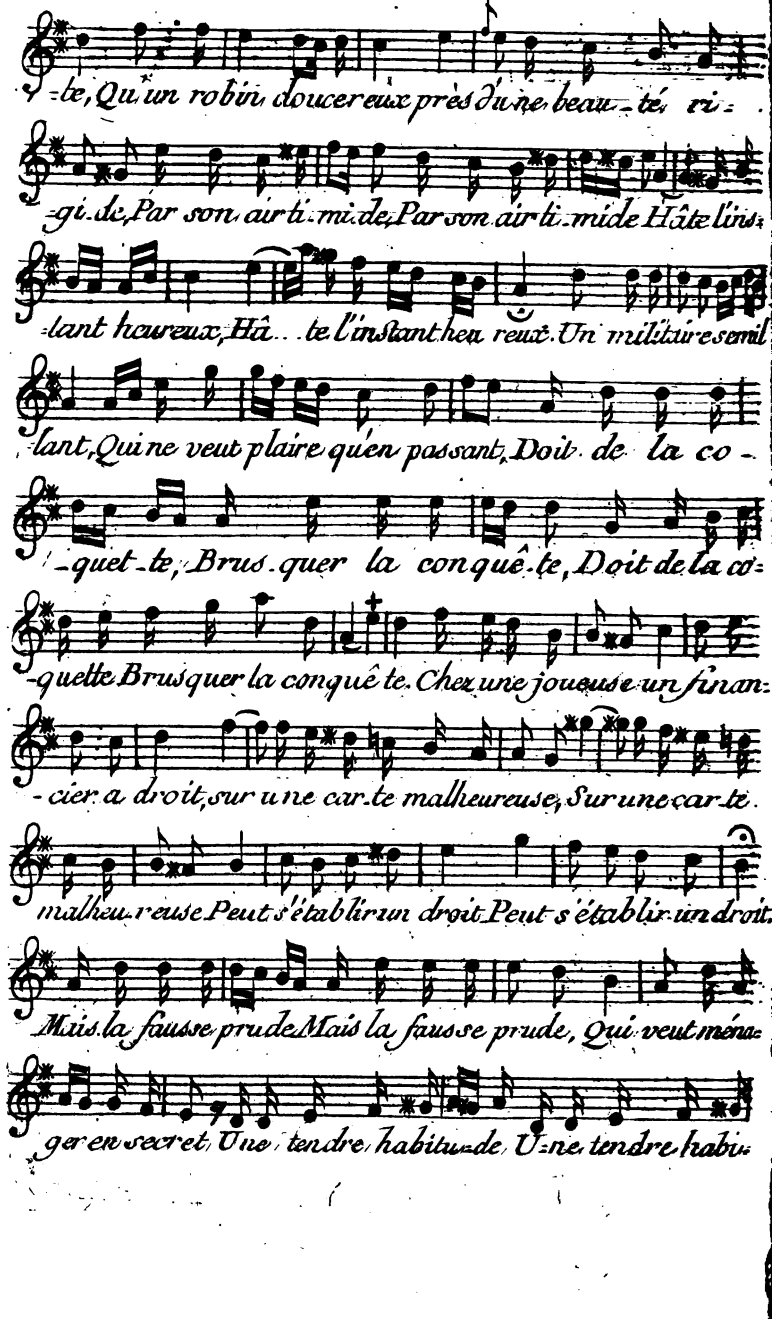
AIRS

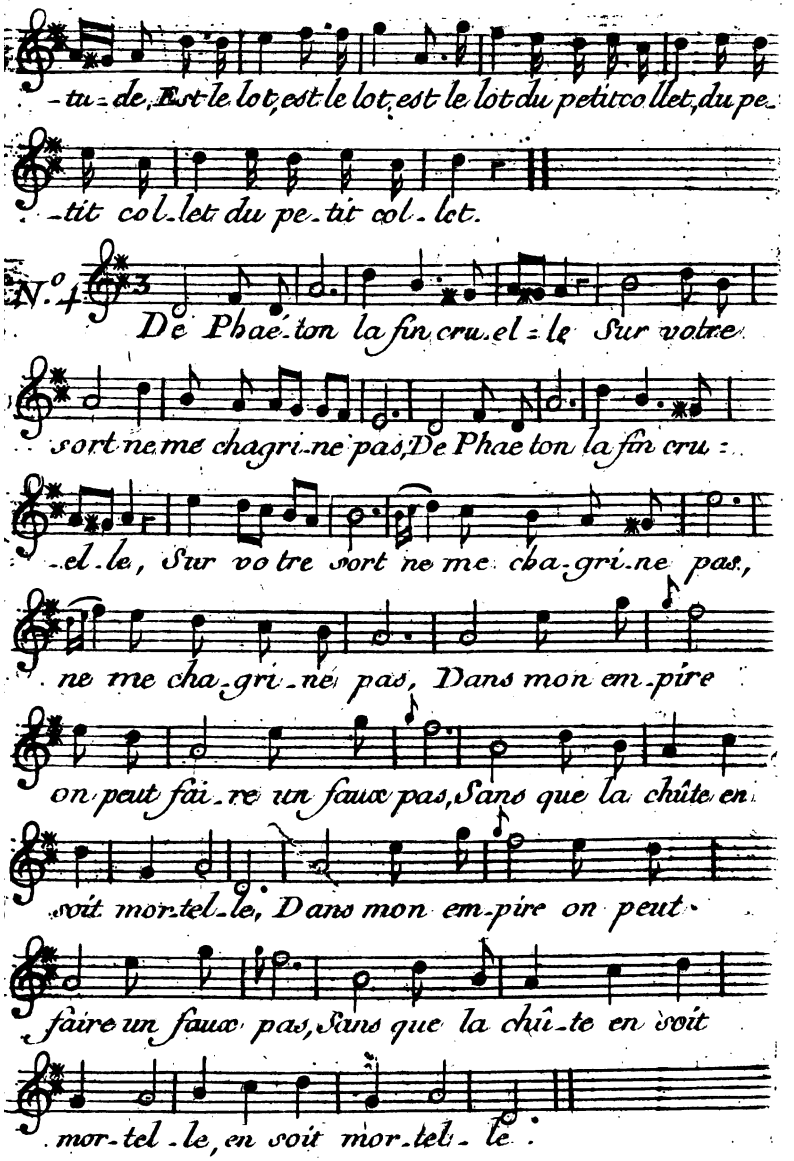
N°. 1.

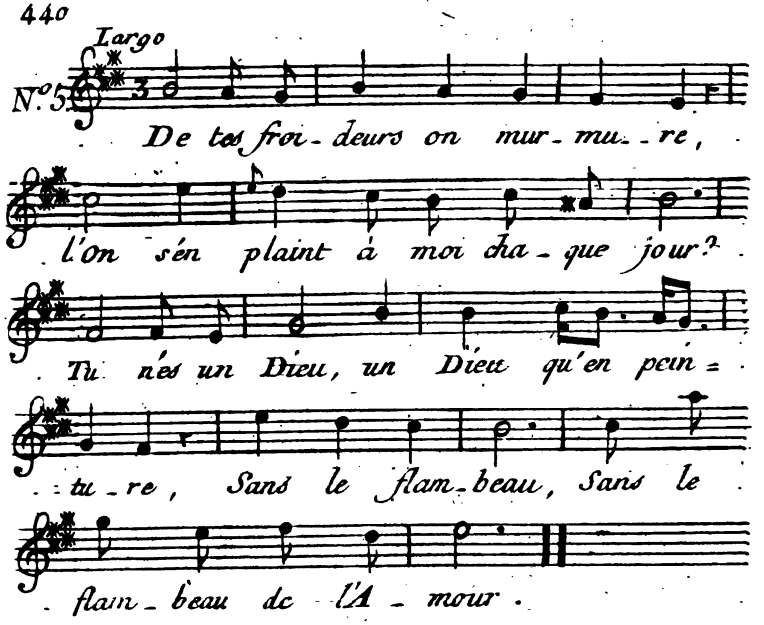



voix u - ne dan - se le ge - re Prou -
- vons que le Dieu de Ci thé - re,
Est le Dieu des ta - lens, Et
le Dieu des plai - sirs. Ma - ri -
- er a ma voix, U - ne dan - se le
- ge - re, Prou - vons que le Dieu de Ci -
- thé - re, Est le Dieu des ta - lens, Et
le Dieu des plai - sirs Et le Dieu
des . . plai - sirs.

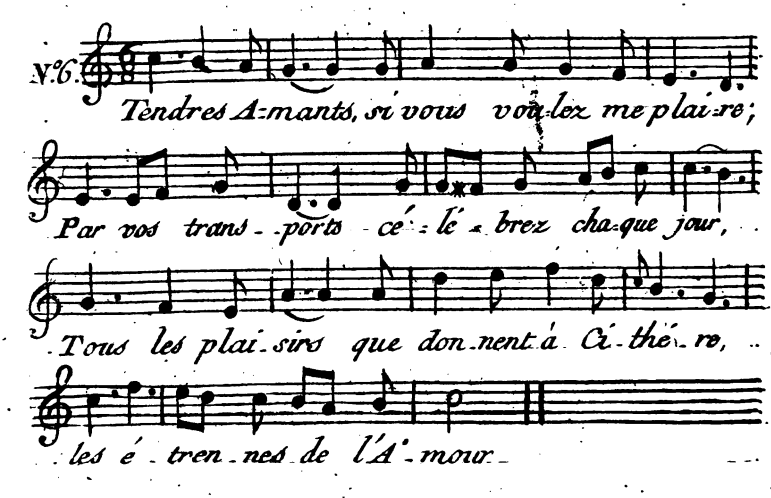

N.° 2.
Que votre dessein sçait me plaire! Vous se-
rez un tres bon Epoux pour venir folatrer chez
vous folatrer chez vous, Je quitterai souvent Cithe-
re. En attendant, recevez mon bandeau, C'est le meilleur ca-
deau le meilleur cadeau, Que je puisse vous fai-re,
C'est le meilleur cadeau, le meilleur ca-deau Que je
puis-se vous fai-re,
N.° 3.
Un militaire se mil-lant, Qui ne veut
plaire qu'en passant, Doit de la coquette, Brusquer
la con-quête, Doit de la coquette, Brusquer la conquê-


-te, Qu'un robin doucereux près d'une beauté ri-
-gide, Par son air timide, Par son air timide Hâte lins-
-tant heureux, Hâ...te l'instant heureux. Un militaire semil
-lant, Qui ne veut plaire qu'en passant, Doit de la co-
-quet-te, Brus-quer la conquê-te, Doit de la co-
-quette Brusquer la conquête. Chez une joueuse un financ-
-cier a droit, sur une carte malheureuse, Sur une carte
malheureuse Peut s'établir un droit Peut s'établir un droit.
Mais la fausse prude Mais la fausse prude, Qui veut ména-
-ger en secret, Une tendre habitude, Une tendre habi-


-tu-de, Est-le lot, est-le lot, est-le lot du petit col-let, du pe-
-tit col-let du pe-tit col-let.
N.° 4
De Phaé-ton la fin cru-el-le Sur votre
sort ne me chagri-ne pas, De Phaeton la fin cru-
-el-le, Sur vo-tre sort ne me cha-gri-ne pas,
ne me cha-gri-ne pas, Dans mon em-pire
on peut fai-re un faux pas, Sans que la chûte en
soit mor-tel-le, Dans mon em-pire on peut
faire un faux pas, Sans que la chû-te en soit
mor-tel-le, en soit mor-tel-le.



VAUDEVILLE.



UNIV. OF MICHIGAN,
FEB 11 1913